

Contes et légendes de tous pays [000] – Contes et légendes du pays

**M. Mir
F. Delample**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



M. MIR et F. DELAMPLE

CONTES ET LÉGENDES DU PAYS TOULOUSAIN

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET LÉGENDES DU PAYS TOULOUSAIN

Par
M. Mir et F. Delamplé



Éditeur : NATHAN

PRÉFACE

C'est l'ancien « pagus tholosanus » de l'époque mérovingienne qui sert de cadre à ces contes et à ces légendes recueillies en langue d'oc. Cadre historique le « pagus tholosanus » est le domaine administré par le comte, « judex publicus », délégué du souverain. Il réside à Toulouse et son autorité est doublée par celle de l'évêque. Plus et mieux qu'un cadre historique, le pagus est un cadre géographique. Il représente ici la vallée de l'Ariège, « fleuve de sable et d'or » qui roule des hauteurs ses eaux de neige vers la plaine qu'elle a modelée, jusqu'à sa rencontre avec la Garonne, aux portes mêmes de Toulouse.

Orientée du sud au nord, comme celle de la plupart des torrents pyrénéens, la vallée du fleuve ouvre des communications directes avec la grande métropole du Sud-Ouest, Toulouse la romaine, ville d'art et de commerce. Les vieux chroniqueurs soulignent le fait que, plus que la vallée de la Garonne, qui se détourne, change de direction, la vallée de l'Ariège va droit vers Toulouse. Par temps clair, des rues de la ville rose, on aperçoit les Pyrénées ariégeoises en dents de scie, aux sommets argentés. Avant la fondation de l'évêché de Pamiers en 1296, c'est l'évêque de Toulouse qui administre spirituellement la basse et la haute Ariège. L'histoire a partagé « le pays toulousain » à l'époque féodale entre le comté de Toulouse et le comté de Foix, mais n'a pas détruit la profonde unité géographique du « pagus tholosanus ».

Cette unité s'exprime encore dans la langue. La vallée de l'Ariège est une charnière occitanienne entre le catalan, à l'Est, qui teinte déjà les proverbes, les chants, le parler du Donezan et le gascon à l'Ouest qui s'affirme à partir de Castelnau-Durban, dans tout le Couserans. C'est en langue d'oc que nous avons entendu conter ces histoires par nos aïeules qui portaient encore « le puntet »⁽¹⁾ et ne connaissaient pas d'autre idiome que le bel et sonore occitan, si proche du latin.

Les contes que nous présentons sont des variations sur les thèmes éternels, communs à toute l'humanité. « La chèvre et les chevreaux », c'est la matière d'un fabliau, déjà utilisé par La Fontaine. – « La Mandrette » est un épisode du roman de Renart. – Le vieux mythe de Circé dans l'Odyssée reparaît à l'échelle rustique dans « las Encantados » où l'équivoque de

« Personne » est reproduite par « Mi-Mateïcho » (Moi-même). C'est la même chose avec un je ne sais quoi de différent, un sourire, une insinuation, un art de dire en glissant sans appuyer, qui sont bien de chez nous où les montagnards sont « fins » et d'esprit avisé.

Les légendes sont plus typiquement « toulousaines », ce qui est également le cas commun. Une légende est une explication ; elle justifie un détail du paysage, une expression idiomatique. Elle contient toujours un fond de vérité, mais si lointain, si fortement remanié par l'imagination des hommes, que ce n'est plus que poussière dans le creux de la main. Mais les tournures, la façon de dire, sont caractéristiques de la saveur du terroir. C'est bien « le sel de la terre » que nous recueillons dans ces contes et ces légendes, que nous avons fixées par l'écriture, avant qu'elles ne disparaissent « roulées dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts »(2).

Tougnnet



TOUGNET, un bon paysan simplet qui n'avait guère quitté son village montagnard de Suc en Vicedessos, s'en fut un jour à la foire vers les pays-bas⁽³⁾. En passant devant un château, il vit de beaux oiseaux qui faisaient, de leur queue étalée, une superbe roue.

— Eh ! Quels sont ces beaux coqs ? s'écria Tougnnet, les yeux écarquillés. Ne pourriez-vous pas m'en donner un œuf afin de le faire couvrir, monsieur le jardinier ?

— Oui, oui, brave homme, se moqua le jardinier, comprenant qu'il avait affaire à un niais. Je vais vous en donner un.

Et il lui met dans les bras une belle courge bien rebondie.

— Le voilà, cet œuf ! Mais pour en faire sortir ces beaux oiseaux qu'on nomme des paons, il vous faut le couvrir vous-même, assis dessus, jusqu'à ce que les poussins soient éclos. Et surtout, il ne faut absolument pas vous déranger, ni pour manger, ni pour... le reste, si vous ne voulez pas manquer la couvée.

— Bien ! Merci, monsieur le jardinier, bien merci !

Et très content, Tougnnet reprend le chemin de son village.

— Jésus, mon Dieu ! s'écria sa femme quand elle le vit arriver tout suant, portant la courge dans ses bras. Et que veux-tu faire de cela ?

— Tais-toi, tais-toi, femme ! Cela, c'est un bel œuf de paon que je vais couvrir ! Et tu verras quels beaux oiseaux il en sortira. Chaque jour, tu viendras me donner à manger, mais ne dis rien à personne, je te le défends !

Tougnnet s'assied sur la courge et ne bouge plus.

Quand la pauvre femme venait le faire manger et voulait lui parler : « Lève-toi, Tougnnet, tu deviens fou ! » – Tchou ! Tchou ! faisait Tougnnet en étirant les bras comme s'il nageait, pour faire fuir sa

femme, Tchuôû, Tchuôû !

Au bout de deux jours, la femme, très inquiète, s'en va trouver le curé.

— Monsieur le Curé, mon homme perd la tête. Il s'est mis à couvrir un œuf énorme, et il prétend qu'il en sortira des oiseaux si beaux que jamais nous n'avons vu les pareils. Je le fais manger comme un enfant, mais il ne veut bouger de dessus son œuf. Il faudrait que vous veniez le voir.

— Oui, certes, je vais y aller ! C'est le diable qui s'est emparé de l'esprit du pauvre Tougnet ; il faut l'en faire sortir. J'y vais sur l'heure.

La femme s'en revient et le curé prend le goupillon, l'eau bénite, et, suivi de deux enfants de chœur, arrive chez Tougnet. Celui-ci (il faut bien le dire !) s'était fermé le derrière avec un « dousil »⁽⁴⁾ pour n'avoir pas à se déranger. Quand il vit entrer le curé tout chantant et priant, il fit un saut de surprise... Et le fausset se mit à rouler, rouler à travers le grenier, si vite que Tougnet crut voir le poussin s'échapper de l'œuf.

— Créature de Dieu, attends le baptême, créature de Dieu, attends le baptême ! criait-il, désolé.

Mais le curé s'avavançait.

— Asperges me Domine... Vade rétro, Saâ-ta-nâs ! S'ès lé diable tiro-té en darré ! (Si tu es le diable, retire-toi.)

Furieux, Tougnet se lève.

— Que Sâtanas vous emporte, moussu lé rittou, que m'abets feyt manqua la cougado ! (Que Sâtanas vous emporte, monsieur le Curé, vous m'avez fait manquer la couvée !)



Parpansot



Un jour, Parpansot voulant pétrir, s'en fut quérir la « meyt »⁽⁵⁾ chez un voisin, et retourna chez lui. Quand il arriva au pied de la côte, il vit venir le loup qui, en trois bonds, dévalait la colline. Fuir eût été inutile. Parpansot se couche par terre, vire la meyt sur lui et fait le mort.

Le loup arrive, tourne, retourne, essaie en vain de déplacer la meyt. Enfin, il saute dessus et se met à prier :

Je prie Dieu sur cet oratoire
Que Dieu me laisse manger Parpansot,
Je prie Dieu sur cet oratoire,
Que Dieu me laisse manger Parpansot.

Après quelques instants, fatigué de prier, il s'en va. Et Parpansot, qui le guettait par le trou de la meyt, le vit s'enfuir vers le bois, au haut de la colline. Alors Parpansot se lève, vire de nouveau la meyt sur son cou et s'enfuit à « jambes, aidez-moi » vers sa maison. Cette habitation était creusée dans la roche sèche du Pech de Foix, et fermée par une lourde porte de chêne, bien verrouillée.

À quelque temps de là, un soir, Parpansot entend gratter à sa porte.

— Qui est là ?

— Laisse-moi rentrer, Parpansot. Je suis tombé dans l'eau, et trempé jusqu'aux os. Laisse-moi me sécher un tout petit peu. Je ne te ferai pas de mal, foi de loup !

— Non, non, car tu me mangerais.

— Je ne te mangerai pas. Je n'ai pas faim, je te le jure, Parpansot. Et nous serons amis pour toujours.

— C'est juré ?

— C'est juré !

— Alors, entre. Assieds-toi au coin du feu, sèche-toi, mais laisse-moi tranquille.

Au bout d'un moment, le loup, séché, se met à grogner sourdement.

— J'ai faim ! Il faudra que je te mange bientôt, Parpansot !

— Que m'as-tu promis ? C'est ainsi que tu tiens tes promesses ? Souviens-toi !

— C'est que j'ai faim, j'ai très faim, Parpansot...

— Non, va, dit Parpansot, dissimulant sa peur, ne me mange pas pour cette fois. J'ai un beau poirier tout chargé de poires. Demain matin nous irons les cueillir et tu pourras, tant que tu voudras, t'en remplir la panse. Couche-toi devant le feu, je te réveillerai.

Harassé, le loup s'endort. Et Parpansot va dormir sur la paille dans la grange.

Le lendemain matin, à la pointe du jour, il se lève, prend sa hotte sur son dos et part tout seul vers le poirier. Là, il se rassasiait de poires tant qu'il pouvait, quand il vit arriver le loup, furieux, à l'autre bout du champ. D'un saut, Parpansot dégringole de l'arbre et retourne sa hotte pleine sur la pente. Et mon loup de courir de tous côtés pour arrêter les poires vagabondes, tandis que l'autre s'enfuyait vers sa maison, et s'y verrouillait solidement.

Il fut tranquille pour quelque temps. Mais ce pauvre Parpansot, tout malheureux, se disait chaque nuit : « Elle va revenir avec l'hiver, cette mauvaise bête ! Comment pourrais-je faire pour m'en délivrer avant qu'elle ne me mange ? »

Tout en songeant, il lui vint une idée.

À la foire de Foix, il acheta quelques jolies flûtes, et attendit son heure.

Un jour qu'il garnissait son four de bois, afin de cuire son pain : Toc, toc, à la porte.

— Est-ce toi, loup ?

— Oui, Parpansot, laisse-moi chauffer mes petites pattes à ton feu.

— Tu ne me mangeras pas ?

— Non, non, je ne te mangerai pas. Tu sais bien que nous sommes amis.

— Alors, entre et chauffe-toi.

Pendant que le loup s'étirait d'aise au coin du feu, Parpansot s'en fut jusqu'au village et dit à quelques garçonnets :

— Je vous donnerai ces jolies petites flûtes, si vous voulez venir flûter devant ma porte. Vous passerez et repasserez sept fois, puis vous partirez en emportant vos flûtes.

Et Parpansot s'en vient retrouver le loup.

— Turlututu, Turlututu, Turlututu !

Les gamins soufflaient tant qu'ils pouvaient dans leurs instruments, et passaient et repassaient toujours soufflant.

— Eh ! qu'est-ce que cela, Parpansot ? Qu'est-ce ?... grogne le loup, épouvanté.

— Hé ! animal, grosse bête ! Ce sont les chasseurs d'Arthur qui cherchent chair de vieux loup. L'es-tu, toi ?

— Oh ! oui, Parpansot, je vieillis, je vieillis...

— Alors, c'est bien toi qu'ils cherchent. Cache-toi, cache-toi !

— Et où me cacher, Parpansot, où me cacher ?

— Mets-toi tout au fond du four, bien allongé, et ne bouge plus, parce qu'ils te trouveraient. Vite, vite !

Le loup s'enfourne. Promptement, Parpansot met le feu aux fagots et brûle le loup pour toujours.

Ainsi, Parpansot délivra l'Ariège de son dernier loup.

Tric, trac, mon conte est achevé.



Jean le Bête



NE pauvre veuve avait un fils tellement simplet que tous l'appelaient Jean le Bête. La mère se désolait de la bêtise de son fils. Quand il fut grandet, elle l'envoya aux foires des alentours, afin de le faire sortir un peu de son village.

— Tu me rapporteras un paquet d'aiguilles, Jean.

— Oui, maman !

Et Jean s'en va tout guilleret. À la foire, il achète des aiguilles. Mais, au retour, obligé de s'arrêter auprès d'une meule de paille, il plante les aiguilles dedans. Quand il voulut les reprendre, vous pensez s'il les trouva !

— Et où sont les aiguilles, Jean ?

— Maman, je les ai perdues dans une meule de paille.

— Bêta ! il fallait les piquer au revers de ta veste, ainsi, tu ne les aurais pas perdues.

— Une autre fois, maman, je ferai ainsi, dit le pauvre garçon, tout confus.

À la foire suivante, la mère dit à Jean :

— Tu m'apporteras une broche afin de faire rôtir poulets et canards.

— Oui, maman !

Et Jean s'en va. Il rentre le soir, tout fiérot, la broche plantée au revers de sa belle veste des dimanches.

— Ah ! Pauvret, dit la mère quand elle vit le revers tout troué, tu seras donc toujours Jean le Bête ! Il fallait y enfiler ton paquet et la porter sur ton épaule.

— Une autre fois, maman, je le ferai.



Je prie Dieu sur cet oratoire.
Que Dieu me laisse manger Parpansot !

À quelque temps de là, la mère dit à Jean :

— Serais-tu capable d'aller acheter à la foire un beau petit porc que nous engraisserions, puis que nous tuerions, afin d'avoir des provisions chez nous ? Va, mon petit, et fais bien attention à ce que tu feras.

— Oh ! oui, maman, vous verrez que cette fois-ci vous serez contente.

Et Jean s'en va. Il achète un beau petit porc, lui attache les pattes, et au bout d'un solide bâton le suspend sur son épaule. Pensez si le porc, en poussant des cris perçants, s'en donne de maculer de saletés la pauvre veste des dimanches, déjà trouée par la broche !

Quand la mère vit son fils arriver ainsi, elle leva les bras au ciel :

— Ah ! Pauvret, je ne te dégoûterai jamais. Tu seras toujours Jean le Bête.

— Et que fallait-il faire, maman, cette fois-ci ?

— Et bien, pauvret ! il fallait faire marcher le porc devant toi, et à coups de bâton s'il ne voulait pas avancer !

— Une autre fois, maman, je le ferai.

Quelque temps plus tard, la mère dit à Jean :

— À cette foire-ci, tu achèteras un chaudron qui me manque pour faire la cuisine du porc que nous allons tuer.

— Oui, maman !

Et Jean s'en va.

Il achète le chaudron, se souvient des recommandations précédentes de sa mère, et à grands coups de bâton fait marcher le chaudron devant lui jusqu'à la maison. Pensez dans quel état arriva le chaudron ainsi malmené !

— Ah ! pauvre bête, s'écria la mère. Tu seras toujours Jean le Bête. Dorénavant, tu resteras ici, c'est moi qui irai à la foire.

Quand le porc fut tué et les grands pots pleins de graisse, Jean demanda à sa mère :

— Maman, que voulez-vous faire de toute cette graisse blanche ?

— Eh ! bête, c'est afin d'oindre les choux pour la soupe, qui veulent beaucoup de graisse.

Et la mère s'en va.

Demeuré seul, Jean prend une louche et un pot de graisse et largement oint les choux du jardin. L'un après l'autre, tous les pots de graisse y passent. Et Jean tout fier de son travail, contemplait les choux luisants et se disait :

— Cette fois-ci, maman va être bien contente. C'était long d'oindre tous ces choux. Je l'ai bien aidée.

Quand la mère rentra de la foire et vit les pots vides, elle faillit s'évanouir de saisissement.

— Qu'as-tu fait, malheureux, tu nous ruineras !

Et la pauvre femme se mit à pleurer devant la bêtise incurable de ce

brave Jeannot tout désolé.

Un jour, Jean regardait les beaux saucissons et les jambons suspendus au plafond.

— Eh ! que voulez-vous faire, maman, de tant de choses suspendues ?

— C'est pour Mai le long, pauvre, c'est pour Mai le long !

Et Jean ruminait cette idée dans sa tête, sans mot dire. Un jour de foire, la mère s'en va et laisse Jean seul à la maison.

Vint à passer un mendiant grand, maigre, long, si long que jamais on ne vit le pareil.

— Peut-être seriez-vous Mai le long, vous ?

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— C'est que maman a dit que toutes ces pendaisons au plafond étaient pour Mai le long. Est-ce bien vous ?

— Oui, oui, certes ! Je suis bien Mai le long. Hâte-toi, hâte-toi de me donner tout cela. C'est pour moi. Je vais t'aider à les dépendre !

Et le voilà emplissant sa besace, devant et derrière gonflée, puis s'enfuyant à toutes jambes.

Quand la pauvre mère revint de la foire et ne vit plus ni saucissons, ni jambons, elle fut sur le point de tomber à la renverse.

— Qu'as-tu fait, encore, malheureux ?

— Maman, vous m'aviez dit que tout cela était pour Mai le long. Il est passé, je le lui ai donné.

— Ah ! pauvre bête, innocent, maintenant nous sommes bien ruinés ! Il ne nous reste plus qu'à prendre chacun une besace et à mendier notre pain sur les routes.

Et tous deux s'en allèrent ainsi. Et depuis ils rôdent encore. Vous les avez vus passer comme moi, au long des chemins, la pauvre mère et Jean le Bête, éternellement.

Tric, trac, mon conte est achevé.

Jean le Bête

(Deuxième Version)



JEAN LE BÊTE était bête, bête à faire pleurer sa mère, et rire les voisins qui se réjouissaient de ses bêtises.

Un jour, quand il fut assez grand de taille pour courir les foires, sa mère lui dit d'aller à la foire du bourg voisin acheter un petit porc. L'affaire fut vite réglée ; le marchand de porcs connaissait la mère de Jean le Bête, et la plaignait d'avoir un fils qui avait si peu d'esprit. Aussi lui choisit-il un joli petit cochon rose, à la mine éveillée, à la queue souple, toujours en tire-bouchon. Jean le Bête attache une ficelle à la patte du cochon et ils s'en vont tous les deux, sur la route qui mène au village. Ils rencontrèrent beaucoup de monde que la nuit ramenait au logis, des gens aux paniers bien remplis, des ânes pliant sous leur charge, et d'autres petits cochons que leurs maîtres avaient peine à conduire, autant de peine que Jean le Bête, qui courait, s'essouffait après sa bête. Ce porcelet, espiègle, s'échappait à la rencontre de ses frères, leur donnait une caresse de son museau pointu, puis repartait dans un champ au bord de la route, faisait mille tours et détours. Jean le Bête s'arrachait les cheveux, se demandant pourquoi son cochon était plus difficile à mener que celui des autres. Enfin, n'y tenant plus, il donne un coup de bâton à l'animal qui se met à hurler, le prend par les pattes et le charge sur ses épaules. Le cochon n'était pas content. Adieu, la bonne liberté, les sauts, les gambades ! Pour se venger, il s'en prend aux oreilles de Jean le Bête, donne un bon coup de dents à l'une, puis à l'autre, et recommence. Le sang coule sur la veste de Jean le Bête, la douleur est vive, mais Jean le Bête sait supporter la douleur. Il arrive à la maison de sa mère,

exsangue, et manque se trouver mal. Sa mère, affolée, lève les bras au ciel et se fait conter l'aventure : « Mon pauvre fils, il ne fallait pas le porter sur les épaules, il fallait le faire marcher ! »

— Eh bé ! un aoutré cop at faré ! (Eh bien ! la prochaine fois, je le ferai !)

À la foire suivante, la mère de Jean le Bête commande à son fils d'acheter un chaudron. Cette fois, Jean le Bête a pris ses précautions, et il se souvient de ce qu'on lui a dit. Il attache une corde solide à l'anse du chaudron et il le fait marcher pour le ramener au logis. Le chaudron cogne sur toutes les pierres de la route avec un bruit qui réjouit les oreilles de Jean le Bête, cette fois bien abritées du danger qu'il y aurait à porter un chaudron sur le cou. Le chaudron est bosselé, troué ; il n'a plus de forme quand, l'un tirant l'autre, ils arrivent à la maison. Jean le Bête s'explique. Sa mère lève les bras au ciel, le prenant à témoin de son malheur d'avoir un fils si borné. Elle décide que, désormais, et malgré son âge, c'est elle-même qui ira à la foire, faire ses commissions.

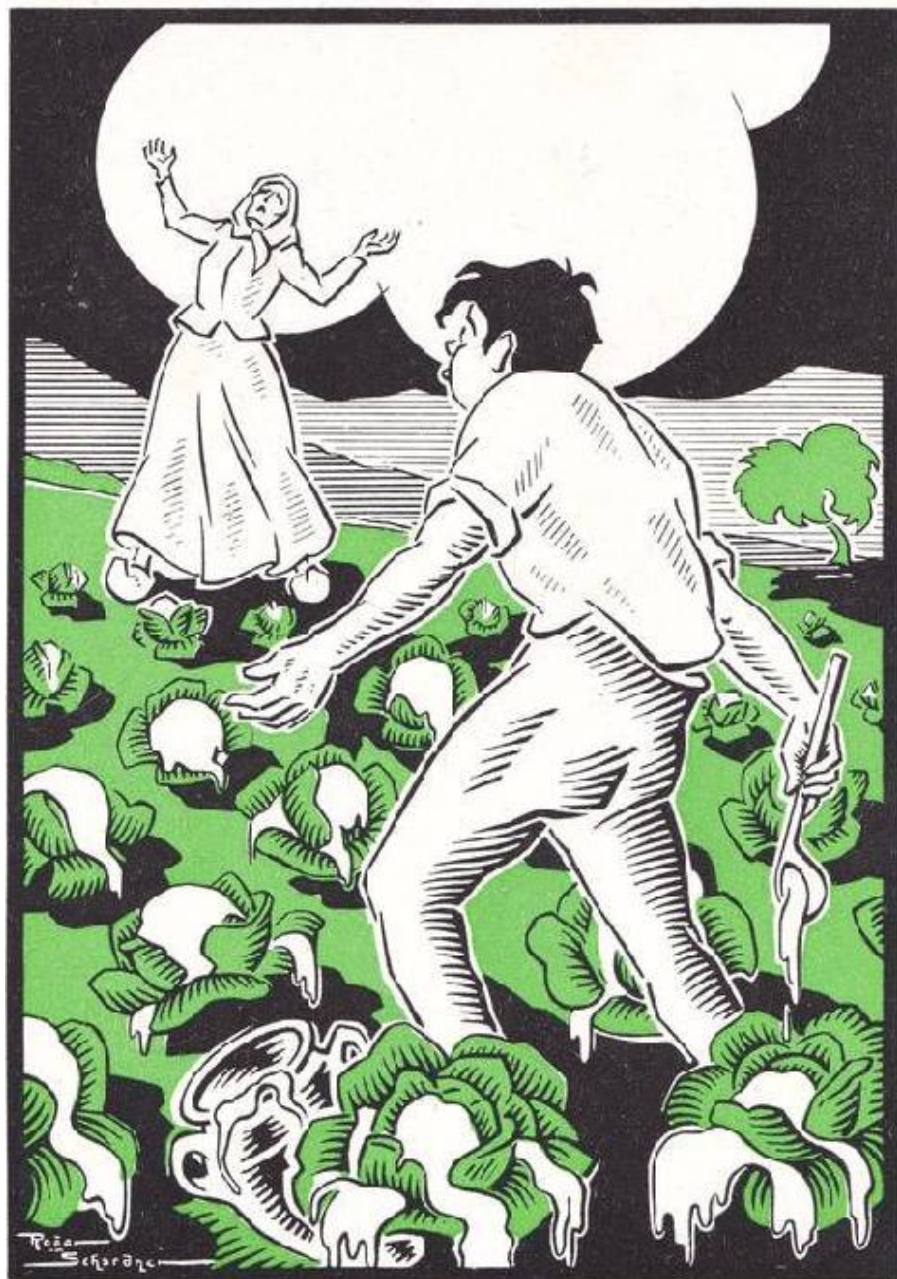
Le mois suivant, la pauvre femme s'apprête pour la foire, met ses vêtements du dimanche, remplit son porte-monnaie, cherche son panier, des ficelles, et avant de sortir de la maison, fait ses recommandations à son fils : « Écoute-moi bien, Jean, le toupî (la marmite) est sur le feu. Tu n'auras qu'à mettre le confit aux choux. » Cette fois, Jean le Bête a compris. Il va chercher le pot de confit et, armé d'une cuillère, il distribue la graisse et le morceau d'oie aux choux du jardin. À celui-ci, à celui-là, encore un peu à cet autre qui n'a pas eu son compte. Ce qui désole Jean le Bête, c'est qu'il n'a pas eu assez de graisse pour contenter tous les choux du jardin. Quand sa mère rentre de la foire, elle ne sent pas la bonne odeur de « l'asinat » embaumer la cuisine ; elle demande à Jean le Bête s'il a bien exécuté ses ordres :

— Oh, oui ! « Aquesté cop, me sounpos trounpat », mais je n'ai pas eu assez de graisse pour tous les choux.

— Comment ! mais une seule cuillerée suffisait !

— Nani, benest beiré ! (Non, venez voir).

Et il conduit sa mère au jardin, et lui montre, triomphant, la graisse blanche en train de fondre dans le creux des feuilles vertes. La pauvre femme était désespérée ; elle se résolut à ne plus rien commander à son fils, hélas ! bien nommé !



La pauvre femme était désespérée!

À quelque temps de là, la pauvre vieille tomba malade. Jean le Bête, qui aimait sa mère, alla à la ville chercher le médecin qui arriva bientôt après sur son cheval. Il ausculta la malade, et ordonna un bain de siège et de la tisane de clous. Jean le Bête se fit répéter l'ordonnance, et, le docteur parti, se mit en mesure de soigner sa mère. Il ramona la grande cheminée de la cuisine pour en tirer toute la « séjo », et comme il n'y en avait pas assez, il alla en demander aux voisins, qui lui donnèrent généreusement la suie de toutes leurs cheminées. Jean le Bête prépara un bain noir, plus noir que de l'encre, à sa mère, et il l'y trempa pendant un long moment. La pauvre femme sortit de là, noire à faire peur, mais elle était si faible qu'elle ne pouvait plus résister aux volontés de son fils qui lui fit boire de la tisane de clous. Pour la préparer, Jean le Bête avait arraché les clous de tous les « esclops » (sabots) de la maison. Malgré ces soins, la pauvre femme mourut.

Jean le Bête savait qu'on enterre les morts. Il fit creuser une fosse au cimetière, prit le cadavre de sa mère sur son dos, et, par un chemin étroit et plein de ronces, il s'en fut l'enterrer. Les robes de la morte « soun faoudat », furent accrochées par un buisson, et la pauvre femme resta là pendant que son fils s'en allait tout seul au cimetière. Ce n'est qu'en arrivant au champ des morts que Jean le Bête réalisa qu'il était seul. Il retourne sur ses pas et voit dans un champ, et sur un cerisier, une femme vêtue comme sa mère, qui cueillait des cerises : « Ah ! la coquine, tu ne veux pas aller dans le trou, tu cueilles des cerises ! Tu vas voir ! » Et cet hercule se saisit de la femme qui hurle, qui trépigne, le mord, lui arrache les cheveux. Jean le Bête, qui connaît ses devoirs de fils, enterre la femme vivante dans la fosse creusée pour sa mère. En arrivant près du buisson où est accroché le corps de sa défunte mère, Jean le Bête entre en colère : « Ah ! qu'es aqui ! (Ah ! tu es là !) Quel travail tu me donnes ! Voilà la deuxième fois que je t'enterre ! » Et il remonte vers le cimetière, creuse à nouveau la fosse, tire l'enterrée vivante, et met sa mère à la place qui lui convient.

Ainsi finit l'histoire de notre Jean le Bête.



Le loup, la chèvre et les chevreaux



QUAND la chevrette s'en allait chaque matin brouter l'herbe parfumée de la montagne, elle recommandait à ses petits chevreaux :

— Gardez-vous bien d'ouvrir la porte à qui que ce soit autre que moi.

Et la chevrette s'en allait. Rassasiée, elle se hâtait de rentrer chez elle.

— Ouvrez, ouvrez, fillettes,
Je porte bois sur mes cornettes,
Lait à mes mamelles.
Ouvrez, ouvrez, fillettes !

Et les chevreaux, en sautant de joie et se culbutant, ouvraient à leur mère.

Mais il advint qu'un jour, le loup caché par là, entendit la chevrette. Le lendemain, il guetta son départ et s'en vint à la porte. Là, de sa grosse voix rauque, il répéta :

— Ouvrez, ouvrez, fiilleettes,
Je porrte laait à mes mammelles,
Bois surr mes cornettes.
Ouvrez, ouvrez, fiilleettes !

— Pète, pète en l'air, répliquèrent les petits chevreux, ceci n'est pas ma mère.

Et quand la chevrette revient, ils lui content cette visite.

— Vous avez été bien sages, mes pauvrets, de m'avoir obéi, car ce devait être le loup. Mais n'ayez pas peur. Il ne peut pas vous faire du mal, si vous n'ouvrez qu'à moi.

Le loup s'enfuyait tête basse, furieux de n'avoir pu duper les chevreux, quand il rencontra le renard.

— Eh ! Qu'as-tu, Loup, tu sembles tout dépité ?

Le loup conte sa mésaventure.

— Écoute, je vais te donner un bon conseil. Va-t-en trouver le forgeron du village. Tu lui demanderas d'aplatir ta langue de quelques bons coups de marteau. Tu l'as bien trop épaisse pour parler comme la chevrette. Vas-y, va !

Et le loup court chez le forgeron qui lui tape tant qu'il peut à grands coups de marteau sur la langue. Alors, il retourne à la porte de la chevrette.

— Ouvrrrrrez, ouvrrrrrez, filleettes

Je porrrrrrttee bbbois surrr mmes corrrnnettes

Laiiit à mmmes mmmammellles

Ouvrrrrrez, ouvrrrrrez, filleettees !

— Pète, pète en l'air ! Ceci n'est pas ma mère ! répondent les petits chevreux, pouffant de rire à entendre cette voix.

Furieux et honteux d'être ainsi la risée de ces petits coquins de chevreux, le loup, avec sa langue brûlante, s'enfuit vers le bois. Et il court encore...

Tric, trac, mon conte est achevé.



La Mandrette

(Le Renard)



Le loup et la mandrette avaient décidé de travailler un champ pour le compte d'un ours, seigneur du pays. Le prix de leur travail était un pot de miel, laissé dans la maison du loup. Ils bêchaient avec ardeur depuis une heure, quand les cloches du village se mirent à carillonner.

— Tiens ! dit la mandrette, j'ai oublié de t'avertir que je suis marraine du fils de notre voisine. On m'appelle au baptême.

Le loup relève la figure toute ruisselante de sueur et répond :

— Eh bien ! fais ton devoir et va-t'en.

Et il se remet à bêcher, le dos plié en deux. La mandrette court sur ses pattes comme si elle volait ; elle va à la maison du loup, décoiffe le pot de miel et se met à manger. Elle mangea un tiers du miel, puis retourna vers son compagnon. Le loup travaillait toujours ; il demanda à la commère :

— Eh bien ! comment l'avez-vous appelé, ce filleul ?

— Coumençadet, Coumençadet ! (Commencé).

Au bout d'un moment, d'un autre côté cette fois, les cloches se mirent à sonner. « Mon Dieu ! fit la mandrette, j'oubliais que c'est aujourd'hui le baptême du fils de mon frère. Il faut encore que je te quitte. » Résigné, le loup la laissa partir, et continua seul la besogne. La mandrette s'en fut à nouveau au pot de miel. Armée d'une cuillère, elle atteignit presque le fond et s'en retourna vers le champ où le loup avait bien travaillé pendant son absence.

— Eh bien ! comment l'avez-vous appelé, celui-là ?

— Miéjançadet ! Miéjançadet ! (6).

L'après-midi était déjà bien entamé quand on entendit dans le

lointain un autre son de cloche. La mandrette était encore marraine du fils d'une amie. Elle s'en alla très vite, promettant d'être bientôt de retour, car le loup grommelait un peu. Elle retourna à la maison du loup et eut vite fait de vider le pot de miel. Puis elle s'en revint au champ retrouver le pauvre loup qui, absorbé par sa besogne, leva à peine la tête pour demander à la commère :

— Et celui-là, quel nom lui avez-vous donné ?

— Acabadet, acabadet ! (Terminé, Terminé !)

Le soleil était encore haut dans le ciel quand la besogne fut finie. Le loup était fatigué, mais bien content à l'idée du régal qui l'attendait. La bêche sur l'épaule, les deux amis montent la côte qui les ramène au village ; ils entrent chez le loup qui s'empresse vers le pot de miel, ôte le couvercle. Le pot est vide !...

— C'est toi qui l'as mangé, dit la mandrette, pendant que je tenais mes filleuls sur les fonts baptismaux ?

— Non, c'est toi ! Je n'ai pas quitté le champ, dit le loup.

— Eh bien ! dit la mandrette d'un air en colère, couchons-nous au soleil, et dormons. À notre réveil, celui qui aura son derrière « untat de mel » (oint de miel), celui-là sera le coupable.

Ils s'allongent tous deux sur une pierre plate. Le loup, fatigué par sa besogne de la journée, ne tarde pas à s'endormir. La mandrette, qui feignait de dormir, se glisse chez le loup, s'empare du pot de miel, et avec une longue plume d'oie elle recueille le miel qui reste au fond du pot, et, doucement, vient frotter le derrière et le dessous de la queue du loup qui ne se réveille pas. Ayant remis tout en place, elle vient s'allonger près du loup, et attend son réveil. Quand le loup eut fini son sommeil, la mandrette, triomphante, lui montre son derrière et sa queue luisants de miel, et la nuée bourdonnante des mouches attirées parle sucre : « Je le savais bien, c'est toi le coupable, et je vais avertir l'ours du tort que tu lui as causé ! »

Tric, trac, moun counté es acabat !

Tric, tric, disen né un pu poulit.

Tric, trac, mon conte est achevé.

Tric, tric, dites-en un plus joli.



Les draps de dessous... Madame



Un brave paysan avait trois fils. Mais ils étaient si pauvres, si pauvres, qu'un jour le père dit : – Nous ne pouvons plus manger ici. Il faut que vous partiez à travers le monde, pauvrets ! Vous apprendrez un métier, vous gagnerez quelque argent, ensuite vous retournerez près de moi qui deviens vieux. Au revoir, au revoir, mes chers fils. Dans un an et un jour, nous nous retrouverons ici, si Dieu le veut !

Au bout d'un an et un jour, les garçons reviennent. Le pauvre père les attendait à la fourche des trois chemins d'où ils étaient partis.

— Bonjour, papa !

— Bonjour, mes enfants ! Comme vous êtes grands et forts ! Et quel métier as-tu appris, toi, Jeannet l'aîné ?

— Moi, papa, je suis devenu charpentier.

— Ça, c'est un bon métier, Jeannet, je suis content de toi. Et toi, Cadet ?

— Moi, papa, je suis maçon.

— Ah ! voilà aussi un bon métier. Tu gagneras bien ta vie. Et toi, Jacques, qu'as-tu appris ?

— Oh ! moi, papa, je n'ose pas vous le dire.

— Qu'as-tu fait, malheureux ?

— Eh bien, papa, je suis devenu... voleur !

— Voleur ! Voleur ! Mon fils ! Mon Dieu, mon Dieu, et que va dire le seigneur ?

— Il dira ce qu'il dira, papa, je suis voleur et fin voleur !

Le lendemain matin, le pauvre homme monte au château.

— Eh bien, Baptistou, lui dit le seigneur, tes garçons sont-ils revenus ?

— Oui, Monseigneur, ils sont revenus !
— Et quels métiers ont-ils pris ?
— Jeannet est charpentier, Monseigneur.
— Ça, c'est un bon métier. Je lui donnerai du travail au château. Et le cadet ?

— Maçon il s'est fait, Monseigneur.
— Ça, c'est un bon métier aussi. Je lui donnerai du travail également. Et le Jacquou qui était si malicieux, que fait-il ?

— Monseigneur, je n'ose pas vous le dire...
— Dis-le, dis-le, après quoi nous verrons !
— Eh bien, Monseigneur, il s'est fait voleur, et fin voleur, dit-il.
— Ah ! il se dit fin voleur ? Nous allons bien voir. Dis-lui que s'il est voleur et fin voleur, il vienne cette nuit voler mes noix dans mon grenier.

Le pauvre homme s'en retourne chez lui.
— Le seigneur a dit que si tu es voleur et fin voleur, tu ailles cette nuit voler ses noix dans son grenier.

— J'irai, papa !
La nuit venue, le voleur prend une échelle dans l'étable du château, et attrape, de-ci, de-là, quelques chats qu'il lie fortement les uns aux autres par la queue. Il grimpe au grenier sans être vu et lance les chats au travers. Et miaulent, miaulent les bêtes attachées, et tirent de tous côtés au milieu des noix qu'elles faisaient rouler, pendant que le voleur en emplissait la besace qu'il avait apportée. Puis, il redescend tranquillement par l'échelle, sa besace bien remplie devant et derrière. Et il laisse dans le grenier les chats, toujours attachés, miauler et se débattre toute la nuit.

Le lendemain, le voleur monte au château.
— Monseigneur, je viens vous rapporter les noix que je vous ai volées.

— Non, non ! C'est volé et bien volé. À présent elles sont tiennes. Mais si tu es aussi fin voleur que tu le prétends, je veux que tu viennes cette nuit voler mes mules à l'étable.

— Je viendrai, Monseigneur.
Le seigneur ordonne aux deux valets d'écurie de veiller toute la nuit, et de ne laisser entrer aucun mendiant, aucun voyageur. Au crépuscule, avant même qu'ils n'aient pris leur garde, passe une très vieille femme, courbée sur son bâton, une grosse gourde attachée à son cou.

— Laissez-moi me reposer un peu, mes braves garçons, dit-elle. Je vais porter cette gourde de vin vieux à ma fille malade, mais je suis trop fatiguée pour aller plus loin sans me reposer. Je repartirai bientôt.

Et la pauvre vieillotte s'assied dans un coin de l'écurie où elle se met

à somnoler.

Quand la nuit noire fut venue :

— Je repars, mes braves garçons, mais pour vous remercier, buvez un coup de ce bon vin vieux.

Les valets ne se font pas prier, et boivent un long jet « à galet ».

— Au revoir et bien merci !

Et la vieille s'en va, mais elle ne va pas loin. Avec de grands bâillements, les garçons se couchent sur la paille et tombent dans le lourd sommeil que la vieille attendait, cachée derrière la porte. Car, vous l'avez deviné, c'était le voleur ainsi déguisé qui avait mis dans son vin la drogue propre à endormir les gardiens les plus éveillés. Alors, tranquillement, le fin voleur détache les mules, monte sur l'une, pousse les autres devant lui et s'en va par un chemin de derrière.

Le lendemain matin, le voleur monte au château.

— Monseigneur, je viens vous rendre les mules que je vous ai volées. Les voilà devant votre porte.

— Non, non ! Elles sont volées et bien volées. À présent, elles sont tiennes. Mais si tu es vraiment un fin voleur, tu viendras cette nuit voler les draps de dessous... Madame !

— J'irai, Monseigneur !

La nuit arrive... Avec son échelle, le voleur monte à la fenêtre de Madame.

— Madame, Madame, le feu est au château ! Vite, vite, donnez-moi les draps de votre lit, que je les attache à la fenêtre pour descendre en vous sauvant. Car vous ne pouvez plus passer par la porte. Hâtez-vous, hâtez-vous, Madame, ou nous allons brûler tous deux !

Épouvantée, Madame saute du lit, le voleur en arrache les draps et s'enfuit par l'échelle, les draps enroulés autour de son corps.

Le lendemain, le voleur arrive au château.

— Monseigneur, voici les draps de dessous... Madame, que je vous ai volés.

— Garde-les, garde-les ! Ils sont volés et bien volés, à présent ils sont tiens !

» Et puisque tu as prouvé que tu es vraiment un fin voleur, je t'engage au château afin que tu le gardes contre les autres voleurs. Ils ne seront pas aussi fins que toi, car tu devineras leurs ruses. »

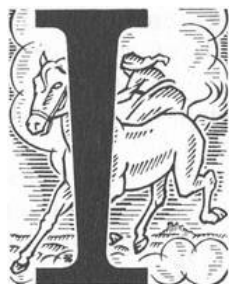
— Entendu, Monseigneur, je vous remercie bien ! Et maintenant, qu'ils viennent, les voleurs ! Ils ne me font pas peur !

Tric, trac, mon conte est achevé.



Le fi bouleur

(Le fin voleur)



Il y avait une fois une veuve qui avait trois fils. Elle était si pauvre que, dès qu'ils furent grands, elle les envoya chercher fortune à travers le monde. L'aîné, comme il se doit, partit le premier. Sa mère lui fit un pain de cendres pour le voyage, l'embrassa en pleurant, et il partit, un bâton à la main. Il marcha, il marcha longtemps. Le soleil était déjà haut, et il faisait bien chaud quand il s'arrêta près d'une fontaine claire pour déjeuner. Mais, sur les bords de la source, était une vieille femme d'aspect misérable, qui lui demanda l'aumône :

— Je n'ai pas assez pour moi, comment voulez-vous que je vous donne quelque chose ?

— Vous êtes égoïste, jeune homme, et ne pensez qu'à vous. Vous ne réussirez pas dans le monde, c'est moi qui vous le dis.

Cette femme était une fée ; elle pouvait tout ; aussi le garçon au cœur sec eut beau parcourir les villes, les villages, les hameaux, il dut rentrer chez lui, bien marri, sans avoir trouvé de travail, et la bourse plus plate encore qu'au départ.

Le second partit à son tour, avec un pain de cendres. Il mit ses pas dans les pas de son aîné et se trouva un jour près de la même fontaine où il rencontra la même vieille.

— Je n'ai rien mangé depuis huit jours, veux-tu partager avec moi ?

— Vous vous moquez, ma pauvre femme, mon appétit de vingt ans ne peut se rassasier avec mon maigre ordinaire, et vous voudriez que je vous invite ?... nani ! (non !)

— Eh bien ! tu auras encore plus faim que maintenant, tu ne

trouveras rien à faire et rien à manger.

Et il en fut comme elle l'avait dit. Le cadet rentra chez lui la mine basse et l'air contrit, plus pauvre, plus affamé qu'avant.

Alors, ce fut le tour du troisième. Aimable, enjoué, tout le monde l'aimait. Il prit son pain de cendres, son bâton et, à l'heure du déjeuner, arriva près de la fontaine où ses frères s'étaient arrêtés. Il fit la même rencontre. La vieille femme répéta la question posée aux deux autres :

— Quan n'y a per un, n'y a per dous ! (Quand il y en a pour un, il y en a pour deux !) dit le jeune homme.

Et il tendit à la vieille la moitié de son pain :

— Goujat est un brabé drollé ! (Merci, jeune homme, vous êtes un bon garçon !) Vous réussirez dans la vie.

À ces mots, la fée disparut, et son pain terminé, ayant bu « a mour dé biou »⁽⁷⁾, le troisième fils de la veuve continua sa route.

Il arriva dans une grande forêt où il rencontra deux cavaliers.

— Ta mine éveillée me plaît, dit celui qui paraissait le maître. Nous avons besoin d'un valet, veux-tu rentrer à notre service ?

On lui banda les yeux, un des deux hommes le prit en croupe et, après quelques heures de chevauchée, on le fit descendre devant un gros rocher qui masquait l'entrée d'une caverne. Ils atteignirent une grande salle où flambait un beau feu, près duquel s'activait une vieille femme borgne.

— Tu aideras notre vieille servante à faire la cuisine, et, dans quelque temps, nous verrons ce que l'on peut faire de toi.

Une vingtaine d'hommes, à la mine sombre, armés jusqu'aux dents, arrivèrent ensuite et tous dînèrent de bon appétit. Le jeune garçon, au cœur sensible, était tombé dans une caverne de voleurs.

Les jours passèrent, et le jeune homme n'était pas trop malheureux. Le chef des brigands le fit appeler un matin, et lui dit :

— Aujourd'hui, c'est jour de foire, tu iras te poster à la croisée des chemins et tu demanderas aux passants : « La bourse ou la vie ?... » Tu iras seul pour que nous voyions de quoi tu es capable.

Armé d'un pistolet, un sac en bandoulière, le garçon partit, arrêta les paysans qui rentraient de la foire, et posa à tous la question : « La bourse ou la vie ? » Il n'avait pas l'air terrible, mais les villageois n'étaient pas très courageux et tous s'exécutèrent et à leur grand étonnement le voleur prit la bourse et leur rendit l'argent. Chargé de bourses vides, il revint à la caverne des voleurs. Le chef entra dans une grande colère quand il vit que ses ordres avaient été exécutés si bêtement, et il regretta le trésor que la bêtise de son valet lui avait fait perdre. À quelque temps de là, le chef le fit encore venir et lui donna le même ordre en précisant que cette fois-ci il lui fallait prendre l'argent. On le posta aux quatre chemins et on le laissa seul encore une

fois. Les paysans, au retour de la foire, furent arrêtés par ce voleur scrupuleux qui laissa à ses victimes les pièces d'or et les sous de cuivre. Il ne garda que l'argent. Le chef des bandits s'étonna de ne trouver que des pièces d'argent dans la besace de son valet. « J'ai rendu les pièces d'or et les sous de cuivre puisque vous m'aviez dit de ne prendre que l'argent. » La bêtise du valet était plus grande que ne le pensait son maître ; elle dépassait tout, et cette seconde expérience se révélait décisive.

« Eh bien ! puisque tu comprends mes ordres de travers, tu ne feras plus le noble métier de voleur, tu resteras dans les cuisines avec la vieille Angélique. Cette besogne de marmiton est la seule qui te convienne. » Le fin voleur était bien content ; il servit les bandits pendant quelque temps ; puis, un soir d'orage, alors qu'il était seul avec la vieille Angélique, il la fit saouler et prit un sac qu'il remplit dans la chambre au trésor, de pièces jaunes et de pièces blanches. Il en chargea un mulet et s'en fut dans la nuit noire, illuminée par les éclairs. Aisément, il retrouva son chemin, et, au petit jour, il était devant sa pauvre maison. Sa mère vint lui ouvrir, bien heureuse de revoir ce fils qu'elle aimait mieux que les autres. Après une longue embrassade, le benjamin descendit le sac pesant, referma la porte de la chaumière avec précaution, et montra à sa mère les richesses que contenait le sac. La pauvre femme n'avait jamais tant vu d'or et d'argent, mais elle craignait pour son fils :

— Malheureux, cette fortune, tu l'as volée. Les gendarmes vont venir t'arrêter !

— N'ayez pas peur, ma mère. J'ai volé des voleurs !

Le fin voleur cacha son trésor au pied d'un arbre, et se mit au travail, mais l'aisance était venue dans la maison. On jaloua la mère et le fils, on jasa, et la nouvelle parvint aux oreilles du seigneur du pays. Celui-ci fit surveiller le serf enrichi, et, un jour, irrité contre ce manant qui semblait plus riche que lui, il le fit appeler et lui dit : « Tu es, à ce qu'on m'a dit, plus riche que moi ? Je n'aime pas que l'on me porte ombrage, mais je te pardonne si tu prends à mon cuisinier, avant demain, le pâté que l'on doit me servir à dîner. » Le cuisinier du château avait préparé un pâté en croûte qui était une merveille d'architecture, fabriqué avec du beurre, de la farine, des œufs et des foies gras. Il sentait bon, et son parfum s'exhalait jusqu'aux cours et aux communs ; il le mit à cuire au four dont la porte était gardée par deux soldats de la garnison du château. Le fin voleur, armé d'un burin, descella les pierres du four à l'extérieur : il retira le pâté qui était bien un peu chaud, se brûla les doigts pour ôter la farce qui le garnissait en dedans. À la place, il déposa un présent odorant, un bel « étron », et remit tout en place : le couvercle, le pâté et les pierres.

Le lendemain, au dîner, le seigneur, tout heureux, voit le pâté faire

son entrée dans la salle du festin comme un bon et honnête pâté, doré, croustillant, cuit à point. Le seigneur se frotte les mains, et d'abord ôte le couvercle. Alors, une odeur sur laquelle aucun des convives ne peut se tromper, se répand dans la salle, et le seigneur comprend qu'il a été joué ! Le fin voleur demande à pénétrer dans la salle, et apporte l'intérieur du pâté que sa femme a fait cuire. « Bien joué, dit le seigneur, tu as gagné la partie, mais je ne te tiens pas quitte. Je veux que tu réussisses à prendre le plus beau cheval dans mes écuries. »

Le seigneur donna des ordres à ses palefreniers pour que les chevaux soient gardés et de jour et de nuit. Un soir d'orage, qu'il faisait très sombre, une vieille femme vient frapper à la porte de l'écurie : « Je vais voir ma fille qui est malade, et lui porte du vin vieux ; l'orage m'a surprise et j'ai perdu mon chemin. Faites-moi place. » On la fait entrer dans l'écurie et, pour remercier ses hôtes de leur bon accueil, elle leur offre à boire. On but à sa santé, mais les hommes ne tardèrent pas à ronfler comme des sonneurs, car, au vin, était mêlée une drogue. Quand tout le monde fut bien endormi, le fin voleur, car c'était lui, prit la plus belle bête de l'écurie, mit à sa place un cheval de bois sur lequel le palefrenier continua à dormir d'un sommeil sans rêves. Le lendemain, le seigneur, en visitant son écurie, trouva tout le monde endormi et son beau cheval disparu. Le fin voleur le lui ramenait aussitôt, aussi frais, aussi dispos que s'il n'avait pas bougé de l'écurie.

— Tu es un fieffé coquin, et cette fois encore tu as gagné. Mais je ne te tiens pas quitte ; tu n'auras ton pardon que si tu réussis à prendre l'anneau de mariage de la comtesse, ma femme.

— J'essaierai.

Deux jours après, la comtesse était seule avec ses femmes, attendant le retour de son mari, parti à la chasse. Un mendiant se présente à la porte du château et demande à lui parler en particulier. Inquiète, la comtesse accourt : « Noble dame, votre mari a été pris par des voleurs qui réclament une rançon. Si vous consentez à la payer, donnez-moi votre anneau de mariage comme gage. » La comtesse tire l'anneau de son doigt et le remet au messager qui s'en va. Le comte rentre quelques heures plus tard ; il n'avait pas rencontré de voleurs, mais il comprit que le fin voleur l'avait encore berné cette fois. La colère le gagnait contre ce manant si avisé, et quand celui-ci vint rapporter l'anneau, le comte irrité lui dit : « Tu iras pêcher pour moi, demain, dans mes étangs. » Et cette fois, il était résolu à se débarrasser de lui, une fois pour toutes.



La comtesse tire l'anneau de son doigt et le remet au messager qui s'en va.

Le lendemain, le fin voleur s'en va au bord de l'étang avec le pêcheur du château, à qui le seigneur a donné des ordres. Il demande où il doit se mettre pour lancer la ligne et jeter l'appât. Le pêcheur lui indique une planche d'aspect engageant. Le fin voleur hésite, feint de ne pas savoir s'y prendre, et demande à l'autre comment il faut procéder. Le pêcheur vient sur la planche et quand il est bien placé, en bonne position, le fin voleur fait basculer la planche et le pêcheur tombe à l'eau, d'où il sort mouillé, trempé jusqu'aux os. Le fin voleur, lui, vient trouver le seigneur qui manque s'étouffer de surprise, car il le croyait mort.

— Qu'as fait de l'aoutré ? (Qu'as-tu fait de l'autre ?)

— Ço qué boulio fé dé yéou ! (Ce qu'il voulait faire de moi !)

— Et qué boulio fé dé tu ? (Et que voulait-il faire de toi ?)

— Ço qué fait del ! (Ce que j'ai fait de lui !)

On ne put rien en tirer davantage. Le comte, de plus en plus mécontent, lui ordonne alors de conduire au ciel l'aumônier de la chapelle du château.

Le fin voleur réfléchit longtemps puis, un jour, il vint trouver l'aumônier qui habitait, avec sa servante, une maison flanquée d'une tour en haut de laquelle la servante avait mis ses poules : « Monsieur le Curé, j'ai trouvé un moyen sûr de vous faire aller au ciel ! » Le bon curé, qui ne demandait que cela dans ses prières, fut très content, et se prêta à tout ce qu'on lui demanda. Par une nuit bien noire, le fin voleur vint trouver le curé et l'enferma dans un grand sac, qu'il mit sur son épaule. L'un portant l'autre, ils montèrent un escalier en colimaçon qui n'en finissait pas. L'opération fut longue, le curé était lourd et les marches nombreuses. Au jour, ils arrivèrent enfin en haut : « Maintenant, vous y êtes, attendez que saint Pierre vienne vous délivrer ! » Et le curé attendit. Quand le jour fut bien venu, il entendit la servante qui appelait les poules : « Marie, vous êtes aussi arrivée au ciel ? »

— Poulit cel, Moussu lé Curé, que lé cel de las garrinos ! (Joli ciel que le ciel des poules !)

Le seigneur, qui entendit la fin de cette conversation, comprit qu'encore une fois il avait été joué. Sa colère était grande : « Je ne te pardonnerai que si tu réussis à enlever les draps de notre lit pendant que nous dormons », dit-il au fin voleur.

Cette fois, le fin voleur crut bien sa dernière heure arrivée. À la nuit tombante, une chambrière vint placer un paquet dans le lit du comte et de la comtesse. Celle-ci entra la première dans le lit, mais à peine avait-elle étiré ses jambes qu'elle poussa un cri et sauta du lit où elle avait trouvé un animal qui l'avait griffée. Le comte, plus courageux, pénètre sous les draps, d'où il sort, sur-le-champ, avec la jambe zébrée d'un maître coup de griffe. Furieux, il découvre le lit et voit au milieu

des draps une chatte et ses chatons. Le seigneur, furieux, roule les draps, les chats et les chatons, et jette le tout par la fenêtre. Une ombre s'empara des draps et le lendemain le fin voleur remettait au seigneur les draps bien pliés :

— Tu as encore gagné, mais cette fois, c'est fini, tu vas mourir !

— Eh bien ! Monsieur le comte, quand vous voudrez !

Le soir de ce même jour, le seigneur, qui se promenait, entendit pleurer. C'était la femme du fin voleur qui pleurait et gémissait : « Mon mari est mort, mon mari est mort ! » Le seigneur, pas mauvais au fond, entre dans la maison et voit son ennemi étendu sur son suaire, la figure jaune et les traits tirés. Le seigneur s'absorbe dans les prières, et dit :

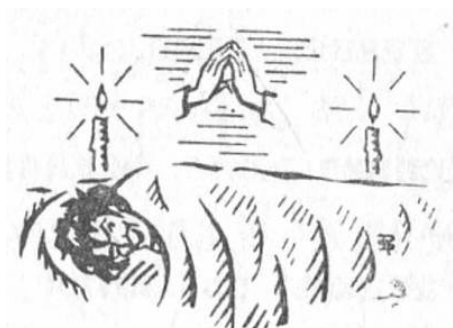
— Qué Diou té perdoune, coumo yéou té perdounat ! (Que Dieu te pardonne, comme je t'ai pardonné !)

Alors, le mort se lève sur son lit :

— Parole de seigneur ne peut se dédire ! Me voilà pardonné !

C'est ainsi que la paix fut signée entre le « Fin Voleur » et son seigneur, qui vécurent longtemps heureux et contents.

Tric trac, moun counté es acabat
Tric trac, disen né un pu poulit !
(Tric trac, mon conte est achevé,
Tric trac, dites-en un plus joli !)



Le rusé charbonnier



Il y avait une fois, dans la haute montagne, un charbonnier et sa femme qui avaient très faim. Ils étaient assis devant un beau feu qui flambait gaîment.

Les flammes dansaient dans la cheminée, s'étiraient, sautaient, semblaient s'amuser follement. Mais le charbonnier et sa femme étaient tristes, ils avaient faim.

La neige couvrait les arbres et les plantes des sous-bois ; depuis quinze jours, le charbonnier n'était pas sorti de sa cabane, et le garde-manger était vide.

Un soir qu'ils n'avaient pas soupé, ils étaient assis devant le feu, dolents et tristes. Ils ne parlaient pas, et le silence était lourd. Soudain, ils entendirent des pas pesants et des coups rudes firent trembler la porte.

— Carbounié boimé dicha calfa l'urpéto ? (Charbonnier, veux-tu me laisser chauffer la patte ?)

— Non, tu me mangerais.

— Ne crains rien, je n'ai pas faim, j'ai froid.

— Eh bien, alors, entre !

L'ours, un gros ours des Pyrénées entre dans la cabane. Il est si gros qu'il paraît remplir toute la pièce ! Sa fourrure est couverte de flocons de neige. Il s'assied devant le feu et se chauffe. La neige fond, et bientôt un cercle humide l'entoure tandis que ses yeux rient de contentement.

— Tu es bon, charbonnier, et je n'oublierai pas le service que tu me rends. Que puis-je faire pour toi ?

— Si nous avons chaud, nous avons faim, et si tu pouvais nous

apporter un veau nous serions heureux d'avoir quelque chose à nous mettre sous la dent, ma femme et moi.

— Aco sé pot fé (cela se peut).

Il se lève et part dans la nuit. Le charbonnier et sa femme se regardent, satisfaits. Tout à coup, ils entendent des pas plus légers, et des coups moins rudes agitent la porte :

— Carbounié boimé dicha calfa l'urpéto ?

— Non, tu nous mangerais.

— Ne craignez rien, je n'ai pas faim, je suis mort de froid.

— Alors, entre.

Et le loup, un beau loup gris, entre dans la cabane chaude. Il s'assied devant le feu et soupire d'aise, ses membres se détendent. Au bout d'un moment, il s'étire.

— Charbonnier, que puis-je faire pour toi ?

— Si tu voulais nous apporter un beau mouton bien gras, tu nous rendrais bien heureux, nous sommes affamés.

— Aco sé pot fé.

Et le loup se lève et s'enfonce dans la nuit.

Le charbonnier se sent envahi d'une joyeuse espérance : il se redresse quand il entend, pour la troisième fois, des pas dans la nuit et des coups discrets frappés à la porte.

— Carbounié boimé dicha calfa l'urpéto ?

— Non, tu nous mangerais.

— N'aie pas peur, j'ai plus froid que faim.

— Alors, entre.

Et le renard pénètre dans le cercle tiède. Il s'assied et se chauffe avec contentement. Après un moment de silence, il demande :

— Charbonnier, que puis-je faire pour toi ?

— Toi qui sais où sont les poulaillers les mieux garnis, si tu pouvais nous procurer une paire de poulets, tu nous rendrais bien heureux.

— Aco sé pot fé.

Et le rusé renard se lève, et, à son tour, disparaît dans le noir. Le charbonnier est heureux.

Les minutes passent, un lièvre, à pas menus, vient à son tour frapper à l'huis. Lui aussi est mort de froid. Le charbonnier et sa femme le laissent approcher du feu et lui demandent en remerciement un panier de choux.

— Aco sé pot fé.

L'oreille attentive, le charbonnier et sa femme écoutent les rumeurs qui montent des bois assoupis. Ils distinguent un bruit de branches cassées et le pas lourd de l'ours déjà entendu une première fois.

— Charbonnier, ouvre-moi.

La porte s'ouvre, et l'ours jette sur la table un veau bien gras qu'il a tué. Comme il se redressait lentement, le charbonnier, caché derrière

la porte, lui donne un coup de massue et il « l'estabourni » (l'assomme), puis il traîne son corps dans la neige, et ferme la porte.

Un moment après, le loup arrive tout joyeux, se fait ouvrir la porte, et jette sur la table un mouton gros et rouge. Comme il attend les compliments du charbonnier, celui-ci saisit la pelle qu'il a mise à rougir dans les braises du foyer et lui brûle sa robe de tous les jours et des dimanches. En hurlant de douleur le loup saute au dehors et s'enfuit dans les profondeurs de la forêt. Le charbonnier va accrocher le mouton aux crocs du garde-manger, mais à peine est-il rentré dans sa cuisine où le tournebroche répand la bonne odeur d'un cuisseau de veau rôti, que le renard, à son tour, frappe à la porte. Il jette un regard sur le festin qui s'apprête et dont il compte bien profiter, et tend à la charbonnière une paire de chapons bien engraisés. Mais quand il se retourne, le charbonnier lui enfonce sous la queue un tisonnier qu'il a fait rougir. Le renard, affolé, pour fuir ce feu qui le brûle à l'intérieur, s'enfonce dans la nuit et va se rouler dans la neige. Le charbonnier se frotte les mains de satisfaction. Il a oublié le lièvre, et lorsque celui-ci heurte à la porte, il le met, avec son panier de choux, dans le garde-manger sans autre forme de procès.

Dans la sombre profondeur de la nuit et des bois, les trois animaux, victimes du trop rusé charbonnier, se sont réunis et tiennent conseil.

— Moi, dit l'ours, il m'a donné un coup sur la tête et il m'a « estabourni ».

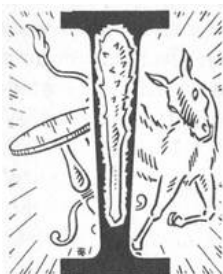
— Moi, dit le loup, il a brûlé ma robe de tous les jours et des dimanches.

— Et moi, dit le renard, il m'a brûlé les entrailles d'un feu qui dure toujours.

« Il faut nous venger », disent-ils d'une commune voix. Et ils s'en retournent vers la cabane où le charbonnier, servi par sa femme, fait ripaille. Ils le voient assis au bout de la table, la figure épanouie, qui mange avec ses doigts d'énormes morceaux de veau rôti. Le gras coule de ses lèvres en ruisseaux sur les poils de sa barbe noire, et comme il ne veut rien perdre de cette précieuse graisse, il prend à pleines mains sa longue barbe et en suce les poils. Les animaux se regardent consternés : « Saben fugit qué fugean » (si nous avons fui, fuyons encore), il serait capable de nous manger nous-mêmes après avoir mangé les proies que, sottement, nous lui avons, les uns et les autres, apportées.



La chèvre, le tailleur et ses trois fils



Il était une fois un pauvre tailleur qui n'avait pour toute fortune qu'une chèvre. Mais cette chèvre était la plus belle de tout le pays, avec sa barbiche, ses cornes hautes et ses fins sabots. Et bonne laitière ! De son pis gonflé jaillissaient des torrents de lait, assez abondants pour remplir pots et marmites. Seulement, cette chèvre merveilleuse était en même temps la plus méchante des chèvres. Il ne fallait pas la manquer, car elle avait un très mauvais caractère et plus d'un tour dans son sac. Les fils du tailleur en firent cruellement l'expérience.

Quand l'aîné fut en âge, son père lui confia le soin de mener paître la chèvre. Ce qui se passa tout le long du jour, nul ne le sut jamais. Mais, au soir, quand la chèvre et le chevrier rentrèrent à la maison le tailleur demanda à la chèvre :

— Cabro es sadouro per empléna toupis è oulos ? (Chèvre, es-tu rassasiée pour emplir pots et marmites ?)

— Nani, soun pos sadouro per empléna toupis è oulos. (Non ! je ne suis pas rassasiée pour emplir pots et marmites.)

Le tailleur essaya en vain de traire la chèvre. Pas une goutte de lait ne sortit de ses mamelles contractées. Alors le tailleur, courroucé, chassa son fils aîné de la maison et le lança dans le vaste monde.

Quand le cadet fut en âge, son père lui confia la maligne chèvre, après maintes et maintes recommandations. Peine perdue ! La chèvre et le chevrier rentrèrent à la nuit, et à la question :

« Cabro es sadouro per empléna toupis è oulos ? »

La méchante répondit :

— Nani, soun pos sadouro per empléna toupis è oulos.

Et le tailleur chassa son second fils, comme il avait chassé le premier.

Enfin, vint le tour du troisième. Il n'était pas fier de la mission qui lui était confiée ; il se méfiait de la maudite chèvre et il se promit bien que les choses se passeraient autrement que les deux précédentes fois et qu'il veillerait ! Quand le soir tomba, la chèvre et le chevrier rentrèrent au gîte et le tailleur demanda :

— Cabro es sadouro per empléna toupis è oulos ?

La chèvre répondit :

— Nani, soun pos sadouro per empléna toupis è oulos.

Le tailleur, la mort dans l'âme, chassa son troisième et dernier enfant.

Après bien des aventures malheureuses, l'aîné était entré en apprentissage chez un menuisier. L'apprentissage terminé, le maître dit à son apprenti :

— Je ne te paie pas les années que tu as passées chez moi, je te donne cette table, et quand tu diras : « Table, couvre-toi ! », la table se couvrira de tout ce qu'il y a de meilleur parmi les choses que tu aimes le mieux.

Le jeune homme s'en fut tout heureux, emportant avec lui le précieux guéridon. Il arriva un soir dans une auberge dont l'aubergiste n'avait pas très bon air, et il demanda une chambre. L'aubergiste fut très étonné que son hôte ne demandât pas à souper, et comme il lui en fit la remarque, celui-ci répondit : « Non, merci, j'ai ce qu'il faut, je n'ai besoin que d'une chambre. »

L'aubergiste, intrigué, monta à son tour et par le trou de la serrure put voir le jeune homme attablé devant la table couverte de mets succulents qu'il dégustait avec bon appétit. Il y avait un poulet rôti, de la dinde farcie, des champignons, du pâté de foie gras, de la crème au chocolat avec des gâteaux, des petits fours, le tout arrosé des meilleurs crus de Bourgogne et de Bordeaux, pour finir par du Champagne. Notre homme n'en revenait pas ! Quand il crut le jeune homme endormi il pénétra dans la chambre, changea le guéridon miraculeux qu'il remplaça par un autre identique et s'en retourna à pas de loup. Le lendemain, le jeune homme arrivait chez son père. Celui-ci, qui avait reconnu la malice de la méchante chèvre, accueillit son fils à bras ouverts. Le fils, tout joyeux, dit à son père : « Père, je n'ai pas gagné d'argent, mais j'ai beaucoup mieux ! Convoque tous nos parents pour ce soir, je veux les régaler. » Le père passa toute la journée à battre le pays pour rassembler tous les parents, et quand le soir arriva, la maison était pleine. Alors le fils cria : « Table, couvre-toi. » La table resta table et aucun plat ne vint se poser dessus. Une seconde fois puis une troisième, puis encore et encore, le fils eut beau crier : « Table,

couvre-toi ! », rien ne vint. Les invités, en maugréant, s'en retournèrent chez eux et le fils, tout penaud, se jura bien qu'il saurait qui avait pris sa table merveilleuse.

Quand le second fils, qui était entré chez un meunier, eut terminé son apprentissage, le meunier lui dit : « Je ne veux point te donner d'argent pour les années que tu as passées chez moi. Mais je te donne cet âne qui vaut un trésor. Quand tu diras : « Brick, le Brick », l'âne, au heu de crottes, fera des louis d'or. »

Ils arrivèrent un soir dans l'auberge où le fils aîné s'était fait voler la table précieuse ; mais, cette fois, le jeune homme mangea et but à table d'hôte et fit une telle dépense que l'aubergiste se demandait avec inquiétude s'il serait payé. À l'heure du règlement de compte le jeune meunier s'en fut à l'écurie, demanda un drap blanc qu'il étendit derrière son âne et prononça les paroles magiques : « Brick, le Brick. » La formule n'était pas terminée que l'âne, soulevant la queue, lâcha une pluie d'or. L'aubergiste fut payé largement. Son inquiétude l'avait conduit à la porte de l'écurie et il avait, par le trou de la serrure, assisté à toute la scène. Dans la nuit, alors que tout le monde dormait, il changea l'âne, le remplaça par un en tous points semblable, et le lendemain le meunier et son âne partirent pour la dernière étape du voyage.

Ils arrivèrent chez le tailleur qui eut beaucoup de joie à revoir son fils. « Père, je suis riche, capable d'enrichir tous nos parents. Faites-les rassembler. » Mais le père qui craignait qu'on ne joue aux parents, sans le vouloir, le mauvais tour qu'on leur avait joué une première fois, demanda à voir les prouesses de l'âne magicien. On se réunit autour de l'âne, l'apprenti meunier étendit un drap blanc, et lentement dit : « Brick, le Brick. » Mais aucune pièce d'or ne tinta sur le sol. Le jeune homme renouvela son exhortation, mais il eut beau prier, supplier l'âne, il n'obtint rien que des crottes. Alors il s'approcha de plus près de l'animal et il s'aperçut que son âne avait été changé. Il comprit qu'il avait été volé par le maudit aubergiste et la colère s'amassa dans son cœur, comme dans celui de son frère aîné.

À quelque temps de là, dans la maison du tailleur on fêtait le retour du troisième et dernier fils qui venait de rentrer, son apprentissage de tourneur terminé. Les deux aînés racontèrent leur mésaventure. Alors leur plus jeune frère s'écria : « C'est moi qui vous vengerai. Vous voyez ce sac dont je ne me sépare jamais. Il ne renferme rien qu'un gourdin que mon patron m'a donné pour paiement de mes années d'apprentissage. » Le lendemain, il partit après s'être fait indiquer l'auberge et le mauvais aubergiste. Il arriva à l'heure du repas et se fit servir les plats les plus fins et les plus délicats. Quand l'aubergiste vint en personne pour se faire régler l'addition, le jeune homme cria : « Gourdin, sors du sac. » Et le bâton entra en danse et tapa sur la tête,

sur le dos de l'aubergiste qui criait :

— Aïe, aïe, ayez pitié de moi !

— Je n'aurai pitié que quand vous m'aurez rendu la table que vous avez volée à mon aîné, et l'âne que vous avez volé à mon cadet.

L'aubergiste ne voulait rien entendre, mais les coups pleuvaient si drus, il était si moulu que bientôt il cria : « Je te les rends. »

Et le dernier fils du tailleur revint chez son père, portant la table, le gourdin, et suivi par l'âne. On fit assembler les parents qui ne vinrent pas avec grand enthousiasme, mais qui s'en retournèrent bien contents, les poches pleines d'or et après un magnifique festin qui avait duré trois jours et trois nuits.



Les pompiers de Ganac



N jour, l'empereur Napoléon (le Grand) voulut voir cette région dont il avait si bien dit : « L'Ariège est le pays des hommes et du fer. » Le préfet avisa de cette visite tous les maires des communes autour de Foix.

— Ah ! dit le maire de Ganac, en ceignant sur son ventre rondet son écharpe neuve, il faut y aller ! Conseillers, mes amis, vous êtes tous pompiers ! Nous irons faire entendre au grand empereur notre fanfare. Et toi, Jousépou, qui as été tambour-major au régiment, tu dirigeras la musique.

— Mais je n'ai plus ma canne de tambour-major.

— La belle affaire ! tu n'as qu'à prendre un long trognon de chou avec sa pomme au bout et ce sera magnifique. Allons, préparez-vous pour le grand jour !

À la date indiquée, la fanfare fut prête. Tout le conseil municipal était là, en grande tenue de pompiers, et précédé du tambour-major brandissant élégamment un beau trognon de chou. Et en route vers Foix. Arrivés, ils se rangent le long de l'hospice, à gauche, sur les allées de Villotte, en deux rangs, l'un devant l'autre.

— Quand l'empereur paraîtra, dit le maire, je ferai : Hep ! en levant le bras, pour donner le signal de la fanfare.

Mais le cortège impérial s'attarda à la Préfecture. Soudain, un coup de vent, menaçant d'enlever le chapeau du maire, celui-ci lève le bras pour le retenir. Et le tambour-major, se méprenant, croit au signal et brandit son bâton improvisé. Aussitôt la fanfare éclate, joyeuse. Hélas ! elle venait à peine de terminer quand, enfin, l'empereur se montra. Mais, admiratif de la belle tenue du régiment de Foix massé sur la droite, il ne daigna pas honorer d'un regard les pauvres

pompiers de Ganac. Consternés, ils s'en retournaient tête basse quand, proche du village, d'aigreur en aigreur, la dispute éclata :

— C'est toi, imbécile, qui es cause de tout !

— Non, c'est vous qui avez donné le signal trop tôt !

Et ils en viennent aux mains, le conseil se partageant en deux camps : celui du maire et celui du tambour-major. Ce fut la bataille :

— Allons, en voilà assez, mes amis, dit le maire, reprenant sa dignité. Il s'agit d'entrer en bon ordre à Ganac. Comptons-nous !

Et il commence :

— Moi ! dit-il, puis il compte ses camarades : un, deux, trois... Qu'ès-aco ? nous étions douze et nous ne sommes plus que onze ! Il y en a un de perdu ?

— Peut-être, dit le tambour-major, qu'au cours de la bagarre il est tombé là, dans ce puits tout proche. Vite, il faut aller voir.

Et tournant le dos au soleil couchant, il se penche et aperçoit... son ombre au fond du puits :

— Il est là, il est là. Il faut l'en tirer.

— Moi qui suis le plus fort, dit le maire, je vais m'accrocher à la chaîne du puits. Touénou s'accrochera à mes pieds, et ainsi tous, de pieds en pieds, nous ferons une échelle pour sauver ce malheureux. Mais tenez bon !

Ainsi fut fait. Tout à coup :

— Aïe, aïe, crie le maire, c'est trop de poids, je ne peux plus tenir la chaîne. Attendez que je crache dans mes mains !

Et pour ce faire il lâche la chaîne et précipite dans le puits tout le conseil municipal.

Comment sortirent-ils de là ? À grand'peine, vous le pensez bien, en faisant la courte échelle de dos en dos, le premier sorti tire les autres. Enfin, péniblement, les voilà tous dehors.

— À présent, il faut nous recompter, dit le maire. Cette fois, partant de lui, il compte bien, mais arrivé à 12 il se compte une fois de plus.

— Treize, dit-il ! Qu'ès-aco ! maintenant il y en a un de trop ? Ah ! je comprends, celui-là, le pauvre, c'est celui qui était au fond du puits ! Allons, c'est très bien, un de plus pour rentrer à Ganac !...

Et ceignant son écharpe neuve sur son ventre rondet, il donne le signal du retour. C'est ainsi que, son maire en tête, son tambour-major brandissant sa canne improvisée, aux sons d'une éclatante fanfare, le conseil municipal de Ganac défila aux yeux des Ganacois fiers et émerveillés.

Tric, trac, mon conte est achevé.



L'enfant des bois



YLVINOT, le fils du charbonnier, avait grandi dans la forêt. Les oiseaux étaient ses amis car il les avait sauvés dans l'œuf, des avides serpents. Il les connaissait tous, leur répondait en sifflant comme eux ; les fourmis, le fièvre, – pourtant si peureux – l'écureuil ne fuyaient point à son approche parce qu'il les aimait tous et jamais ne leur fit aucun mal.

Il vivait heureux parmi eux, lorsqu'un jour vint à passer la chasse du roi.

Sur un vif cheval blanc, comme un éclair éblouissant, parut la blonde princesse, laissant au cœur de l'enfant des bois une épine de désir et de peine.



Sur un vif cheval blanc, comme un éclair éblouissant, parut la blonde princesse.

En promenant sa langueur dans les sentiers, Sylvinot rencontra, un jour, un inconnu qui coupait des branches afin de refaire des dents à son râteau :

— Pourquoi es-tu si triste, Sylvinot ? Tu ferais mieux d'aller à la ville voir ce qui s'y passe. La fille du roi a cent prétendants et – pour s'en débarrasser, je pense – le roi a fait proclamer qu'il ne donnerait la princesse qu'à celui qui devinerait trois mots, choisis par lui, bien entendu. Ne voudrais-tu pas deviner ces trois mots ?

— Moi, dit le pauvre petit, effaré, je ne suis qu'un paysan, un enfant des bois qui entend mieux le langage des oiseaux que celui des hommes. Comment pourrais-je deviner ces trois mots ? Et le roi pourrait-il donner sa fille à un rustre comme moi ?

— Tu n'es pas un rustre, Sylvinot. Écoute, je vais te parler à l'oreille. Voici les trois mots qu'on te donnera à deviner. Voici encore mon bonnet dont tu te serviras ainsi et ainsi.

Et l'homme continua à dire à l'oreille de Sylvinot ce qu'il devait faire, puis il disparut.

Le jeune homme partit tout droit au palais royal. En le voyant se présenter dans ses pauvres habits, son bonnet à la main, tout timide et modeste, le roi et la princesse se regardèrent, surpris et quelque peu indignés. Mais parole de roi est parole de roi. On lui proposa l'énigme que nul avant lui n'avait devinée. Calmement, Sylvinot répondit :

— Le premier mot est : Feu ; le deuxième est : Bois ; le troisième est : Poêle. Donnez-moi ce qu'ils nomment et je vais faire l'omelette dans le bonnet que voici.

Aussitôt, et prestement, en un tour de main, il offre à l'assistance ébahie une omelette dorée.

— Très bien, dit le roi, tu as deviné juste, je ne peux me dédire. Mais tu conviendras que la princesse vaut bien trois épreuves ! Voici ce que je te propose maintenant : Serais-tu capable de trier, en une heure, un sac de petit millet ?

— J'essaierai, dit tristement Sylvinot.

— Eh bien, tu trouveras le sac dans ce champ, là-bas.

Pour arriver à ce champ, il fallait franchir le ruisseau sur une petite passerelle. Tout préoccupé qu'il fut, l'enfant des bois aperçut à ses pieds un essaim de fourmis qui traversait la passerelle. Vite, il arrêta son pied prêt à les écraser et passa soigneusement de côté pour ne pas faire de mal à ses petites amies des bois. Puis il s'assit dans le champ, ouvrit le sac de petit millet, le vida et se découragea devant la difficulté de l'entreprise. Mais alors que vit-il ? Voilà l'essaim de fourmis qui arrive vite, vite et se met à trier, trier, trier. En moins d'une heure, tout le petit millet bien propre était en un tas prêt à regagner le sac. Et Sylvinot, tout heureux, l'apporte au roi.

— Mais comment as-tu pu faire cette délicate besogne en si peu de

temps ? dit le roi, stupéfait.

— Eh ! sire, mes amies de la forêt m'ont remercié de ne leur avoir jamais fait de mal !

— Allons ! dit le roi, voyons si tu te tireras aussi bien de la troisième épreuve. On t'apportera un sac de graines de navets et de choux mêlées. Tu sais comme elles se ressemblent. Il faudra les trier bien exactement en deux tas. Va !

Et Sylvinot part, prend deux sacs sur son dos et revient à sa forêt :

— Pinsons, fauvettes, chardonnerets, serins, rouges-gorges, mes petits amis, venez à mon secours, afin que je puisse épouser la princesse aux cheveux d'or !

Aussitôt, de toutes les branches, s'abattent autour de lui mille oiseaux qui, en peu de temps, séparent les graines de navets des graines de choux, puis s'enfuient en gazouillant :

— Espoir, Sylvinot, espoir, Sylvinot, espoir !

Et Sylvinot, tout heureux, apporte au roi deux sacs remplis chacun de graines différentes.

— Mais comment as-tu pu faire, et en si peu de temps, dit le roi, une besogne si délicate ?

— Oh ! sire, mes petits amis des bois m'ont remercié de ne leur avoir jamais fait de mal.

Le roi, obligé de tenir sa parole, baissait la tête dans un silence inquiétant. Mais alors, la princesse qui, jusque-là, n'avait fait que regarder Sylvinot sans mot dire, dit très haut :

— Mon père, l'enfant des bois n'est ni riche, ni puissant, mais il est bon et je veux l'épouser !

Et elle fut plus heureuse avec le doux Sylvinot qu'elle n'eût pu l'être avec aucun de ses cent prétendants.

Tric, trac, mon conte est achevé.



L'étoile d'or



Un veuf, qui avait une fille, se remaria avec une veuve. Celle-ci avait une fille également, mais aussi laide, acariâtre et méchante que l'autre était jolie, douce et bonne. La marâtre ne songeait qu'à se débarrasser de la fille de son mari. Un jour, elle lui dit : – Va laver ce blé à la rivière dans un tamis, et rapporte-le bien propre.

Mais quand la jeune fille fut au bord de l'eau, la marâtre lui criait :

— Plus loin, plus loin, entre dans la rivière. Tant et si bien que le courant saisit la pauvre enfant et l'emporta. Mais il vint la déposer doucement sur l'autre rive, à l'entrée d'un bois. De ce bois sortit un grand vieillard à barbe blanche, déguenillé, crasseux à faire peur.

— Fillette, dit-il, voudrais-tu me rendre service ?

— Oui, si je peux, Pépi(8), répondit-elle gentiment.

— Il faudrait me débarrasser des poux qui courent dans ma barbe ; n'en seras-tu pas dégoûtée ?

— Attendez, attendez, dit-elle. Et prenant le peigne qui retenait ses cheveux, elle le trempa dans l'eau et en nettoya proprement la barbe du vieux.

— Merci, Migote(9) ; prends cette baguette, elle écartera l'eau pour que tu puisses rentrer chez toi. Mais quand tu entendras le coq chanter trois fois, retourne-toi pour me dire adieu. N'y manque pas ! Encore merci !

La jeune fille leva sa baguette ; aussitôt un sentier se traça afin qu'elle pût traverser la rivière. Quand elle fut vers le milieu du chemin, elle entendit le coq chanter trois fois. Alors elle se retourna vivement, et, de la main, dit adieu au vieillard dont la silhouette s'effaçait dans l'ombre du bois. Aussitôt elle eut sur le front une étoile

d'or rayonnante et sa joliesse devint une éblouissante beauté.

— Oh ! qu'as-tu fait ? cria la marâtre quand elle la vit rentrer.

Et la jeune fille conta son histoire simplement, mais sans se vanter du service qu'elle avait rendu au vieillard. La marâtre en faillit perdre la raison de jalousie.

À quelque temps de là, un beau cavalier, en passant, vit la belle à sa fenêtre. Ébloui, il met pied à terre, se nomme – c'était le fils du roi – et obtient d'emmener sur l'heure la jeune fille pour la présenter au roi son père. Peu de temps après il l'épousa, et tout le pays fut en grande joie.

Alors la marâtre dit à sa fille :

— Ce qu'elle avait fait, tu pourrais bien le faire. Essaie ! Et reviens, toi aussi, avec une étoile d'or.

En maugréant, la fille partit, se laissa emporter par le courant qui la déposa à l'entrée du bois. Et tout se passa comme la première fois. Mais quand le vieillard lui fit sa requête, elle recula avec dégoût et répliqua :

— Misérable pouilleux, crasseux, je ne fais pas de ces besognes-là, moi ! Vous pouvez bien, si vous voulez, noyer vos poux dans la rivière, et vous aussi avec eux.

Très doucement, sans se troubler, le vieillard lui tendit la baguette pour traverser l'eau, et lui recommanda, comme il avait fait à sa sœur, de se retourner vers lui quand elle entendrait le coq chanter. Elle obéit, mais ne vit plus le vieux. Aussitôt, elle sentit quelque chose sur son front, et, ravie, se hâta de rentrer chez elle :

— Malheureuse ! Qu'as-tu fait ? cria la mère en la voyant.

Sur le front de la méchante fille, un gros médaillon de fiente de poule s'étalait. Nul grattage, nul lavage n'en put venir à bout, la marque s'étala toujours. Et la fille devint horrible à voir, de laideur et de méchanceté.

Tric, trac, mon conte est achevé.



L'oiseau enchanté



NE pauvre femme en couches, se sentant mourir, invoqua la Sainte Vierge et la supplia d'être la marraine de l'enfant nouveau-né, une fillette qui s'appellerait Marie.

Marie grandissait en sagesse et en beauté. Une profonde affection l'unissait à son frère, de deux ans plus âgé qu'elle, doux et bon lui aussi. Une femme du village les appelait souvent pour les cajoler, leur donner des friandises, leur parler doucement. Elle fit tant et si bien que le veuf se dit : « Cette femme aimera mes enfants sans mère. » Et il l'épousa. Mais il avait pris un monstre qui, bientôt, haït les deux enfants, trouvant que leur père les aimait trop. Elle résolut de s'en débarrasser.

Un jour, elle envoya Marie porter le repas à son père dans un champ éloigné. Puis, seule avec le garçonnet, l'ogresse le saisit, le jeta dans le four et l'y rôtit.

La petite Marie rentrait, le cœur très lourd sans savoir pourquoi, quand, tout à coup, le sentier s'illumina et une dame blanche, resplendissante, apparut. L'enfant s'agenouilla car elle reconnaissait bien sa marraine, la Vierge.

— Marie, ma petite Marie, ne mange rien de ce que t'offrira ta marâtre ce soir. Mais demain, quand tu porteras le dîner à ton père, aie bien soin de ramasser tous les os qu'il jettera. Au retour, tu les déposeras ici sous cet arbre et je t'apparaîtrai de nouveau. Va, ma petite, je veille sur toi.

L'enfant obéit, et le lendemain, au retour, elle revit sa marraine. Et la Vierge lui dit avec douceur, la voyant si triste :

— Marie, Marie, ne pleure pas, tu retrouveras ton frère et il ne te quittera plus.

Le soir venu, le père, tout triste aussi de ne pas trouver son garçonnet, l'odieuse marâtre et Marie en pleurs, se réunirent au coin du feu. Tout à coup, un chant éclatant se fit entendre au haut de la cheminée.

— Quel est cet oiseau ? dit le père. Quelle voix ! Et que dit-il ? Écoutez, écoutez !

Et l'on entendit ceci :

Ma so~~ur~~ette
La pau~~v~~rette
A pleu~~r~~é
Et soupi~~ré
Ma maî~~r~~âtre
Pique~~p~~é
Mais en gâ~~s~~to
Plus qu'il p~~a~~st, pétrit,
Et mon p~~ère
Le labou~~rier
M'a man~~g~~é
Et rou~~sé !~~~~~~~~

En même temps de grosses larmes tombaient de la cheminée sur les genoux de la petite Marie, et aussitôt se changeaient en perles magnifiques. À cette vue, l'avarice de la mégère s'éveilla. Et le lendemain soir, à l'heure de la veillée, elle prit la douce voix dont elle attirait jadis les enfants, et chanta pour appeler l'oiseau :

Ma sœur~~e~~tte
La pau~~v~~rette
A pleu~~r~~é
Et soupi~~ré
Ma marâ~~t~~re~~

À ce mot, une voix épouvantable à vous glacer le sang, continua le refrain. En terminant, une pierre énorme tomba par la cheminée et vint écraser la tête de l'horrible marâtre.



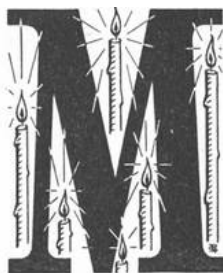
... de grosses larmes tombaient de la cheminée sur les genoux de la petite Marie, et aussitôt se changeaient en perles magnifiques...

Or, depuis et durant toute sa vie, Marie fut accompagnée, partout, à la maison, aux champs, en promenade, par un joli oiseau qui tantôt sautillait autour d'elle, tantôt perché sur son épaule, la becquetait. Et Marie l'aimait, heureuse, car elle savait qui il était.

Tric, trac, mon conte est achevé.



Misère et la Mort



MISÈRE et sa femme étaient si pauvres qu'ils n'avaient jamais pu acheter un enfant. Enfin, ils en eurent un. Alors Misère dit à sa femme :

— Jamais nous ne trouverons un parrain.

Enfin, ils en trouvèrent un, et ils firent le dîner du baptême sur une corbeille avec une sardine en baril. Alors le parrain dit à Misère :

— Maintenant que tu as un enfant, il te faut prendre un métier.

— Et qu'est-ce que je ferai ? je ne sais pas lire !

— Fais-toi médecin.

Alors le parrain lui dit :

— Tu vas faire dire partout que tu es un grand médecin, et quand on t'appellera dans une maison pour voir un malade, tu regarderas si je suis derrière la porte. Si tu m'y vois, le malade est perdu et tu n'auras qu'à prévenir les héritiers. Si je n'y suis pas, tu feras prendre au malade une tisane de trois herbes cueillies dans ton jardin. Le malade guérira.

Voilà qu'il y avait une dame malade. Tous les médecins y étaient passés et elle ne guérissait jamais. Elle fit venir Misère.

Le parrain n'était pas derrière la porte. Alors Misère lui fit « quitter » tous les remèdes qu'on lui donnait, alla cueillir trois herbes dans le jardin, et lui fit prendre cette tisane. La dame guérit.

Alors tout le monde dit que Misère était un grand médecin.

Voilà que le monsieur du château de Peirostortos tomba malade. On fit venir Misère.

Misère vit le parrain derrière la porte. Alors il dit aux neveux :

— C'est le moment de lui faire faire « le » testament.

Le monsieur de Peirostortos mourut. Les neveux héritèrent, et ils

furent si contents qu'ils donnèrent trois bordes à Misère. Et Misère fut riche et bien heureux.

Alors Misère dit à sa femme :

— Tout de même, je serais bien content de revoir le parrain du petit, parce qu'il nous a fait « la » situation.

Alors le parrain vint à passer. Misère lui dit :

— Je suis bien content de te voir.

Le parrain lui répondit :

— À moi, pourtant, personne n'est bien content de me rencontrer.

— Eh ! que veux-tu dire ? Qui es-tu ?

— Que t'importe.

— Je veux le savoir.

— Eh bien, je suis la Mort.

— Je voudrais aller te voir chez toi.

— Eh bien, puisque tu l'auras voulu, tu viendras. Alors Misère alla voir la Mort dans son château.

La Mort lui fit visiter toutes les chambres, sauf une qui était fermée à clé. Et il passait de la lumière sous la porte.

Alors Misère dit à la Mort :

— Et dans cette chambre, qu'y a-t-il ?

— Que t'importe.

— Je voudrais le voir.

— Puisque tu l'auras voulu, tu le verras.

La Mort ouvrit la porte de la chambre. Elle était pleine de cierges allumés, les uns qu'on venait d'allumer, d'autres à moitié brûlés, d'autres presque finis. Alors la Mort dit à Misère :

— Quand un enfant naît, j'allume un cierge, et quand le cierge s'éteint l'homme meurt.

— Où est le mien ? s'écria Misère.

— Que t'importe.

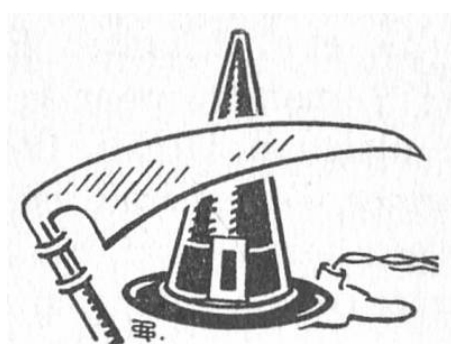
— Je veux le voir.

— Puisque tu l'auras voulu, tu le verras.

Et la Mort montra à Misère un cierge où il ne restait qu'une goutte de cire.

— Change-le-moi !... s'écria Misère, puisque nous sommes amis.

Alors, pendant que Misère agaçait la Mort, son cierge s'éteignit.



Le bras coupé



L y avait une fois un homme, qui avait une fille très jolie, aimable et douce. Sa femme mourut alors que la fillette était toute jeune, et quelque temps plus tard le père se remaria.

La nouvelle femme était laide et méchante. Elle se montra marâtre pour la petite fille qui, pourtant, ne se plaignait jamais. Cette douceur, au lieu de la désarmer, l'exaspérait encore davantage. Un jour, elle exigea de son mari, qui était un pauvre homme, le meurtre de son enfant. Il devait emmener sa fille dans une grande forêt, et là, il devait la tuer. Comme preuve du meurtre de l'enfant, il devait apporter à sa femme le bras de sa petite fille. Un matin, le père partit avec sa fille, et après avoir longtemps marché, ils arrivèrent dans une grande forêt. Le père n'osa pas tuer son enfant, mais comme il craignait beaucoup sa femme, il lui coupa le bras, malgré les pleurs et les supplications de la petite fille. Il retourna alors chez lui, avec le bras coupé en témoignage de son forfait, mais avant d'arriver à son logis il se piqua la jambe avec une épine d'« espinas blanc »⁽¹⁰⁾. Il put à peine arriver chez lui tant sa jambe piquée lui faisait mal. Il remit le bras à sa femme, puis se coucha pour ne plus se relever, souffrant comme un damné. Son châtiment avait commencé, il ne pouvait ni mourir ni guérir, il devait se contenter de souffrir.

La fillette, restée seule dans le bois avec son bras mutilé, eut bien peur. Mais elle trouva dans la forêt un ermite qui la soigna et la guérit. Elle vécut quelques années sous la protection du bon vieillard, et devint une jeune fille très belle. Son protecteur mourut, et elle continua de vivre toute seule dans la forêt. Elle vivait des fruits qu'elle conservait pour l'hiver, et des chèvres sauvages lui fournissaient du lait pour sa subsistance. Un jour, la forêt s'emplit d'un grand tapage :

on entendait des aboiements de chien et des sonneries de cor. C'était le fils du roi qui venait chasser dans les bois. Il aperçut la jeune fille, et la trouvant si belle il voulut l'épouser. Mais comme cette jeune fille n'était pas d'origine royale, il n'osa prévenir ses parents de son mariage clandestin, se réservant de le faire plus tard. Ils vécurent très heureux dans leur forêt, et un petit garçon venait de naître quand le fils du roi fut obligé de partir à la guerre, le pays ayant été envahi par les armées d'un roi voisin.

La pauvre femme resta donc toute seule dans les bois avec son petit garçon. La vie devint difficile dans la maison que le fils du roi avait fait construire pour sa femme et son fils. Ses serviteurs l'ayant abandonnée, elle avait peine à faire son travail et à élever l'enfant, avec un seul bras. Un jour qu'elle se promenait au bord de la rivière qui bordait un côté de la forêt, elle rencontra deux promeneurs dans lesquels elle reconnut Jésus et saint Pierre. Ceux-ci, émus, la regardèrent, la voyant si jeune et si malheureuse.

— Ne pourriez-vous rien faire pour elle ? demanda saint Pierre à son maître. Il me semble que si elle avait les deux bras elle serait moins à plaindre.

Jésus saisit un morceau de bois qui se trouvait par terre, et, s'approchant de la jeune femme, il prit le bras amputé, y ajusta le morceau de bois, et souffla dessus ; le bras se mit à repousser. La jeune femme remercia ses sauveurs qui disparurent instantanément, leur bonne action terminée.

La vie recommença plus douce pour la pauvre isolée. Le petit garçon grandit et devint un bel enfant. La mère était heureuse de la compagnie de son fils, mais le père n'était pas encore rentré de la guerre, et elle avait de la peine. Or un soir d'été un gros orage éclata dans la région. De violents éclairs, suivis de coups de tonnerre retentissants se succédaient de minute en minute. Tout à coup, dans cette maison où jamais ne venait personne, on entendit frapper à la porte.

— Qui est là ? demanda la jeune femme.

— C'est un pauvre soldat égaré qui vient vous demander l'hospitalité !

Elle ouvrit la porte, et le soldat entra, sa capote mouillant le plancher tant la pluie était forte. Pour le sécher on alluma le feu, et, la fatigue aidant, le militaire s'endormit devant le feu. À un moment donné son képi vint à tomber.

— Papa ! se mit alors à crier l'enfant.

Le soldat se réveilla en sursaut. Il se leva, regarda et reconnut la mère et l'enfant. C'était bien le fils du roi ! Il venait, la guerre finie et ses parents morts, retrouver sa femme et son fils. Il venait les chercher pour les emmener vivre à la cour avec lui et leur donner leur rang de

reine et de prince héritier. L'orage et le miracle accompli l'avaient empêché tout d'abord de reconnaître les siens. Le cri de l'enfant l'avait mis en éveil. En rentrant dans la capitale la reine voulut s'arrêter chez elle pour voir ses parents. Son père continuait de souffrir sur son lit de douleurs. Elle eut pitié de lui et prenant sur la cheminée son bras coupé et desséché, elle l'approcha de la blessure de son père et sitôt que le bras eût touché l'abcès, le malade mourut.



La princesse de Naples



UNE fois, la princesse de Naples prenait l'air sur son balcon, avec la reine, sa marâtre. Vint à passer un gagne-petit.

— Oh ! s'écria-t-il, la reine est bien belle, mais la princesse est plus belle encore !

La reine, entendant ces paroles, faillit devenir folle de jalousie. Elle rentre précipitamment et mande son intendant.

— Tu vas prendre la princesse et tu la mèneras dans la forêt. Là, tu la tueras ! Pour preuve de sa mort, tu m'apporteras ses mains que je mettrai sur la cheminée de ma chambre afin de les regarder chaque jour. Si tu ne m'obéissais pas, je te ferais tuer.

Le pauvre homme, tout tremblant, s'en fut chercher la princesse.

— Madame, il vous faut venir à la forêt avec moi, par ordre de la reine.

Elle le suivit, douce et obéissante comme toujours.

Arrivés à la forêt, il s'apprêtait à la tuer, mais la pauvrete, toute surprise, leva sur lui de grands yeux bleus si doux et si beaux que l'homme ne se sentit pas le courage d'abattre cet ange du ciel.

En pleurant, il dit à la princesse ce que la reine avait ordonné.

— Madame, il faut que vous me laissiez couper vos petites mains, sinon la reine va me tuer.

Et la pauvrete tendit ses menottes et l'homme les trancha d'un seul coup de son épée. Alors il banda les poignets sanglants avec le voile de la princesse partagé en deux, et il s'enfuit. La malheureuse demeura seule dans la souffrance et se mit à prier Dieu du profond de son cœur.

« Les bêtes de la forêt vont me manger, mon Dieu, si vous ne venez pas à mon secours. »

Tout à coup, du fond des bois, elle vit venir le lion droit sur elle,

toute tremblante. Mais l'animal s'arrêta, la regarda longuement, et s'en retourna. Ensuite vint le loup. « Oh ! pensa la pauvrete, celui-ci, le plus féroce de tous, ne m'épargnera pas ! » Mais le loup lui-même s'arrêta devant elle, la regarda longuement et s'en retourna. Toutes les bêtes du grand bois vinrent ainsi la regarder, et, prises de pitié, s'en retournèrent sans lui faire aucun mal.

Enfin, la pauvre enfant vit arriver en cabriolant une chevrette aux jolies cornes. « Celle-ci va me tuer à coups de cornes », pensa-t-elle. Mais la chevrette se planta devant elle et lui dit :

— Eh ! que fais-tu là, malheureuse, avec tes poignets bandés ?

— On m'a coupé les mains, amie.

— Pauvrete ! Tu dois avoir faim ? Couche-toi à terre. Je mettrai mes télines dans ta petite bouche et tu me téteras.

Ainsi fut fait. Alors la chevrette dit :

— Tu ne peux rester là. Suis-moi. Je te montrerai une grotte creusée dans le roc où jaillit une jolie source. Là, tu pourras vivre, abritée contre le froid et contre la chaleur. Chaque soir, je t'apporterai les fruits que je trouverai dans le bois, je te donnerai mon lait, et je vivrai avec toi, pauvre enfant !

Ainsi la princesse et la bonne chevrette passèrent les jours et les jours...

Un soir que la chèvre tardait à rentrer, la princesse l'attendait inquiète, quand elle la vit arriver en courant, mais boitant fort. Le chasseur qui l'avait blessée la suivait. Et tout à coup il apparut avant que la princesse ait pu se cacher. Devant cette enfant si belle avec ses grands yeux tristes, ses cheveux d'or épandus sur ses épaules et ses pauvres moignons, le chasseur s'arrêta, descendit de son cheval et s'agenouilla. Il la pria de lui dire comment elle se trouvait dans ce triste état. Quand il eut tout appris, le chasseur qui était un prince, emporta la pauvrete sur son cheval blanc. Et la princesse tenait dans ses bras la bonne chevrette qui l'avait sauvée.

Le prince épousa la princesse, et ils connurent le parfait bonheur jusqu'au jour où l'époux dut partir pour la guerre. Mais avant de partir, il recommanda sa femme bien-aimée à sa marâtre, veuve du roi son père. La pauvre princesse était vouée à la jalousie des méchantes femmes. Celle-ci, une sorcière, haïssait la princesse, trop belle et trop bonne à ses yeux, et jura de s'en débarrasser. Au bout de quelques mois, naquit un beau petit garçon. Mais la marâtre fit savoir au prince que sa femme avait mis au monde une bête monstrueuse qui s'était réfugiée sous le lit. Et le pauvre prince répondit :

— Bête ou non, gardez ce qui est né jusqu'à mon retour !

Furieuse, la sorcière, tout comme la première marâtre, fit saisir la princesse, son enfant et sa chèvre et donna l'ordre de les perdre au fond des grands bois. Et comme la première fois, mais triste à mourir,

la malheureuse recommença sa vie, avec son enfançon et sa fidèle chevrette.

Le temps passa. L'enfant croissait, de plus en plus beau et sage. Le prince revint enfin de la guerre. Mais il ne réclama pas sa femme, car la sorcière lui avait mandé qu'elle était partie avec des soldats qui passaient... Désespéré, il chassait tous les jours dans les bois, pour chercher l'oubli de sa douleur.

Un jour, deux hommes s'arrêtèrent devant la source claire qui s'échappait de la grotte où vivait la pauvre princesse.

— Donne-moi à boire, dit l'un d'eux avec douceur et pitié.

— Je ne peux pas, messire, on m'a coupé les mains, dit-elle. Voyez !

— Trempe tes poignets dans cette eau limpide et donne-moi à boire, insista l'homme d'un tel ton que la jeune femme obéit aussitôt, sans pouvoir s'y refuser. Et elle trempa ses poignets dans l'eau limpide et en retira ses mains revenues belles comme autrefois. Mais, quand elle releva la tête, les deux voyageurs avaient disparu. C'étaient Notre-Seigneur et saint Pierre qui avaient pris en pitié la princesse, tant innocente et tant persécutée.



... et en retira ses mains revenues belles comme autrefois

À quelque temps de là, un jour, la chevrette, toute effrayée, vint en courant dire à sa maîtresse :

— Madame, Madame, je viens de voir le prince votre époux. Il chasse dans la forêt et se dirige par ici !

Alors, la princesse se leva inspirée du ciel. Elle cueillit un beau bouquet de fleurs des bois. Et quand, de loin, elle entendit le trot du cheval, elle envoya son garçonnet au-devant du prince.

— Tenez, papa, prenez ce bouquet fait par les mains de maman !

Stupéfait, le prince sauta de son cheval, prit son fils dans ses bras et vint jusqu'à la grotte où l'attendait la princesse, tremblante de joie et d'espérance. Soudain, devant le miracle des mains revenues, il comprit tout le mal qu'avait fait la sorcière.

Transporté de bonheur, il prit avec lui, sur son cheval blanc, sa femme, son enfant et la fidèle chevrette, puis droit au château.

Le lendemain, quand il sut tout, il ordonna de monter dans la cour un grand bûcher pour y brûler la sorcière maudite. Mais celle-ci, folle de rage, se jeta elle-même dans le feu où elle brûla en se tordant comme un serpent.

Désormais, le prince, la princesse, le petit prince et la fidèle chevrette oublièrent ensemble tout ce qu'ils avaient souffert.

Grain de Mil



Il y avait une fois un homme et une femme qui auraient vécu très heureux s'ils avaient eu une petite fille, une fille, si petite qu'elle fût ! Ils ne cessaient d'implorer le Ciel pour qu'une enfant leur soit envoyée. Enfin, un jour, leurs vœux furent exaucés. Il naquit, dans leur maison, une petite fille, jolie comme le jour, mais petite, si petite qu'on la baptisa « Grain de Mil ».

Elle ne grandissait pas comme les autres enfants, elle restait toujours petite, petite, si petite que les parents, d'abord heureux, se lassèrent d'une enfant qui n'était pas comme les autres et qui leur faisait honte. Ils décidèrent de l'abandonner, et un soir qu'elle dormait profondément ils allèrent la perdre loin, très loin, à l'orée d'un bois. Dans ce bois, vivait une fée, un peu sorcière, *Ma Mère Laclette*, qui parlait le patois du Languedoc. *Ma Mère Laclette*, qui avait exaucé le vœu des parents, eut pitié du pauvre Grain de Mil et la prit avec elle dans sa maison... un vieux tronc d'arbre bien creux et rembourré de mousse. Tout le jour, *Ma Mère Laclette* allait et venait, occupée aux mille travaux des fées et des sorcières. Avant de quitter sa maison, elle ne manquait pas de recommander à Grain de Mil : « Qui que ce soit qui passe sur le chemin, ne te montre pas, reste cachée, tu serais cruellement punie ! » Un jour, le fils du roi, qui rentrait de la chasse, entendit chanter dans le bois. La voix était jolie, jolie, une voix de cristal, légère et bien timbrée, mais il n'aperçut pas la chanteuse. Intrigué, il revint le lendemain et à nouveau entendit la voix, la même voix argentine qui sortait du tronc d'un vieux saule. Ce n'était pas l'arbre qui chantait, mais une femme qui devait être une merveille. Une si jolie voix ne pouvait être qu'à une jeune et jolie femme. Mais il ne vit rien. Le troisième jour, il revint encore et entendit encore le

doux chant, pareil à une musique divine. Il se pencha sur le vieux tronc moussu et cria :

— Qui chante ?

— C'est moi, Grain de Mil, répondit la voix d'argent.

— Viens avec moi, je t'emporterai sur mon rapide coursier.

— Je ne peux pas me faire voir, Ma Mère Laclette me l'a défendu.

Alors, le prince lui jeta sa ceinture, sa « faiche(11) » ; elle l'enroule autour de son corps menu et il l'attire à lui sur son cheval. Ma Mère Laclette, qui rentrait, vit l'envol de Grain de Mil ; elle lui jeta sa malédiction : « Petite insolente, petite désobéissante, je t'avais défendu de te montrer, tu seras changée en grenouille. » Le fils du roi, en rentrant au palais de son père, ramena dans les franges de sa ceinture une grenouille verte. Il installa la grenouille verte dans une belle chambre du palais et Grain de Mil commença son existence de bête. Le jeune prince, qui aimait Grain de Mil, souffrait de sa métamorphose. Il envoya son chien Fidèle à Ma Mère Laclette pour la supplier de rendre à Grain de Mil sa forme première. Fidèle était un chien comme on n'en voit plus, un chien qui parlait d'or et savait persuader. Il vint trouver Ma Mère Laclette et lui demanda de ne pas tenir rigueur à sa filleule qui était une enfant pas toujours obéissante, mais pleine de cœur et désolée d'avoir fâché Ma Mère Laclette. Ce beau langage ne toucha point Ma Mère Laclette qui renvoya Fidèle au palais du roi avec un refus. Et les jours passèrent... La grenouille verte vivait sa vie de grenouille, sautillant sur le plancher, se baignant dans une vasque et croquant des gâteaux que le fils du roi lui apportait. Mais quand elle était seule, elle pleurait. Son ami, qui souffrait autant qu'elle, envoya une seconde fois son chien Fidèle à Ma Mère Laclette : « Cette fois-ci ne reviens pas sans avoir réussi. » Fidèle repartit, il pria, supplia Ma Mère Laclette, il insista si longtemps et avec des arguments si fermes que Ma Mère Laclette, fatiguée, lassée et peut-être aussi touchée, finit par céder et par crier : « Qué tourné fillo, coumo ero ! » (Qu'elle redevienne fille, comme elle était !) Et aussitôt, dans le palais du roi, Grain de Mil reprit figure humaine.

C'était le fils du roi qui était content ! Il alla trouver son père, et lui demanda d'épouser Grain de Mil. Le roi y consentit, à condition que le mariage se ferait en même temps que celui du fils aîné. Celui-ci devait épouser une jeune bossue qui n'était pas jolie, mais qui était très riche. Les deux jeunes fiancées firent venir leur trousseau et l'exposèrent devant la cour. Celui de Grain de Mil était si petit qu'il tenait dans une coquille de noix que Ma Mère Laclette avait confiée au chien Fidèle. Celui de la bossue était enfermé dans de lourdes caisses, qu'on ouvrit pour n'y trouver que des draps de grosse toile, des chemises rudes et des torchons épais. Les deux jeunes filles durent coudre leur robe de mariée elles-mêmes. Celle de Grain de Mil était en fils de la Vierge ;

mais la bossue, qui ne savait pas coudre, vint demander conseil à Grain de Mil qui lui recommanda de mettre la traîne dans le dos pour cacher la bosse, et de tailler la robe plus courte par-devant. Les deux mariées cousaient, cousaient ! Le jour de la noce, Grain de Mil était habillée à ravir ; la bossue, qui s'était trompée, avait mis la traîne par-devant et le pan le plus court par derrière, du côté de la bosse.

Pendant le repas, où on servit des plats exquis durant douze heures, Grain de Mil émiettait du pain et jetait les miettes dans le giron de sa robe en fils de la Vierge. La bossue qui voulait, en toutes choses, copier Grain de Mil, mais ne voyait pas bien ce qu'elle mettait dans son « faoudat⁽¹²⁾ », gardait les osselets et les entassait dans sa robe. Puis, vint l'heure du bal ; le fils aîné ouvrit le bal avec sa femme, la bossue, et le prince cadet, avec sa femme, Grain de Mil.

Grain de Mil dansait avec grâce, sans toucher le sol, et quand elle se leva, de petits poussins d'or tombèrent de sa robe. La bossue dansait mal, et sa robe mal ajustée laissait voir son dos voûté et ses vilaines jambes, et quand elle se leva, les os et osselets qui tombèrent de sa robe salirent le plancher ciré. Et quel devant de robe !

Le roi fronça les sourcils, et la colère monta dans ses yeux. Il demanda aux invités d'acclamer, pour son successeur, son fils cadet, dont la femme, Grain de Mil, était belle, bonne et intelligente. La bossue et son mari allèrent au loin cacher leur honte.



Jean de l'Ours



Il était une fois, à Oust-en-Ariège, pays des ours, une pauvre femme qui coupait du bois dans la forêt lorsque l'Ours l'enleva et l'emporta au fond de son trou. Après quelques mois, la pauvre femme mit au monde un garçon qu'elle nomma Jean. À mesure qu'il croissait, Jean devenait plus grand et plus fort que tout enfant de son âge. Un jour, il dit à sa mère :

— Maman, je suis maintenant capable de lever la pierre qui ferme la caverne de l'Ours. J'ai essayé. Vous verrez ! Je la soulèverai et nous partirons !

Le lendemain, l'Ours sorti, Jean leva la pierre et tous deux s'enfuirent à travers bois jusqu'à la maison de la pauvre femme.

Au bout d'un certain temps, Jean, qui devenait de plus en plus grand et fort, dit à sa mère :

— Maman, je m'ennuie ici. Laissez-moi partir à travers le monde. Vous me verrez revenir riche un jour et vous serez tranquille et heureuse !

— Va-t-en, pauvret, puisque tu veux partir, mais reviens le plus tôt que tu le pourras auprès de ta pauvre mère.

Et Jean de l'Ours s'en fut. Après quelques heures de marche, il vit venir sur le chemin un homme, grand et fort comme lui, qui portait une meule sur ses épaules.

— Eh ! où t'en vas-tu ainsi, compagnon, avec ce poids sur l'échine ?

— Je m'en vais courir le monde. Et toi ?

— Moi aussi.

— Comment t'appelles-tu ?

— Jean de l'Ours. Et toi ?

— Moi, Porte-Meule, comme tu vois.

— Eh bien, Porte-Meule, si tu le veux nous irons rôder dans le monde ensemble.

— Oh ! oui, je veux bien.

Et, côte à côte, ils s'en vont tous deux.

Un peu plus loin, ils rencontrent un autre homme, grand et fort comme eux, qui portait un canon sur ses épaules.

— Eh ! où t'en vas-tu, compagnon, avec ce poids sur l'échine ?

— Je m'en vais courir le monde. Et vous autres ?

— Nous aussi. Veux-tu venir avec nous ?

— Oh ! oui. Ainsi nous serons trois, grands et forts, nul n'osera nous attaquer.

Et, côte à côte, ils s'en vont tous trois.

À la nuit, ils arrivent devant un beau château. Ils frappent. Personne. Ils entrent. Personne. Ils traversent de grandes pièces : chambres, salons, plus beaux les uns que les autres. Personne. Enfin, ils trouvent une cuisine bien montée : du bois pour allumer de grands feux, avec une broche de taille à embrocher un veau, et tout ce qu'il faut pour bien cuisiner : viandes, pain, vin...

— Si vous voulez m'en croire, compagnons, dit Jean de l'Ours, nous demeurerons ici quelque temps. Si le maître de ce château enchanté arrive, nous verrons bien ! Commençons par manger et dormir.

Ainsi font-ils. En se couchant :

— Demain, nous nous lèverons de grand matin, Porte-Meule et moi, décida Jean de l'Ours. Et nous irons à la chasse. Toi, Porte-Canon, tu garderas la maison et feras la cuisine. Après, ce sera à chacun son tour.

Le lendemain, Porte-Canon, demeuré seul au château, fit tout le ménage et commença à préparer le repas. Tout à coup, il se retourne, et, sans que la porte eût bougé, il voit devant lui un petit vieillard, tout cassé, tout tremblant, qui disait :

— Bonjour, Monsieur, voulez-vous me laisser chauffer, j'ai très froid !

— Oui, oui, pauvre homme, asseyez-vous et chauffez-vous bien.

Le vieillard s'assied.

— Monsieur, monsieur, voulez-vous me donner une cigarette ?

— Oui, certes.

— Pchut, pchut, pchut, monsieur, je ne peux pas, disait le vieillard en soufflant, voulez-vous me l'allumer ?

— Oui, oui, brave homme, donnez, donnez.

Et Porte-Canon se baisse vers le foyer. Alors, d'un saut, le petit vieux se lève, saisit un gourdin et tape, tape sur Porte-Canon des coups si durs qu'il le laisse pour mort et s'enfuit. Quand les deux autres rentrèrent, ils trouvèrent Porte-Canon allongé par terre. Ils le relèvent, baignent son front d'eau fraîche, lui font boire un peu d'eau-de-vie.

Enfin, il ouvre les yeux.

— Eh ! que t'est-il arrivé, Porte-Canon ?

— Je ne sais pas, je ne me souviens pas.

— Tu auras bu un peu trop de vin, dit Jean de l'Ours en riant. Va te coucher, demain tu viendras avec moi. Et c'est Porte-Meule qui fera la cuisine.

Le lendemain, les chasseurs s'en vont et, comme l'autre, Porte-Meule fait le ménage et commence à préparer le repas. Tout à coup, il se retourne, et, sans que la porte eût bougé, il voit devant lui le petit vieillard tout cassé, tout tremblant, qui disait :

— Bonjour, Monsieur, voulez-vous me laisser chauffer, j'ai très froid !

— Oui, oui, pauvre homme, asseyez-vous et chauffez-vous bien.

Le vieillard s'assied.

— Monsieur, monsieur, voulez-vous me donner une cigarette ?

— Oui, certes !

— Pchut, pchut, pchut, monsieur, je ne peux pas, disait le vieillard en soufflant. Voulez-vous me l'allumer ?

— Oui, oui, brave homme, donnez, donnez.

Et Porte-Meule se baisse vers le foyer. Alors, d'un saut, le petit vieux se lève, saisit un gourdin et tape, tape, tape sur Porte-Meule des coups si durs qu'il le laisse pour mort et s'enfuit.

Quand Jean de l'Ours et Porte-Canon rentrèrent, ils trouvèrent Porte-Meule allongé par terre, sans connaissance, tout comme Porte-Canon la veille. Ils le relèvent, le soignent, le raniment.

— Alors, toi aussi, tu as caressé la bouteille, fit Jean de l'Ours. Et de rire ! Demain, c'est moi qui prendrai la garde. Et vous verrez que je ne m'ivrogerai pas !

« Ah ! si le petit vieillard t'attrape, tu ne seras pas aussi bavard, pensaient les deux autres ; attends, attends ton tour ! »

Le lendemain, Jean de l'Ours, demeuré seul, fait le ménage et la cuisine. Tout à coup, il lui semble qu'un serpent le pique dans le dos. Promptement, il se retourne et voit devant lui le petit vieillard tout cassé, tout tremblant. « Tiens, pense Jean de l'Ours, celui-ci entre sans qu'on entende la porte s'ouvrir. Que veut dire cela ? » Et d'instinct il se méfie.

— Bonjour, Monsieur, voulez-vous me permettre de me chauffer au coin de votre feu ? J'ai très froid.

— Chauffez-vous, puisque vous êtes dedans.

— Monsieur, monsieur, voulez-vous me donner une cigarette ?

— Tenez, vous l'avez là.

— Pchut, pchut, monsieur, monsieur, voulez-vous me l'allumer, je ne peux pas.

— Allumez-la vous-même, si vous voulez, j'ai autre chose à faire.

— Monsieur, monsieur, je ne peux pas.

Exaspéré, Jean de l'Ours le regarde, et il voit dans ses yeux une lueur si diabolique qu'aussitôt il comprend tout. Alors il empoigne le gourdin laissé dans un coin, et il tape, tape sur le dos du faux vieillard qui s'enfuit et se jette dans un grand puits au fond du jardin.

Quand les chasseurs rentrèrent, ils virent, stupéfaits, Jean de l'Ours, goguenard, sur le seuil.

— Ah ! ah ! vous ne m'aviez pas dit que c'était le petit vieux qui vous avait si bien bâtonnés. Eh bien, je le lui ai rendu ! Dînons vite, et puis nous irons visiter ce puits vide là-bas. C'est là qu'il a sauté, nous verrons ce qu'il est devenu !

Honteux et rageurs, les deux compagnons mangeaient sans lever la tête. Le repas achevé :

— Nous allons prendre une grosse corde que j'ai vue à l'écurie, dit Jean de l'Ours, nous la fixerons solidement et nous descendrons dans le puits, l'un après l'autre, moi le premier. Je vous attendrai en bas.

Ainsi fut fait. En un rien de temps, les trois hommes sont au fond du puits. Ils font quelques pas. Et que voient-ils devant eux ? Un superbe paysage, un lac tout argenté d'une lumière irréaliste venue on ne sait d'où. Dans ce lac d'argent, un beau château, tout semblable à celui d'en haut, se mirait. Sans peur, mais ébloui, Jean de l'Ours, suivi des deux autres, monte le perron du château, entre dans une vaste pièce et s'arrête. Trois jeunes filles, belles comme le jour, étaient assises, tristes, tristes à faire pleurer.

— Que faites-vous là, demoiselles ? dit-il. Et elles, épouvantées de voir des hommes descendus de la terre, répondent :

— Malheureux ! Comment êtes-vous venus jusqu'à nous, pauvres prisonnières ! Nous sommes trois princesses retenues ici par un cruel sorcier, maître sous la terre. Nul ne sait où nous sommes. Et nous n'en sortirons jamais, jamais, jusqu'à la mort !

— Non, non ! s'écria Jean de l'Ours, nous allons vous en tirer. Je n'ai pas peur du sorcier, moi. Je l'ai si bien arrangé à coups de bâton, le vieillot, qu'il nous laissera le temps de fuir. Mais hâtons-nous, demoiselles, hâtons-nous ! Toi, Porte-Meule, grimpe par la corde. Porte-Canon prendra une princesse dans ses bras, et tu tireras de toutes tes forces pour les hisser tous deux. Puis tu redescendras, tu monteras à ton tour la deuxième de ces demoiselles, et Porte-Canon tirera. Enfin, ce sera à mon tour avec la troisième princesse. Vous tirerez tous deux.

Ainsi fut fait. Mais quand Jean de l'Ours, tenant dans ses bras la plus jeune et la plus jolie des princesses, saisit la corde et crie : « Hé ! Tirez-moi ! Hé ! Tirez-moi ! » il n'entend plus rien. Les autres, jaloux de lui, l'abandonnent au fond du puits. Pour la première fois, Jean de l'Ours, surpris et indigné, se sentit accablé par le sort. Mais la blonde

princesse lui dit de sa douce voix :

— Ne vous désolez pas, ami, nous avons ici un aigle qui, en l'absence du sorcier, consentira peut-être à nous monter jusqu'à la terre. Allons lui parler.

Somnolent, le grand aigle poursuivait son rêve nostalgique d'espace et de vol plané, quand la douce voix de la princesse l'éveilla.

— Aigle, mon bel aigle, voudrais-tu nous enlever jusqu'à la terre sur tes ailes puissantes ?

Il entrouvrit à demi ses yeux cruels et répondit :

— Mon maître est absent. Je veux bien essayer de monter jusqu'à la terre toi et celui qui t'accompagne, à condition que vous me donniez de la chair, de la chairr !...

— Tu en auras, dit Jean de l'Ours, sombre mais résolu.

— Montez sur mon dos.

Et l'aigle déploie ses vastes ailes, plane, puis monte droit comme une flèche.

Vers le milieu de la montée, Jean de l'Ours sent que le vol commençait à se ralentir. Tout à coup :

— Carr, carr, crie l'aigle de sa voix rauque.

Alors, sans hésiter, d'un seul coup de son couteau, Jean de l'Ours coupe un morceau de sa propre chair, et, toute sanglante, la jette dans le bec grand ouvert. D'un grand vol, l'aigle remonte, mais bientôt son vol recommence à baisser :

— Carr, carr ! crie-t-il de nouveau de sa voix encore plus rauque.

Et, de nouveau, Jean de l'Ours tranche et lui jette un second morceau tout sanglant. Déjà apparaissait la lumière dorée du jour et tout un pan de ciel bleu quand Jean de l'Ours et la princesse, serrés l'un contre l'autre, sentirent l'aigle redescendre rapidement.

— Carr, carr, carr ! cria-t-il pour la troisième fois, d'une voix encore plus rauque.

Et Jean de l'Ours trancha encore dans sa propre chair pour la jeter, toute sanglante, dans le bec insatiable, grand ouvert.

Alors, d'un dernier et puissant coup d'ailes, l'aigle s'enleva jusqu'à la terre avec son fardeau.

Quand Porte-Meule et Porte-Canon, stupéfaits, virent la princesse et Jean de l'Ours ensanglanté, le regret et le remords les saisirent. Les princesses pleuraient de joie, mais eux, honteux, n'osaient pas regarder leur compagnon.

— Je suis trop heureux pour vous punir, dit celui-ci, non moins généreux que brave. Je vous pardonne. Ce château et tout le pays environnant appartiennent aux princesses dont le sorcier avait tué les parents. Si vous vouliez épouser vos sauveurs, Demoiselles, nous vivrions tous ensemble et nous serions heureux.

Et les jeunes filles, reconnaissantes, tendirent chacune sa main à

celui qui l'avait sauvée.

Comme elles connaissaient quelques-uns des secrets du sorcier, elles préparèrent rapidement une mixture dont elles oignirent les blessures de Jean. Et bientôt se fermèrent les plaies et reverdirent les chairs.

Après le mariage, les nouveaux époux partirent un jour chercher la mère de Jean de l'Ours. Devant la richesse de son fils, la pauvre femme n'en croyait pas ses yeux. Tant qu'elle vécut, elle fut comblée de soins et d'affection et par son fils et par sa douce compagne.

Mais quand les trois camarades essayèrent de descendre encore dans le puits, pour l'explorer, ils n'y trouvèrent plus rien de tout ce qu'ils avaient vu. Lac, château, tout s'était dissipé comme un songe.

Ainsi comprirent-ils que le vieillot était bien mort, et avec lui son œuvre de sorcier maudit.

Tric, trac, mon conte est achevé.

Les « enchantées »



UTREFOIS, il y a bien longtemps de cela, arrivèrent dans les montagnes de l'Ariège des femmes, venues on ne sait d'où, et que les gens appelèrent les « enchantées ».

Ces enchantées étaient noires de poil et de peau avec des yeux qui lançaient du feu. Elles s'établissaient proche des villages, et quand les paysans étaient aux champs, elles entraient dans les cours et les maisons pour y voler de tout : poules, lapins, pigeons, pain, saucissons, jambons, et même elles essayaient de voler les tout petits dans leurs berceaux. Tous disaient qu'elles étaient sorcières et jetaient des sorts sur le bétail et sur les gens. Pensez si les paysans les haïssaient et les chassaient à coups de pierres.

Un jour, dans une métairie écartée du village, la métayère était restée seule pour cuisiner. Sans l'avoir entendue entrer, tant elle avait le pas léger, la femme vit une « enchantée » devant elle. C'était une des plus jeunettes qui avait appris quelque peu le parler du pays. Prise de peur, la métayère pensait au moyen de se débarrasser de cette sorcière, mais comment faire ?

Hardie comme elles l'étaient toutes :

— Comment t'appelles-tu ? dit l'enchantée.

— Moi-même, je m'appelle moi-même, répondit la rusée paysanne qui avait son idée.

— Et que fais-tu là ?

— Du millas, je fais !

Et la femme tournait, tournait le millas de blé noir avec la « toudeilho »⁽¹³⁾ dans un petit chaudron.

— Est-ce bon, cela, « millas » ?

— Très bon, veux-tu en goûter ?

— Oh ! oui, donne-m'en !

— Tiens ! le voilà.

Et prompte, la paysanne lève le chaudron et en coiffe l'enchantée qui s'enfuit en hurlant.

— Si l'on te demande qui t'a coiffée, tu diras que c'est moi-même ! lui cria la femme en verrouillant sa porte.

Quand l'enchantée arriva au camp au milieu de toutes les autres, toujours coiffée et criant.

— Eh ! qui t'a brûlée ainsi, pauvrette ? Qui t'a coiffée pareillement ? dirent ses sœurs épouvantées.

— C'est « moi-même », « moi-même », répondit l'enchantée en pleurant, et on ne put en tirer un autre mot.

— Alors, si c'est toi-même, finirent par dire les autres, lèche-toi donc !

Les pierres du pays ariégeois ont toutes les formes, mais il n'en est pas de plus bizarrement trouée que celle qui a nom « le Traoucadou » sur le territoire de la commune de Mercus, au hameau de Croquier.

Au milieu d'un pré, en terrain plat, une large pierre plate est posée à quelques centimètres du sol. Les gens qui ont de l'instruction disent que c'est un dolmen, mais les gens du pays savent que c'est la pierre autour de laquelle les sorcières venaient procéder au sabbat, les nuits sans lune. Le couvert était toujours mis, car les écuelles, les louches, les fourchettes étaient taillées dans la pierre, d'une forme aisément reconnaissable. Les soirs de sabbat les sorcières de tout le pays s'assemblaient sur ce haut lieu et le repas commençait. Chacune prenait place devant le couvert qui était le sien. Pas de danger qu'elles se trompent : chaque sorcière avait eu soin de faire avec l'index une marque pour indiquer sa place.

Et l'on voyait des flammes monter dans la nuit, et des étincelles jeter leurs feux tandis que le repas se préparait, et sous le « traoucadou » on aperçoit encore des traces noirâtres de fumée, vestiges du feu qu'elles devaient faire pour cuire leurs aliments.

Les gens du pays ne passent jamais à côté de ce lieu, rendez-vous des sorcières, sans évoquer cette légende qui remue encore leur cœur. La tranquillité de leur âme ne leur est rendue que lorsqu'ils se sont largement éloignés.

Ces « encantados » ne venaient au sabbat qu'à certaines heures bien déterminées. Le reste du temps elles vivaient sur les hauts lieux dans les châteaux posés sur les aiguilles des rochers.

Les habitants du village d'Arnave avaient remarqué que « las encantados » qui vivaient dans le château féodal, dont les ruines dominant la vallée où coule le ruisseau de Garrabet, assistaient fidèlement aux offices du dimanche, mais quittaient toujours l'église au moment du *Sanctus*. Intrigués par ces manières qui sentaient le

soufre, les gens décidèrent de jouer un tour à ces sorcières.

Un dimanche, tous les habitants sortirent de l'église, fermèrent la porte à clef et y laissèrent seules les envoyées du diable. Mais celles-ci résolurent de se venger. Elles grimpèrent par la corde du clocher et s'enfuirent en jetant leurs malédictions.

Rec de Canarillos.
Sarrat de Mountariol,
Descendreïts si Dious at bol.(14)

Et au grand effroi des paysans, cette prédiction se réalisa. Quelque temps après, de grandes pluies se mirent à tomber. Le ruisseau sortit de son lit, la montagne s'écroula et écrasa le village. C'est pourquoi Arnave a été rebâti plus bas, et c'est pourquoi, dans la conversation, quand quelqu'un vous lance : *Al Sanctus, t'attendi*(15), il est bon de se méfier !

Le château de Calamès était le plus fièrement dressé des châteaux forts du haut Sabartés. Nul ne pouvait l'atteindre, tant la roche toute nue, toute droite tombait à pic sur la vallée de Saurat et la plaine de Tarascon. Le château de Montorgueil lui donnait la réplique de l'autre côté du vallon. Personne ne savait comment on y accédait, car il n'y avait plus trace d'aucun sentier sur les pentes, d'aucun chemin accessible aux humains. Peut-être existait-il un escalier intérieur, car dans ces roches trouées de grottes, de cavernes, de gouffres, de précipices, les hommes avaient vécu aux premiers temps du monde.

Mais l'entrée de ces souterrains était jalousement gardée par « les encantados » qui vivaient dans ces deux châteaux qu'elles avaient fait relier par un pont de verre. Et les soirs de sabbat, les sorcières de Montorgueil et de Calamès venaient danser sur ce pont fragile et narguer les humains sur lesquels elles faisaient pleuvoir leurs maléfices.

Roland, le preux Roland, les aperçut, à son retour d'Espagne, quand il atteignit le col de Port. Outré de tant d'insolence, ce défenseur de la foi lança sa chère Durandal, droit devant lui. La bonne lame, bien dirigée, coupa le pont en deux. Dans un fracas épouvantable, le pont et les sorcières furent précipités aux abîmes. Il ne reste aujourd'hui que les deux monts situés en face l'un de l'autre, comme les arches de ce pont gigantesque, avec le souvenir de ces faits fidèlement gravés dans la mémoire des hommes.

Parfois ces « encantados » se mêlaient aux humbles dont elles partageaient l'existence. Dans un village près de Foix, un jeune homme était tombé amoureux d'une fille que les gens disaient sorcière

et d'une famille de sorcières, de mère en fille.

Les parents désolés disaient au garçon :

— Malheureux ! tu veux entrer dans cette famille où toutes sont sorcières et méchantes sorcières !

Mais lui répliquait :

— Cela n'est que conte !

Et plus on le contrariait, plus il était amoureux de la brune fille à l'œil noir et luisant. Chaque jour, il s'en allait passer la veillée chez elle, qui vivait avec sa mère et une sœur aînée.

Un jour, pourtant, le jeune homme fut quelque peu inquiet. La mère de la belle, en lavant sa lessive, à la rivière, tomba dans l'eau. Elle était petite et toute menue et les autres lavandières, qui criaient au secours, la virent tout à coup flotter sur la rivière : ses jupons gonflés par l'eau faisaient ballon, et la soutenaient.

Ainsi, elle descendit la pente jusqu'à un endroit où elle put aborder. Tout le village la suivait sur les bords et criait :

— Voyez ! Voyez ! La sorcière qui flotte sur l'eau et ne se noie point !

Voyant cela, le garçon se dit en lui-même : « Si c'était vrai, ce que disent les gens ? Peut-être qu'elles m'ont jeté un sort parce que je ne peux pas tirer la pensée de cette fille de ma tête. Nuit et jour, je vois devant moi luire ses yeux si noirs qui m'ont ensorcelé ! »

À quelque temps de là, un soir, la fille dit à son galant :

— Demain soir samedi, tu ne viendras pas ; nous ne serons pas ici ; il faut nous en aller faire un petit voyage. Tu pourras revenir lundi.

Le jeune homme, toujours inquiet, fut surpris et voulut savoir ce qu'il en était.

Le samedi, à la nuit, il arriva à la maison des femmes et réussit à se cacher dans un placard de la cuisine. De là, il pouvait tout voir sans être vu.

Les trois femmes faisaient bouillir quelque chose dans un grand chaudron sur le feu, et l'une après l'autre, elles remuaient ce bouillon avec une « toudeilho ». Un peu avant minuit, elles se déshabillèrent et s'oignirent de cette huile sur tout le corps. Alors, épouvanté, le garçon les vit s'élever et monter, monter, l'une après l'autre, par la cheminée. « Je verrai tout jusqu'à la fin, coûte que coûte », pensa-t-il, et à son tour, il se dépouilla de ses habits et s'oignit de la mixture qui restait dans le chaudron. Alors, il se sentit devenir léger, léger et s'envola, lui aussi, par la cheminée.

Il arriva dans un champ éclairé par la plus belle lune qu'il eût jamais vue, et devant lui, au milieu du champ, les sorcières, toutes nues, dansaient, dansaient avec des diables cornus. Un grand homme noir et velu, aux pieds de boue, jouait d'une flûte qui rendait un son à faire se glacer le sang dans les veines.

Avec un cri d'épouvante et de désespoir, le jeune homme tomba à la renverse et s'évanouit. Quand il revint à lui, il faisait grand jour et il était allongé devant la porte des sorcières, d'où il s'enfuit, et pour toujours, vous pouvez le croire.

Tric, trac, mon conte est achevé.



Légendes sacrées



LES saints des Pyrénées ont du caractère. Ce sont des réalistes qui savent ce qu'ils veulent, témoin saint Barthélémy, ce saint à la statue de bois, placée aujourd'hui sur l'autel de la chapelle du cimetière d'Auzat, dans le Haut-Vicdessos. Saint Barthélémy n'est là qu'un hôte importé. Il y a des siècles et des siècles, l'image du saint martyr trônait à Soulcem, où un village se serrait autour de l'église. Les maisons, l'église ont disparu ; le souvenir n'en est mentionné que dans des noms de lieux-dits et notamment dans celui des orrys de la Leïzo. On raconte même que des bergers auraient trouvé un pied de vigne accroché à un pan de muraille. Or donc, saint Barthélémy restait seul, au milieu des ruines, bravant les orages, les tempêtes de neige, et l'ardent soleil des cimes. Le bois polychromé perdait la vivacité de ses couleurs, les coups de vent criblaient de sable la surface de la statue. Mais le saint restait seul debout, au milieu des décombres, avec cet air un peu triste que lui avait donné l'innocent imagier qui l'avait sculpté, sa peau sur le bras.

Un berger, apitoyé par cette détresse, résolut de ramener l'image du saint dans des lieux habités. Il la jeta dans une « gourbille »⁽¹⁶⁾ et la descendit, en sautant sur les pierres, comme seul un montagnard peut le faire. Le curé d'Auzat décida de faire une place à l'exilé dans l'église de Saint-Vincent d'Onost. Quand on l'eut placée sur le maître-autel, après une courte prière, le curé et le transporteur regagnèrent leur domicile, satisfaits d'avoir rempli leur devoir de bons chrétiens.

Le lendemain, le prêtre voulut revoir ce saint des hauts lieux. Mais on eut beau le chercher, on ne le trouva nulle part ; toute l'église fut fouillée ; on regarda derrière les tombes du cimetière, autour de la chapelle. Aucune trace du saint, il s'était volatilisé. M. le Curé était

atterré. Ce ne pouvait être un voleur qui s'en serait saisi, la valeur de la statue était une valeur d'âme, non marchande.

Tout le pays partageait l'émotion de son pasteur, quand des bergers descendus de Soulcem vinrent annoncer que le saint avait repris son poste, tout en haut, à la frontière d'Espagne. Le prêtre assembla le conseil des notables pour discuter l'événement, et d'une commune voix, on décida d'aller selon les formes rituelles, chercher le saint qui avait dû être choqué du manque d'égards mis à le transporter. On décida une procession, comme on n'en avait jamais encore vue. Un brancard en bois recouvert d'une nappe d'autel, et d'ornements en or, fut porté sur les épaules de quatre montagnards, qui se relayaient. M. le Curé, son vicaire, les enfants de chœur allaient devant et la foule des paroissiens suivait en chantant des cantiques. Ils montaient toujours. La route est longue et il fallut faire plusieurs pauses. On arriva enfin à Soulcem. Le saint vit venir à lui ce long cortège, et sa figure triste ne s'égayait d'aucun sourire. Après un service chanté, on plaça le saint sur le tréteau de bois et le cortège se reforma derrière saint Barthélémy, qui semblait conduire la foule.

Tard dans la nuit, on arriva à Auzat où le curé procéda à une cérémonie rapide dans l'église paroissiale que l'on ferma à clef pour que le saint ne s'évadât point. Le lendemain il était toujours là. La leçon qu'il avait voulu donner aux fidèles avait été comprise. Huit jours plus tard, on le conduisit à l'église Saint-Vincent d'Onost, devenue la chapelle du cimetière, en une pompe aussi fastueuse que celle de la descente des hauts lieux. Saint Barthélémy y est toujours, aussi triste, aussi douloureux, mais toujours fidèle aux âmes des trépassés sur lesquelles il veille.

Notre-Dame de Sabart est une vierge noire, vêtue d'un riche manteau en tissu doré, à la manière des vierges espagnoles. L'église qui l'abrite est une construction de l'époque carolingienne, remaniée au cours des âges, mais dont les premières assises remontent au temps où Charlemagne la découvrit, dans le sol, un soir de bataille. Charles, l'empereur à la barbe fleurie, était venu à la tête de ses troupes, à la rencontre des Sarrasins, qui avaient franchi les cols des Pyrénées et s'étaient répandus dans les vallées et les petites plaines alluviales. Dans le bassin de Tarascon, dans les prés de l'Ayroule, ses Lombards avaient tout le jour soutenu le choc des Infidèles. Beaucoup étaient morts.

Comme le soir tombait, l'Empereur, monté sur son blanc palefroi, parcourait le champ de bataille. Arrivé au confluent du Vicdessos et de l'Ariège, au pied des monts, dans un fouillis de buissons, le cheval s'arrêta et frappa le sol de son sabot, refusant d'avancer. Par trois fois il s'obstina et l'Empereur ne put obtenir de son coursier une docilité qui lui était coutumière. L'escorte qui entourait l'Empereur, intriguée,

mit pied à terre et l'on vit des ombres ennemies s'enfuir de tous côtés. L'Empereur sauta de cheval ; aidé de ses fidèles, il poursuivit les Sarrasins dont l'embuscade échoua. Au lieu où le cheval s'était arrêté, on vit une vierge éblouissante de lumière apparaître et ne s'en aller qu'aux premiers rayons du jour.



On vit une vierge éblouissante de lumière apparaître...

Le lendemain, l'Empereur revint sur les lieux où s'était manifestée la Sainte Vierge. Il amenait avec lui deux blanches génisses qui tracèrent un sillon autour d'un endroit déterminé. On creusa et, dans le sol, recouverte par un mélange de sable, de pierres et de terre, on découvrit une statue d'airain de Notre-Dame. L'Empereur fit élever un autel de pierre pour y placer la statue divine ; sur le roc, une main invisible grava : Notre-Dame de la Victoire.

L'Empereur estimait que ce cadre de pierres et d'eaux était mesquin pour un pareil miracle. Il demanda au prieur de Saint-Volusien à Foix d'abriter la précieuse Vierge dans son église. Par deux fois, tout ce que l'Ariège compte de prêtres, de moines et de laïcs vint en procession chercher Notre-Dame et la conduire solennellement à Foix, la capitale du comté. Par deux fois, la mère de Dieu s'en retourna aux lieux où elle avait été découverte. On comprit qu'elle voulait rester là et nulle part ailleurs. Et on lui dédia cette église, qui est encore debout et qui l'abrite, toujours sereine.



Le pont du diable



Le pont du diable ne fait plus peur, mais il y a longtemps, longtemps, son nom seul semait la terreur parmi les populations du haut pays de Foix. L'endroit est désolé. Le fleuve, encaissé entre deux murs de pierre qui vont s'étrécissant, gronde sur un lit encombré de blocs énormes roulés des hauts monts pyrénéens, et troué de gouffres dont on ne voit pas le fond.

Le bruit des pierres qui se choquent est assourdissant et cette voix de l'eau couvre tous les appels, tous les cris humains.

Accotée au pont, une auberge, dont les ruines s'aperçoivent encore, était bâtie. Des gens y vivaient, qui paraissaient très accueillants. Mais d'étranges rumeurs circulaient sur leur compte. Car bien des voyageurs attardés, qui avaient dû franchir le pont, n'étaient jamais revenus. On avait vu flotter sur l'eau des blouses bleues gonflées d'eau, des brodequins, des bâtons de frêne, vrais « pago-deutes »⁽¹⁷⁾, qui sont des armes primitives et sûres. On se demandait comment des hommes si bien protégés avaient pu perdre leur bâton de vie. Un doute subsistait sur leur sort, car leurs corps n'avaient jamais été vus. Ils avaient disparu, et jamais personne n'avait plus rien su. On perdait leur trace, sur ce pont de la Mort qui devait être gardé par le diable.

Les braves gens qui avaient fait depuis longtemps ces remarques ne passaient plus qu'en groupe sur ce pont maudit ; et le groupe lui-même ne s'y aventurait qu'à la clarté du jour. À la tombée de la nuit, l'endroit devenait un désert.

Un soir sans lune, une femme dont le mari n'était pas rentré de la foire, rongée par l'inquiétude, vint avec son fils aîné et des voisins courageux, attendre son mari. On l'entendit chanter. Il arrivait du côté de Garrabet, sur le sentier rocailleux qui dégringole la pente ; ses

souliers firent rouler les pierres. Puis on n'entendit plus rien que le grondement de l'Ariège. Alors le chœur des gens de Prayols dévala de l'autre côté de l'eau et s'approcha de l'auberge où l'homme venait d'entrer. Une fenêtre permit de voir la scène qui se préparait. Tandis que le voyageur, servi par l'hôtesse, allait vider une écuelle de soupe, l'aubergiste levait une masse pour fracasser la tête du paysan. La femme de celui-ci jeta un grand cri, qui domina même le bruit du torrent et arrêta le geste de l'assassin. Les gens se ruèrent sur les aubergistes ; la plus acharnée était la femme de l'innocente victime, qui, elle, ne savait pas ce qui lui arrivait. La femme criait :

— C'est le diable ! C'est le diable ! Jetons-le à l'eau.

Et sans autre forme de procès, on précipita dans les gouffres de l'Ariège les aubergistes, car l'auberge était un repaire de brigands. Après un dernier bouillonnement, les eaux traîtresses et tranquilles du torrent se refermèrent sur eux, comme elles s'étaient repliées sur les corps de tous les malheureux que ces maudits y avaient précipités.

C'est de là que vient le nom du Pont du Diable, car Satan seul pouvait inspirer occupations si diaboliques.

Le Pont du Diable, malgré son nom, n'a rien de diabolique. C'est un magnifique pont romain, un des ouvrages les mieux conservés que Rome ait plantés sur le sol du pays toulousain. Vieux de plusieurs siècles, il est toujours debout dur et ferme sur le dos du torrent et son arche s'inscrit dans ce paysage sombre en harmonie parfaite avec le cadre. L'appareillage, la solidité des assises, l'élégance des portées expriment le génie constructeur des fils de la Louve, qui mêlèrent, dès avant l'ère chrétienne, leur civilisation à celle des Celtes ariégeois.

L'imagination populaire a été surtout ébranlée par les restes d'une construction en hauteur, sorte de logette, qui donneraient à croire que le pont dut être fortifié au Moyen Âge. Il n'en est rien. Les deux rives du fleuve, sur les « terrasses » de l'Ariège, appartenaient au comté de Foix. Était-ce un pont à péage, et la guette... était-elle la demeure du péager ?

La légende de cette construction est autrement douloureuse. Dans ces quatre murs serrés sur ce fleuve qui gronde sans arrêt et roule des flots de neige, a pris fin le drame d'amour de très haute, très puissante et très malheureuse Ferdinande de Foix, épouse du comte Roger Bernard.

Le comte, qui était un homme rude, était parti à la Croisade et il avait laissé son honneur à garder à sa femme, Ferdinande. Deux ans plus tard, Roger Bernard revenait des lieux saints, où son humeur batailleuse avait trouvé matière à s'employer contre les Infidèles. Son cœur était toujours aussi dur, dur comme les pierres des hautes montagnes. Des méchants propos lui furent rapportés sur le commerce amoureux qu'avait eu sa femme avec un jeune page de sa mesnie. Le

comte entra dans une rage folle et aucune intervention ne put sauver la comtesse du châtiment effroyable que Roger Bernard imagina.

L'abbé de Saint-Volusien à Foix s'entremet ; il plaida la cause de la malheureuse femme, coupable d'une familiarité qu'autorisait l'âge du fils du sire de Lordat, un enfant, pas encore un homme ! Rien n'attendrit le comte, qui ne pouvait demander raison à un vassal, mais qui fit enfermer sa femme Ferdinande dans la logette du Pont du Diable. Murée vivante dans ce cercueil de pierres perché comme une tour, elle n'avait pour bercer sa peine que la voix des flots descendus des hauteurs et glissant sous l'arche romaine du pont. Des gardiens lui passaient du pain et de l'eau, sans avoir le droit de lui adresser la parole ; la nuit, quand un calme subit se faisait alentour, on entendait sangloter la malheureuse comtesse. Puis un jour, on n'entendit plus rien, la cruche d'eau fut retrouvée pleine et le pain non entamé. La comtesse Ferdinande de Foix était morte.

Les ans ont passé ! Longtemps, les paysans attardés ont eu peur de ce pont maudit que hantait le fantôme de la comtesse. Les plus hardis se signaient et disaient oraison pour le rachat de cette âme torturée. Un jour, la foudre tomba sur la logette et on ne retrouva que poussière et cendres du corps gracile et fluet de celle qui avait été très haute et très malheureuse : Ferdinande, comtesse de Foix.



Les orpailleurs



A fièvre de l'or ! Elle a agité pendant des siècles et des siècles le « pays toulousain » et surtout les riverains de l'Ariège, l'antique « Auriega », dont le nom : porteuse d'or, était une promesse de richesse.

Pour les primitifs qui voyaient étinceler dans l'eau ces paillettes dorées mêlées aux sables, ces trésors roulés par les torrents étaient une terrible tentation. On s'en saisissait par des moyens aussi primitifs que les âmes. Des hommes, pieds nus, dans les rus glacés, criblaient les sables aurifères, abandonnés dans des conques tranquilles ou dans des filets d'eau détournés du torrent impétueux. On passait au tamis ces eaux que les pluies de printemps et d'automne avaient souillées et, d'un mouvement circulaire, on faisait tourner sébilles et augettes. Le soir, on ramenait dans le creux de la main des fils d'or, d'épaisseur plus ou moins grande, et les portes se fermaient sur ces trésors que les eaux arrachaient aux montagnes.

Ce n'était pas un métier de tout repos que celui d'orpailleur. L'eau glacée entretenait des rhumatismes, qui déformaient les pieds et les mains. Il fallait la solidité des corps montagnards pour résister à des bains prolongés dans ces eaux de neige, et seuls, les jeunes pouvaient consacrer leurs forces à ces jeux interdits aux deux fois vingt ans. Mais l'attrait de l'or s'exerçait encore sur les esprits, quand les corps lassés se refusaient à « orpailer ».

Qui a touché de l'or avec ses mains, qui a remué ce métal luisant comme un soleil, ne peut plus vaquer aux occupations des montagnards, redevenir pâtre ou laboureur. L'or est un puissant magicien qui corrode les âmes, trouble les amitiés et durcit les cœurs.

Pour se procurer des « placers » avantageux, on rusait avec la loi, on détournait des cours d'eau qui appartenaient au comte de Foix ou à ses vassaux. Ces hors-la-loi étaient pleins d'astuce et gagnaient un certain prestige à tenir tête au seigneur maître de toutes choses. Même au sein des familles paysannes l'or semait la haine entre les enfants, entre parents et enfants. Dans les villages, les voisins se déchiraient, s'épiaient. L'or maudit corrompait tout. C'était une malice de Satan que cette tentation perpétuelle des eaux de l'Ariège, elles n'étaient pures qu'en apparence et on racontait de terribles histoires qui prouvaient que tout cet or était jeté aux hommes par le démon.

Les plus exaltés dans la quête du métal fabuleux étaient les gens de la vallée d'Orlu. Le torrent qui coulait là, l'Oriège, avait un nom trop évocateur pour n'être pas le plus riche en paillettes. Il venait d'un cirque pyrénéen d'un accès si malaisé que seuls les isards et les ours le hantaient. On n'y pénétrait qu'après avoir franchi des gorges si étroites que le ciel, tout en haut, se réduisait à une ligne mince. Il fallait monter des abrupts si raides, qu'on ne pouvait y poser le pied.

On racontait que le fleuve naissait dans une mine d'or et que celui qui arriverait dans cet antre serait riche, lui et ses fils, jusqu'à la vingtième génération. Pour atteindre cet Eldorado, de rudes montagnards étaient partis à l'escalade des cimes, mais aucun n'était revenu. Ils avaient été dévorés par le monstre qui défendait l'entrée de la caverne !

Le dernier parti était un gars au cœur solide. Il voulait se marier avec une jeune fille qu'il aimait. Mais comment fonder un foyer quand on ne peut unir que deux misères ? Il résolut d'aller au bout du mystère et d'arracher à la male bête cet or nécessaire à son bonheur. Il s'en fut et, après une ascension périlleuse, il arriva au cirque d'Ouxis et aux sources de l'Oriège. Elles étaient bien modestes, ces sources : un mince filet d'eau qui jaillissait d'une paroi rocheuse lisse, unie comme un miroir. L'eau, pareille à toutes les eaux, n'avait rien d'extraordinaire. Le gars en but une longue lampée pour étancher sa soif, et il s'assit sur une pierre, à l'entrée de la caverne, afin de reprendre des forces et ses esprits. Le soleil, enfin jailli de l'écran des piques sombres, vint changer le paysage. Il frappa l'intérieur de la grotte, et fit briller un soleil d'or sur la paroi luisante. Le gars se lève, hypnotisé par cette boule énorme, qui aurait fait la fortune du monde. Ses yeux éblouis ne voient pas une crevasse dans le sol et il tombe dans un précipice sans fond. Son corps roulé va rejoindre celui de tous les chercheurs d'or malchanceux qui n'étaient pas revenus. On attendit longtemps son retour. Puis quand tout espoir se fut évanoui, sa fiancée se maria avec un autre.



Ses yeux éblouis ne voient pas une crevasse dans le sol.

Le ménage était pauvre. Pas de pain, rien que du millas de blé noir, des fèves, du lait, alors que les bouches à nourrir augmentaient tous les ans. Dieu bénit les nombreuses familles, disait M. le Curé dans ses prênes du dimanche. Quel malheur qu'il ne les nourrisse pas ! La misère était si grande que le père, après avoir pendant des jours et des jours, des nuits et des nuits remâché avec sa femme la tentative avortée du dernier audacieux, se résolut à partir en grand secret. Quand on voit ses petits pleurer de faim, que ne ferait-on pas ?

Il arriva dans le cirque d'Ouxis, vit la grotte, la source de l'Oriège, mais n'aperçut nulle part le dragon, gardien de ces lieux. Il se prit à réfléchir sur cette absence et il en était là de ses méditations, quand le soleil apparut à la cime des monts et se réfléchit sur le miroir des parois. L'homme ne fut pas victime de ce mirage. Écrasé de fatigue et préoccupé par ses songes, il resta de longs moments immobile. Le soleil s'éloigna dans sa course céleste et la paroi redevint terne comme avant. De son bâton de montagnard, l'homme fouilla le sol de la grotte, vit les gouffres béants. Il se tint à l'orée, où les paillettes d'or abondaient. Trois jours et trois nuits, il « orpailla » dans la solitude des monts inviolés, puis le quatrième jour, il rentra chez lui avec sa « bonnette »⁽¹⁸⁾ pleine d'or.

— Femme, nous allons habiter là-haut et nous deviendrons riches !

Dans le plus grand mystère, on prépara le départ, et un jour la maison apparut fermée. On ne parla plus de ces disparus, qui s'en étaient allés on ne savait où. Ils s'installèrent, là-haut, tout là-haut. L'homme construisit un orry, plus grand, plus confortable que les orrys d'été, avec de petites ouvertures, des « lauzes »⁽¹⁹⁾ épaisses et plates, pour toitures, des enfoncements où étaient les lits. Et la vie commença. L'homme criblait les sables aurifères et entassait les paillettes. La femme cuisait le pain, faisait les fromages, les garçons aidaient le père, les filles prêtaient la main au ménage. Toutes relations étant rompues avec le pays natal, c'est en Andorre qu'on se ravitaillait. Les mules au pied sûr franchissaient les « porteilles »⁽²⁰⁾ et c'est en Andorre encore que l'homme apportait son or, que l'on acheminait ensuite vers Toulouse, où il était transformé en sous toulza de fort bonne réputation.

Le temps fuyait. Avec l'or, le bonheur était venu. Mais un jour, la femme tomba si malade qu'elle réclama les secours de la religion. Comment les lui refuser à cette heure dernière ? Elle exigea d'être extrême-onctiée par le prêtre qui l'avait mariée.

Elle ne voulait pas d'un curé andorran. Un soir donc, le curé d'Orgeix entendit frapper à sa porte ; il vit un jeune homme inconnu conduisant une mule. Cet étranger le pria de venir porter les derniers sacrements à sa mère, qui se mourait. Le prêtre prit son nécessaire et demanda où il fallait se transporter.

— Je ne puis vous le dire. Montez sur ma mule, je vais vous conduire, mais auparavant, je dois vous bander les yeux.

Ces manières déplurent fort à l'ecclésiastique, qui balança un moment avant de sortir de chez lui ; son sens du devoir l'emporta, enfin, et il s'en fut. Le voyage dura longtemps. La mule paraissait faire de terribles efforts pour gravir des pentes raides, les cailloux roulaient sous les fers de ses sabots. On montait, on montait ! L'air devenait de plus en plus vif et plus léger. Après une ascension qui parut bien longue, la monture, le cavalier et le guide s'arrêtèrent, dans une nuit d'encre, devant un orry bien aménagé.

On enleva son bandeau au prêtre et, près du lit de la mourante, il accomplit les rites consacrés. La malade le remercia d'un sourire et fit un signe à son mari et à ses enfants. Ceux-ci sortirent de la chambre ; le prêtre intrigué ouvrit un « finestrou »⁽²¹⁾ et vit que dans la pièce à côté le mari remuait un tas d'or et emplissait un petit sac dont le fils aîné tenait les bords.

On remit « la saquette » à l'officiant, en paiement du dérangement qu'on lui avait causé ; on attacha à nouveau un bandeau sur ses yeux, on le hissa sur la mule et en route pour le retour à Orgeix. Le curé d'Orgeix n'a jamais su en quels lieux cette expédition l'avait mené, ni quelle mourante il aida à passer de l'autre côté. Il n'y eut de réel dans toute cette extraordinaire chevauchée que le sac d'or qui sentait le soufre, mais que le bon curé sanctifia en faisant réparer la toiture de l'église, qui faisait eau.



Les moulins qui parlent



e

Il y avait au XIII siècle à Saleix deux moulins qui tournaient, tournaient au fil de l'eau. Le village était plus peuplé que de nos jours et chaque maison abritait une nombreuse famille. Tant de bouches à nourrir, sur un terroir peu prospère, cela donnait bien du mal aux paysans, qui récoltaient le grain sur les terres en pente de la Soulane, mais qui moissonnaient plus de seigle et de sarrasin que de blé.

Encore, si on n'avait pas été volé au moulin ! On portait 10 mesures de grain et on ne ramenait pas 5 mesures de farine.

Les mieux servis, c'étaient les meuniers dont le métier de fainéant était le plus lucratif. Gustou et Bourtoumiu se valaient, c'est-à-dire qu'ils ne valaient pas cher, étant aussi voleurs l'un que l'autre. C'était leur seule ressemblance, car pour tout le reste, ils se détestaient, du fond de l'âme. Les clients de l'un regardaient d'un mauvais œil les clients de l'autre, et le village se trouvait partagé en deux parties adverses, à peu près égales, que M. le Curé, chaque dimanche, exhortait dans son prône, prêchant la pacification des esprits et des cœurs.

Ce n'était pas la même eau qui faisait tourner les meules des deux moulins rivaux. Gustou avait, le premier, bâti son moulin sur le ruisseau qui descend de la Crouzette, collecteur de toutes les sources de cette combe fraîche où les tourbières retiennent l'eau, la filtrent et livrent ces algues vertes imperceptibles, qui donnent aux flots cette couleur verte qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

Non loin de Sagour, il avait utilisé une cascade éblouissante où le soleil faisait briller mille feux et qui fournissait la force nécessaire au mouvement des roues. L'eau était la plus fraîche, la plus limpide, la

plus savoureuse de toutes les eaux roulées par les torrents pyrénéens.

Jugez de la colère de Gustou quand il apprit que Bourtoumiu, un propre à rien, un pas grand-chose, allait lui faire concurrence ! Il faillit s'étrangler d'indignation et il en appela à tous les saints du paradis. Lui faire ça, à lui, qui avait eu le premier l'esprit d'utiliser une invention venue de très loin, à ce que M. le Curé lui avait dit, le jour où il avait béni de son grand bénissoir son appareillage de meunerie : le canal d'aménée, la vanne, et les deux meules en granit serré des Pyrénées. Et d'abord n'avait-il pas les droits du premier occupant et pourrait-on lui ravir son bien, cette eau miraculeuse qu'il avait captée ?

Oui, mais Bourtoumiu n'était pas un sot et il avait eu assez de malice pour planter sa mécanique sur un maigre ru, issu d'une source toujours égale dans son débit et qui descendait des monts, à vive allure, en glissant comme un serpent argenté. Son moulin, il l'avait bâti près de l'autre, pareil en tous points à celui de Gustou, mais l'eau était encore meilleure, le courant plus uniforme et les meules d'un grain plus uni. Sa mouture était parfaite, et les habitants de Saleix, sollicités par l'un et l'autre, avaient choisi au gré de leurs sympathies. Ainsi la clientèle de Gustou avait été coupée en deux et cet affront, le meunier, premier en titre, ne pouvait le supporter.

Les « tire-terres » de Saleix portaient leurs grains à l'un ou à l'autre sans beaucoup d'illusions. Le proverbe était bon qui disait que si on change de meunier, on ne change pas de larron. Et la vie, après ces débuts dramatiques, redevint calme et tranquille dans la combe verte, près des eaux argentées qui chantaient une fraîche et pacifique chanson. Gustou avait une fille, un beau brin de fille qui vivait en haut, au village, près de sa mère qui l'initiait aux travaux de la maison et de la terre. On ne vit pas que de pain ! Il fallait aussi cultiver les légumes du jardin, aller chercher du bois pour se chauffer en hiver. Quelquefois quand le travail pressait, les deux femmes descendaient au moulin et aidaient Gustou à faire glisser la farine dans les sacs, à passer le froment au sas, pour le séparer du son. Honorine enseignait à sa fille la manœuvre du treuil, qui empêche les meules de coller l'une à l'autre ; mais pour piquer les meules, Gustou était seul et alors il regrettait de n'avoir pas eu un garçon, qui aurait pu l'aider dans ce travail réservé aux hommes. Honorine lui disait bien qu'avec une fille ils auraient un gendre, mais ce n'était pas la même chose et il enviait la chance de son rival Bourtoumiu, qui avait un fils à qui il pourrait laisser son bien, le fruit de sa sueur. À celui-là, tout semblait réussir ! Son fils Bernadou était un beau garçon solidement charpenté, qui savait charger et décharger les bêtes de somme qui venaient au moulin et qui n'avait pas son pareil pour faire tourner son fouet et faire siffler les lanières dans l'air. Gustou enviait sa chance à

Bourtoutmiu. À mesure que les enfants grandissaient, il était envahi par une mélancolie noire, qui contrastait avec son humeur habituellement gaillarde. Chose curieuse, Bourtoutmiu, qui n'avait pas les mêmes raisons de se tourmenter, tombait parfois lui aussi dans une profonde tristesse. Qu'est-ce qui pouvait les tracasser ainsi ?...

Un soir de Noël, alors qu'on veillait au coin de l'âtre, Gustou alluma sa lanterne et sous le ciel clouté d'étoiles, enfoncé dans sa « capette », il dégringola le sentier qui, de Saleix, descend au bord de l'eau. Bourtoutmiu en fit autant. La nuit effaça toutes choses, mais aux moulins une lueur brillait, trouant l'obscurité d'une raie filtrant sous les portes.

Assis près de ses meules, qu'il avait mises en mouvement, Gustou était venu comme un médecin, voir ce qu'elles avaient à se défaire, lançant des éclats, à peine visibles, qui mélangés à la farine en altéraient la pureté. Ses meules étaient affectées de la maladie des pierres et il ne savait comment les guérir. Son honneur de meunier était compromis et ses clients allaient, pour sûr, le quitter pour aller grossir la clientèle de son rival. Comme les premiers tintements de la cloche annonçaient l'office nocturne, Gustou entendit ses meules parler. Au rythme du tic-tac du moulin s'accordaient des paroles impies :

Sat bol fé ja pot – Sat bol fé ja pot(22).

Il n'y avait donc pas que les bêtes qui parlaient en cette nuit sacrée, les choses aussi avaient le don de parole. Et quelles paroles désinvoltes ! Gustou était atterré ; ses meules étaient ensorcelées ; il mit la vanne, se signa, prit son bâton, sa capette, sa lanterne, pour se rendre à la messe de minuit. Comme il fermait l'huis, il aperçut de la lumière chez Bourtoutmiu et crut que le moulin était hanté. Il approcha, mit un œil à la serrure et regarda à l'intérieur. Le spectacle qu'il vit le frappa vivement. Bourtoutmiu, à genoux, les mains croisées, la mine défaite, semblait invoquer les esprits, et tendre l'oreille à une voix de l'au-delà que Gustou reconnut et qui, accordée au rythme du tic-tac du moulin, disait :

Sé nat bol fé qu'at deïché – Sé nat bol fé qu'at deïché(23).

Quelles paroles plus sacrilèges encore que celles de ses meules ! Gustou appela son ennemi, dont il se sentait rapproché par une douleur semblable.

L'autre, reconnaissant la voix réconfortante de Gustou, ouvrit la porte et la terreur commune scella un rapprochement que rien jusqu'alors n'avait pu susciter. Bourtoutmiu raconta la maladie de ses

meules, la même dont souffraient celles de Gustou. Il dit comment, en cette nuit de Noël, il avait voulu, dans la solitude, essayer de percer le mystère de ce mal inconnu et quelle réponse décevante les pierres lui avaient apportée. Le même malheur changea en amis ces deux adversaires jusque-là irréconciliables. Ils reprirent en commun le sentier raboteux du village et entrèrent ensemble dans l'église, alors que le prêtre montait à l'autel. Ce fut une stupeur générale !

Le lendemain, ils allèrent conter leur triste aventure au curé de Saleix, qui les félicita d'avoir scellé une paix dont tout le village profiterait et qui leur donna de sages conseils. Lesquels ? Personne ne le sut. Mais Bernadou s'en fut, sitôt que les chemins furent débarrassés de la neige, au plat pays. Il entra comme garçon meunier dans plusieurs moulins de la plaine, et puis un jour on le vit revenir à Saleix, à la tête d'un attelage de mules qui traînaient deux meules de moulin, toutes les deux cerclées de fer et dont l'une portait sur une de ses faces cinq rigoles par où la farine pouvait couler. On construisit un peu plus haut un troisième moulin, pour abriter ces meules que Bernadou allait faire tourner. On annonça alors à tout le village le prochain mariage de Bernadou, le fils de Bourtoumiu, avec Hortense, la fille de Gustou. Le jour des noces le cortège descendit le raidillon. Hortense mit l'eau au canal, Bernadou leva le treuil et on entendit mêlées au tic-tac du moulin ces paroles chrétiennes :

Diu nous ajudara. Diu nous ajudara(24).

Alors, tout le monde comprit que la paix était consacrée par Dieu et que les meules étaient guéries de leur maladie. Mais avant de demander à ce troisième moulin d'assurer leur existence, les nouveaux époux prièrent monsieur le Curé de bénir leur gagne-pain. Ce fut une belle cérémonie, dans un décor de bois, d'eaux et de verdure. Tout le village était là en habits de fête et pendant que le moulin chantait

Diu nous ajudara. Diu nous ajudara

le prêtre décida que ce nouveau moulin, le troisième et le plus chrétien, moudrait le blé, celui de Gustou, le moins sacrilège, le seigle, et le plus touché par l'esprit du mal, celui de Bourtoumiu, le blé noir. Ainsi fut fait, et les moulins ont chanté la chanson des pierres jusqu'au siècle dernier, où ils se sont écroulés. La chanson de l'eau dure toujours.

La bande noire



Le nom n'était pas nouveau ! C'était celui qu'on avait donné aux hommes de la Contre-Révolution dans la région de Pamiers, une vingtaine d'années auparavant.

Cette fois, il ne s'agissait plus d'une opposition à la République, une et indivisible, mais à l'Empire, plus exactement à la conscription qui vidait les foyers de la jeunesse française. Les armées napoléoniennes avaient compté de valeureux soldats pyrénéens : fusiliers, gardes-nationaux, canonniers, lignards, voltigeurs. Les régiments impériaux avaient exalté les sentiments glorieux des cœurs montagnards. Et les mairies avaient reçu les avis de décès des fils de l'Ariège, qui avaient laissé leurs os aux confins de l'Asie, sur les bords du Nil, en Italie, en Autriche. En cette année 1807, l'empereur, voulant se venger de l'Espagne, indocile au Blocus continental, préparait une expédition contre le roi Ferdinand.

On allait donc se battre contre les voisins espagnols, avec lesquels on n'avait cessé, tout au long de l'histoire, d'entretenir des rapports de bonne amitié. Les Pyrénées n'étaient pas une frontière comme les autres. D'un versant à l'autre on se fréquentait. Les troupeaux se mêlaient dans les alpages et les bergers échangeaient des propos et des amitiés en gardant leurs bêtes. Les traités « lies et passeries » avaient marqué ce caractère spécial des rapports frontaliers et, au temps de Louis XIV, tandis que les armées des rois de France et d'Espagne se battaient en rase campagne, ici, sur les hauteurs, les gens des deux côtés des Pyrénées vivaient en paix. La guerre des rois et la paix des peuples coexistaient, sans que personne trouvât rien à redire à cet état de choses, paradoxal ailleurs, mais naturel en ces hauts lieux.

C'est avec ces bons voisins que l'empereur allait obliger les démons de l'Ariège à se mesurer. La lassitude générale, la perspective de se battre contre les Espagnols amis firent ce qu'aucune proclamation martiale n'avait jamais fait : les montagnards désertèrent, s'organisèrent en une bande de révoltés, qui prit le nom de bande noire.

Les Pyrénées ariégeoises du bassin de Tarascon offraient à ces réprouvés des retraites inaccessibles. L'Ariège est le pays des grottes ; ses antres souterrains n'ont pas cessé, depuis l'origine des mondes, d'abriter les fuyards, poursuivis par les bêtes de la préhistoire d'abord, les bandes de Montfort ensuite, des millénaires plus tard.

C'est dans la grotte de Lombrives que vinrent se terrer les déserteurs des armées napoléoniennes, renouvelant la geste de leurs plus lointains ancêtres. Ils établirent leurs quartiers d'hiver et d'été en ces lieux obscurs, qu'ils aménagèrent, avant de se mettre en campagne, pour se ravitailler en vivres et en numéraire.

L'endroit était admirablement choisi, et constituait un poste de guet incomparable. Des abords de la grotte de Lombrives, on dominait la vallée de l'Ariège. Rien de ce qui se passait, en amont et en aval de la vallée, n'était ignoré de ces maudits, aux yeux de faucon, qui voyaient les bêtes et les gens, les cavaliers chevauchant ânes, mulets et chevaux, les voitures lourdement chargées circuler le long du fleuve. Quel observatoire plus merveilleux pour surprendre le trafic aux jours de foire et de marché ! — et pas seulement dans le val d'Ariège, mais aussi dans la vallée de Vicdessos. Sûrement des couloirs, perforés dans la masse des calcaires, permettaient aux brigands une circulation souterraine qui les rendait maîtres de cette croisée des chemins.

De fait, on signala des attentats, à la fois au saut du Teil (là où la vallée de Vicdessos devient une gorge étroite avant d'aborder le bassin de Tarascon) et tout près d'Ussat, dans le val d'Ariège. Les paysans qui rentraient de la foire étaient rançonnés, les fermes isolées étaient vidées de leurs provisions, les perceptions de Foix et de Tarascon voyaient leurs caisses pillées.

L'audace des brigands allait croissant. Leur impunité les rendait chaque jour plus hardis et la terreur gagnait les cœurs les plus solides. On n'osait plus sortir de chez soi ; sitôt la nuit venue, les portes étaient verrouillées à triple tour et l'on se terrait auprès du feu dans l'attente des catastrophes à venir. Heureusement que les chiens étaient là, mais quelques-uns de ces fidèles gardiens avaient été empoisonnés ; il ne suffisait plus de veiller sur soi et les chiens, il fallait encore veiller sur les chiens et les troupeaux. De nombreux moutons avaient disparu, des vaches aussi, et on se demandait ce qu'il allait advenir des gens et des bêtes dans le haut pays de Foix.

Le préfet de l'Ariège était accablé de plaintes et de suppliques. Cette

lamentation montagnarde finit par avoir son effet et le préfet demanda qu'un bataillon soit détaché de Pamiers pour mettre les rebelles à la raison.

Le colonel du régiment vint, en personne, installer ses hommes à Tarascon et prit le commandement des opérations.

Une prime de mille francs or fut offerte à celui qui conduirait les soldats de l'armée régulière jusqu'au repaire des bandits. Un homme du pays, en sabots et en béret, vint un jour trouver le colonel, et dit qu'il était capable de mener les hommes de ligne jusqu'au quartier général des bandits.

Par une nuit sans lune, les hommes grimpèrent le long des flancs abrupts de la montagne et aboutirent à l'orifice de la grotte, une grande voûte, qui se prolongeait par un couloir si étroit qu'on ne pouvait y circuler qu'en rampant. Ce boyau fut enfilé par le guide, qui prit la tête de la colonne. Il avait été décidé que, sitôt arrivés, les soldats tireraient une salve de mousqueterie pour avertir ceux qu'ils laissaient derrière du bon résultat de leur expédition. Un par un, les hommes étaient passés, vrais serpents glissant le long des rocs ; aucun bruit n'avait retenti. Le colonel était perplexe, il devint inquiet. Il ne restait plus qu'un seul lignard pour tenter l'expérience, un homme et lui.

— Passe devant. Je te suis !

Et le colonel, couché sur le sol, se met à la remorque de son subordonné dont il tenait un pied de sa main droite. La longue marche serpentine dans le noir commença. Le silence était lourd. Depuis combien de temps les deux hommes étaient-ils sous terre ? Il semblait que des heures avaient coulé, quand le colonel sentit le pied du soldat se raidir, tandis que son corps était happé et attiré vivement de l'intérieur. Le colonel, consterné, rebroussa chemin et, le soir, à Tarascon, tint un conseil de guerre avec les officiers du bataillon auxquels il raconta la fin misérable des 130 hommes qui avaient sans aucun doute été tués à la sortie du boyau. On fit des plans pour l'avenir et il fut décidé que l'entrée de la grotte serait murée.

Quand on connut la nouvelle dans les hautes vallées, la paix revint dans les esprits et les occupations reprirent leur rythme tranquille. Les brigands seraient obligés de se rendre ou bien ils périraient de faim. Tant que le mur ne fut pas monté, des soldats venus en renfort prirent la garde à l'entrée de la grotte. Enfin on allait pouvoir respirer à l'aise !

Cette satisfaction ne fut pas de longue durée. Le mur était à peine terminé que, deux semaines après le triste exploit qui avait consterné le bataillon et le pays tout entier, un vol fut commis à la Trésorerie de l'Ariège à Foix et les brigands en s'en allant laissèrent un écriteau : « La bande noire des grottes de Bedeillac et de Lombrives. »

Il existait une autre issue inconnue ! On chercha sur le revers des monts et on ne trouva rien. La terreur était revenue plus vive que jamais. La désolation était à son comble. Un soir, un des soldats cantonnés à Tarascon était venu, à l'orée de la vallée du Vicdessos, attendre une jeune fille qu'il aimait. Il était allongé sur la pente rocheuse, la tête appuyée sur une pierre-oreiller quand il entendit au-dessous de lui un bruit de pas et de voix. Vivement il se cache derrière un buisson feuillu, et il voit la pierre sur laquelle sa tête reposait se soulever, et une tête apparaître. Le bandit regarde autour de lui, scrute l'horizon et, ne suspectant rien alentour, sort du trou, remet la pierre à sa place, dégringole la pente et prend la route dans la direction de Vicdessos.

Le soldat était fixé. Il venait, par le plus grand des hasards, de découvrir la deuxième issue de la grotte maudite. Aussitôt il prend des points de repère et court prévenir le colonel de la découverte qu'il venait de faire. Celui-ci ordonne le branle-bas de combat et dans la nuit, à la clarté de la lune, les hommes grimpent silencieusement. On retrouva la pierre. Le soldat découvreur passe le premier et la colonne enfle le couloir sombre, l'arme au bras. Le boyau débouche dans une grande salle où les brigands sont en train de festoyer. Ils sont tranquilles, nul ne connaît le chemin pour arriver jusqu'à eux, et une sentinelle à l'entrée du couloir monte la garde. Elle ne la montera plus. Le premier arrivé lui a passé sa baïonnette au travers du corps ; les lignards sont tous entrés et se préparent à cerner les bandits. Se voyant surpris, ceux-ci jettent leurs torches de résine sous les pieds des assaillants et, dans l'obscurité, gagnent des retraites plus secrètes : les niches qui sont autour du lac aux eaux noires.

Mais le colonel qui a ordonné l'expédition cette fois encore, groupe ses hommes et leur fait allumer des feux de bengale qui permettent de percer la nuit et qui font voir les bandits, qui cherchent à se dissimuler dans les anfractuosités des rochers, tout autour du lac. Les meilleurs tireurs les ajustent et leurs corps tombent dans les eaux glacées. Ceux qui n'avaient pu fuir sont faits prisonniers et emmenés à la prison de Foix. Quelques jours plus tard ils étaient guillotins.

On retrouva les corps mutilés des 130 hommes de la première expédition. Leurs cadavres, encore revêtus de leurs uniformes, étaient alignés, non loin de l'entrée du boyau, au débouché duquel ils avaient été décapités. Leurs têtes étaient alignées près de leurs corps. Le colonel fit présenter les armes à tous ces hommes, morts victimes d'un guet-apens odieux. Un seul cadavre manquait à l'appel, celui du guide qui était venu se mettre à la disposition du représentant de l'Empereur. Cet homme était un Judas. On ne sut jamais ce qu'il était devenu.

On ne sut pas davantage quel fut le sort du brigand qui, en

s'enfuyant, avait permis de découvrir la deuxième issue de la grotte et assuré la victoire des forces régulières sur la Bande noire.

Le couloir d'accès, aujourd'hui élargi, porte le nom de Corridor du Crime.



La folle des Pyrénées



ÉMOTION était à son comble dans le Haut Pays de Foix et le Haut-Couserans. Mais nulle part l'exaltation n'était aussi vive que dans la vallée de Vicdessos. Car il ne s'agissait pas ici de récits excessifs imaginés par des visionnaires. Non, les chasseurs d'isards et les bergers à la recherche des bêtes égarées avaient vu, de leurs yeux vu, la silhouette d'un être humain complètement nu et enveloppé d'une toison chevelue, vraisemblablement une femme, se percher à la cime des piques inaccessibles, bondir sur les pentes décharnées des monts, sauter les précipices et nager à grandes brasses au milieu des étangs recueillis dont cette ondine troublait le miroir. On signalait sa présence sur la Pique Rouge de Bassies, sur le Montcalm, à Izourt, au Pla de Nizard. Tous les « ouriars »⁽²⁵⁾ disaient l'avoir entrevue. Peut-être quelques-uns trahissaient-ils la vérité, ne voulant pas être en reste, le soir aux veillées, quand, descendus de l'alpage, ils racontaient leurs exploits de pasteurs. Mais certains étaient sûrs de leur fait. Il y avait là-haut, là-haut sur la montagne, un être bizarre qui ressemblait à une créature humaine et qu'aucun n'avait pu approcher. Cet être s'enfuyait devant les humains et nul ne se hasardait à le suivre, car sa poursuite aurait entraîné de grands périls.

Nageant comme les truites, grimpant aux arbres comme les ours et sautant sur les rocs comme les isards, homme et bête, qui pouvait-elle être, cette sauvagesse dont les exploits hantaient les souvenirs des uns, l'imagination des autres ? On s'en entretenait aux veillées à la lumière de la « téso »⁽²⁶⁾, ou du « caleil »⁽²⁷⁾, sur les places publiques, et jusque dans les mairies. Les gloires des armées de Napoléon où les démons de l'Ariège faisaient merveille, comme au temps de la Révolution, n'arrivaient pas à éteindre cette curiosité que les récits des pâtres et

des chasseurs avaient éveillée. C'est qu'il ne s'agissait pas cette fois de pays lointains, à peine dessinés devant le regard, mais du décor de la vie de tous les jours, de ce visage de la terre que l'on avait contemplé en ouvrant les yeux à la lumière, et qui devenait le cadre d'une extraordinaire aventure.

L'exaltation était si grande que, la belle saison revenue, les chasseurs décidèrent d'une battue pour s'emparer de cet être singulier.

Enfin, on allait savoir !

On organisa une battue, comme on n'en avait jamais vue. Un berger, qui avait fait le guet à la plaine du Tic pendant deux jours et deux nuits, signala, un petit matin, que la sauvagesse hantait les parages du col de Saleix. Aussitôt deux colonnes s'ébranlèrent, l'une de Vicedessos, l'autre d'Auzat. Elles remontèrent les vallées des deux torrents : de Suc et de Saleix, et devaient faire leur jonction en amont de la Crousette. C'était un mouvement tournant que tous les porteurs d'escopette allaient réaliser. Comme s'il s'agissait d'une prise de guerre !

Sur les bords de l'étang de l'Hers, la colonne montée de Vicedessos et qui s'était grossie en traversant Suc, vit cette créature extraordinaire qui se jeta à l'eau quand elle aperçut cette cohorte de montagnards en bérets, l'arme à l'épaule. Alors les chasseurs montèrent la garde autour de cet étang enchâssé dans des parois d'herzolite et bientôt la colonne venue d'Auzat et de Saleix, après avoir contourné le Mont Ceint, vint grossir la garde, plantée sur les bords. Naturellement, il y eut force exclamations, gesticulations, force palabres ! Profitant d'une minute d'inattention, la sauvage sortie de l'eau voulut se faufiler entre les groupes, mais deux guetteurs l'avaient aperçue et se saisirent d'elle. Il fut décidé qu'on la conduirait au presbytère de Suc, où le prêtre, qui parlait latin et français, pourrait peut-être s'expliquer avec cette muette aux yeux inquiets, qui se serait encore sauvée, si elle n'eût été étroitement surveillée.

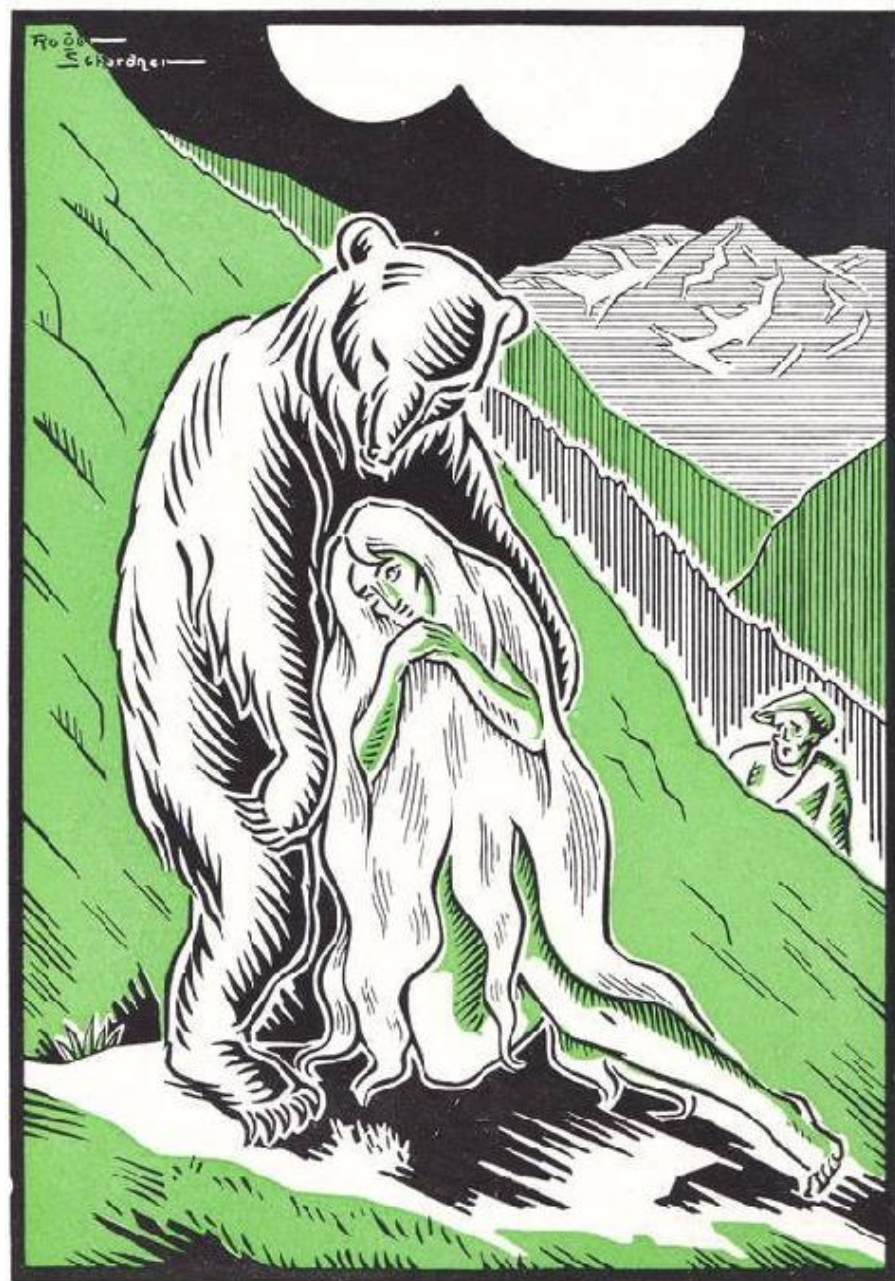
C'était une créature grande et mince, dont le visage flétri gardait un reste de noblesse. On ne pouvait lui donner d'âge. Ses longs cheveux qui tombaient jusqu'aux talons étaient d'un blond qui décelait une origine nordique. Muette, elle articulait des sons gutturaux où certains reconnaissaient Pao-ma, des sons qui n'étaient pas de langue d'oc et confirmaient qu'il ne s'agissait pas d'une autochtone.

Au presbytère, l'abbé Dandine la fit asseoir et lui parla doucement. Il fit appeler sa servante Céleste, et lui dit d'apporter des vêtements de femme et d'habiller cette pauvre créature, que d'un coup d'œil il avait jugée égarée. Son corps seul ne s'était pas perdu dans les montagnes mais son esprit aussi s'en était allé – Dieu sait où ! S'agissait-il d'une « possédée » dont l'âme était la proie des démons ? Faudrait-il l'exorciser ? D'abord, il le crut, quand il vit la pauvre folle s'arracher les vêtements féminins dont on l'avait revêtue ; puis, quand elle eut

sombré dans une mélancolie noire et qu'elle resta inerte sur le plancher de la chambre, le brave curé de Suc comprit qu'il avait affaire à une malheureuse. Mais qui était-elle, d'où venait-elle ? Il lui parla longtemps, il pria pour elle. Rien ne la tirait de sa torpeur.

Un moment sa pensée parut s'éveiller et elle dit, en français : Dieu ! que dira mon malheureux époux ! C'était une Française, il ne fallait plus en douter ! Mais quel drame l'avait amenée en ces lieux hantés par les loups et les ours ? À un autre endroit de son long monologue, alors qu'il évoquait les dangers des rencontres avec les plantigrades de la haute montagne, l'abbé fut interrompu par la pauvre égarée qui lui répondit :

— Les ours sont mes meilleurs amis, ils me réchauffent.



Les ours sont mes meilleurs amis, ils me réchauffent.

La nuit étant venue, le prêtre laissa la pauvre femme à ses pensées, en lui recommandant d'essayer de dormir (le sommeil est la meilleure des consolations). Le lendemain matin, quand on apporta son déjeuner à la pauvre folle, on trouva la chambre vide ; elle s'était sauvée, par un « finestrou »(28), et était allée retrouver les bêtes sauvages, ses amies.

La vie reprit son cours tranquille, après cette extraordinaire aventure. Les bergers, sur les hauteurs, n'avaient plus peur de la sauvagesse et ils partageaient avec elle leur nourriture. Comme elle ne se laissait pas approcher, ils mettaient sur des pierres plates, en des lieux où elle passait, du pain noir, du fromage et parfois des fruits.

Les hommes ne pouvaient pas être moins fraternels que les bêtes et les montagnards sont hospitaliers. Ici il s'agissait d'un hôte un peu particulier, mais puisque cette femme n'était pas dangereuse, il ne fallait pas l'abandonner. Ainsi, passèrent les jours...

Les pouvoirs publics, en l'espèce le préfet de l'Ariège, avaient été mis au courant de ce drame extraordinaire des hauts lieux. Tout ce qui se passait dans les monts pyrénéens était alors d'un intérêt d'État. Napoléon préparait la guerre contre l'Espagne. Cette femme au destin incertain n'était-elle pas une espionne ? On envoya la maréchaussée pour s'emparer *manu militari* de la pauvre folle qui fut conduite à Vicdessos sous bonne escorte. Là, le juge de paix, monsieur Vergnies, l'interrogea et n'en tira pas plus que le curé de Suc. L'esprit de la pauvre folle était perdu et perdu à jamais.

Alors on la conduisit à Foix où elle fut enfermée dans la tour ronde. Des pourparlers étaient entamés avec les services d'assistance, pour son admission à l'asile départemental d'aliénés de Saint-Lizier, quand elle mourut.

C'était en 1808.

Qui était-elle, celle qu'on a depuis appelée « la folle des Pyrénées », faute de savoir l'identité de cette créature du malheur ? Les imaginations déjà ébranlées par l'histoire du sauvage de l'Aveyron, par les événements révolutionnaires et par la guerre d'Espagne, ont entassé des hypothèses, dont aucune ne rend compte du destin de cette pauvre créature. Aristocrate fuyant la guillotine, veuve d'un gentilhomme, victime d'un guet-apens, espionne ? Nul ne sait rien !

On n'est sûr que d'une chose : de son malheur.



Le poisson magique



Il y avait une fois un pêcheur qui faisait vivre sa famille du produit de sa pêche. Mais les temps étaient durs, le poisson devenu malin refusait de se laisser appâter. L'homme allait tous les jours à la pêche et il ne rapportait plus rien.

Sa femme se fâchait.

— Toujours tu vas errer sur les rives du fleuve et jamais de poisson. Il va falloir que tu choisisses un autre métier ou il nous faut mourir de faim.

— Eh bien, femme, j'irai à la rivière pour la dernière fois et si je n'apporte rien, j'abandonnerai ce métier de misère.

Le lendemain il part à la pêche, et au premier coup de filet il tire de l'eau un gros poisson tout rouge.

Le poisson lui dit :

— Pêcheur, brave pêcheur, laisse-moi retourner dans l'eau et tu prendras chaque jour tout le poisson que tu voudras.

L'homme, saisi de compassion et bouleversé d'entendre un poisson parler, rejeta le poisson rouge dans la rivière. Puis il lança à nouveau le filet et le retira avec un quintal de poisson. Jugez s'il s'en retourna heureux à la maison, pliant sous la charge ! Sa femme, qui était fort astucieuse, ne se contenta pas de se réjouir de la fortune qu'il apportait. Elle lui demanda :

— Comment se fait-il qu'aujourd'hui ta pêche soit si abondante alors que depuis quelque temps tu rentrais toujours bredouille ?

— Je vais te le dire, reprit bonnement le pêcheur désarmé par la malice de sa femme. J'ai pêché un gros poisson rouge qui m'a imploré. Si je le laissais retourner à la rivière, je pécherais tous les jours tout le

poisson que je voudrais.

La femme lui dit :

— Demain, tu retourneras à la pêche et si tu le prends, tu me l'apporteras, je veux le manger.

Le pêcheur, le lendemain, s'en fut à la rivière, son filet autour du cou. Il le jeta dans l'eau et à nouveau captura le poisson rouge.

— Pêcheur, brave pêcheur, laisse-moi retourner dans l'eau et tu prendras tout le poisson que tu voudras.

— Je ne peux pas, ma femme veut te manger.

— Eh bien, soit ! Quand ta femme m'aura mangé, dans la nuit qui suivra, à minuit, elle mettra au monde trois beaux garçons, ta jument à l'écurie aura à la même heure trois beaux poulains, et à minuit encore, ta chienne donnera le jour à trois petits chiens. À ces chiots tu diras : « Vite comme le vent », « Passe partout » et « Brise-feu ».

» Recommande à ta femme de garder les arêtes de mon corps et de les conserver précieusement sur la cheminée, dans un bocal plein d'eau. Quand l'eau du bocal deviendra rouge, il faudra être en grande méfiance : un malheur sera prêt à fondre sur un de vos fils et il faudra tout faire pour le sauver. »

Tout arriva comme l'avait annoncé le roi des poissons. À minuit naquirent trois garçons, trois poulains et trois chiots.

Puis les années passèrent. Les garçons étaient devenus grands, les poulains s'étaient changés en beaux chevaux et les chiots s'étaient transformés en chiens d'une espèce inconnue et d'une intelligence presque humaine.

L'eau de la conserve était toujours claire et transparente. L'aîné, qui s'ennuyait au logis, voulut aller courir le monde et il demanda à partir. Ce jour-là, l'eau du bocal devint rouge. Le garçon embrassa ses parents que l'inquiétude rongait, monta sur un cheval, prit un chien et se fit donner une arête de poisson pour lui servir de dard, s'il venait à être attaqué.

Il marcha longtemps, traversant vallées, plaines et monts, puis un soir, il arriva dans une grande ville. Il fut saisi par la tristesse des visages de tous les gens qu'il rencontrait. Il en demanda la raison au patron de l'hôtel où il était descendu. Celui-ci en pleurant lui raconta que tous les ans, une bête à sept têtes exigeait qu'une jeune fille du pays lui fût livrée en tribut.

Cette année le sort était tombé sur la fille du roi, et la princesse était si bonne avec tout le monde, que la ville tout entière se désolait à l'idée de son immolation.

— Mais personne n'a jamais essayé de tuer cette male bête ?

— Non, personne n'a jamais eu le courage d'affronter ce monstre aux sept têtes.

Le lendemain le peuple tout entier accompagna la fille du roi jusqu'à

l'entrée de la caverne où vivait cet animal fabuleux. La princesse résignée allait à pas lents vers son supplice, quand elle fut rejointe par le fils aîné du pêcheur, qui avait fendu la foule, monté sur son beau cheval, la main armée de l'arête du poisson rouge, et suivi de son chien qui se faufilait entre les jambes de tout ce peuple assemblé.

— Montez en croupe sur mon cheval, Princesse ! C'est moi qui vais vous conduire pour me mesurer au dragon.

— Malheureux ! vous serez tous trois dévorés avec moi.

— Ne craignez rien, je n'ai pas peur de cette « male-beste ».

La princesse monta en croupe et la porte de la grotte s'ouvrit devant les arrivants. Le passage était gardé par la bête aux sept têtes. Le cavalier prend son dard, le chien mord la bête et une tête tombe. Mais dans un ricanement affreux la bête dit :

— Je suis plus forte que jamais, il m'en reste encore six.

Alors le jeune homme fonce à nouveau vers le monstre que le chien mord et il lui enfonce son dard dans les six têtes qui restaient.

— Ah ! Ah ! dit le dragon, je suis plus fort que jamais, il m'en reste encore cinq.

Le vaillant garçon continua à frapper. Son cheval faisait merveille, il se cabrait pour éviter les morsures de la maudite bête, le chien hardi s'attaquait à une tête après l'autre. Enfin les sept têtes furent tranchées ; la dernière tête coupée, la bête tomba sur le sol, privée de vie. Son cadavre hideux ne faisait plus peur.

Alors le cavalier mit pied à terre et coupa les sept langues des sept têtes et les enveloppa dans le mouchoir que la fille du roi lui avait tendu.

— Que pourrai-je pour vous manifester ma reconnaissance ? dit la princesse. Mon père vous accordera son bien le plus précieux, la main de sa fille. Je souscris d'avance à son désir et serai heureuse de devenir votre femme.

— Moi aussi, je serais en grand contentement si je pouvais être le gendre du roi, mais auparavant j'ai un voyage à faire. Il durera un an et un jour, au bout desquels je reviendrai pour nos épousailles. Gardez-moi le secret et ne confiez à personne l'extraordinaire aventure que nous venons de vivre.

Ils se séparèrent et la princesse reprit seule et triste le chemin du château de son père. En traversant une forêt elle rencontra des charbonniers qui faisaient des meules. Ils étaient trois : le père, le fils et l'oncle. Ils s'étonnèrent de la voir encore vivante. La charmante princesse leur raconta les exploits du jeune chevalier qui lui avait sauvé la vie.

Alors, le plus jeune des trois s'avance menaçant vers la jeune fille et lui dit :

— Si tu ne dis pas à ton père que c'est moi ton sauveur, tu vas poser

ta belle tête sur ce tronc d'arbre et, de ma hache, je vais te couper le cou.

La princesse se dit qu'elle venait d'échapper à un péril pour tomber dans un autre. Elle acquiesça à une demande faite dans de pareilles formes. Le charbonnier lui demanda en quel lieu s'était fait le combat. La fille du roi l'y conduisit. Il entassa les sept têtes de la bête dans un sac à charbon qu'il chargea sur ses épaules. Les charbonniers levèrent leur campement ; et tous les trois, suivis de la princesse, prirent le chemin du château royal. Jugez de la joie du roi quand il revit sa fille qu'il croyait morte ! Toute la ville se réjouit avec lui de cette extraordinaire nouvelle. On voulut fêter l'heureux vainqueur du monstre et le roi lui accorda la main de la princesse.

Mais la fille du roi dit qu'elle ne pouvait épouser un homme aussi noir.

— Achetez cent francs de savon et je vous épouserai quand vous aurez usé à vous blanchir la provision de savon.

Il fallut six mois avant que le savon fût épuisé.

Le roi fit alors connaître à sa fille qu'il lui fallait tenir sa promesse et épouser son sauveur.

Mais la princesse déclara que ce prétendant n'était pas assez blanc à son gré. Qu'il achète une nouvelle provision de cent francs de savon, et quand elle sera usée, nous fixerons la date de notre mariage.

Pendant six mois on lava, on lessiva le jeune charbonnier et au bout d'un an et un jour on annonça le mariage de la princesse avec son prétendu défenseur.

Le même jour, fidèle à sa promesse, le fils du pêcheur rentra dans la ville, où il descendit dans le même hôtel que l'année d'avant.

Il fut accueilli par l'hôtelier qui avait, cette fois, une mine réjouie. Il faisait plaisir à voir. Partout des guirlandes, des fleurs aux fenêtres, des gens en habits de fêtes qui circulaient et paraissaient heureux de vivre. Le jeune homme demanda la raison de cette allégresse générale.

— Vous ne savez pas la nouvelle ? La fille de notre roi va se marier dans quelques jours avec le vaillant chevalier qui l'a délivrée de la bête à sept têtes.

— Le vaillant chevalier qui l'a délivrée de la bête à sept têtes !

Le fils du pêcheur ne dit pas que c'était lui, mais il écrivit un billet à la princesse, et il confia son écrit à son chien qui s'en saisit délicatement, le tenant entre ses dents pressées.

On dînait au château, le chien se glissa derrière un serviteur et sous la table vint frapper au pied la princesse, qui, se baissant, put se saisir de la missive que son ami lui envoyait, sans que personne ait vu son geste.

Le lendemain, le chien, entré par la fenêtre, bondit sur la table couverte de mets, se saisit d'un perdreau rôti, et s'en retourna si vite,

par le même chemin, que personne ne put l'arrêter dans son élan.

On se récria, on admira l'adresse de cette bête extraordinaire qui entra et sortait sans qu'on ait eu le temps de l'apercevoir.

Pour la troisième fois le chien s'introduisit au château et déroba une truite que le maître-queux venait d'apporter. Cette fois, le roi impatient demanda à qui un tel chien appartenait.

— C'est à un étranger qui vient d'arriver dans la ville.

— Qu'on aille le chercher et qu'on l'amène avec son chien.

Mais au chambellan qui avait servi d'émissaire, le fils du pêcheur répondit :

— Je n'ai que faire du roi, s'il veut me voir qu'il vienne à moi !

Cette insolente réponse déplut au souverain, qui envoya une troupe armée pour s'emparer du rebelle. Avec son dard le chevalier tua tous les hommes de la troupe, sauf un, qu'il dépêcha auprès du maître, pour lui exprimer sa volonté de ne pas se déranger.

— Si le roi a quelque chose à me dire, qu'il vienne me trouver. Pour moi, je n'ai pas affaire à lui.

Le roi entra dans une terrible colère. Cette réponse l'outrageait.

La perte de ses soldats l'accablait. Sa femme et sa fille finirent par l'apaiser et par le décider à aller à la rencontre de cet étranger si peu accommodant.

En arrivant à l'hôtel, le roi, qui avait fait seller son plus beau cheval, fut surpris par la bonne mine de l'hôte étranger, qui lui présenta son chien et son cheval plus beau encore que celui du roi. Amadoué par la bonne grâce du jeune homme et séduit par son équipage, il le pria de venir au château où l'on allait célébrer les noces de sa fille.

Pendant le repas, on parla de l'exploit qui était à l'origine du mariage princier. Le chevalier se fit montrer les têtes du monstre dévorant. On les tira du sac, où le fils du charbonnier les avait placées, au premier jour. Le fils du pêcheur demanda à voir les langues des sept têtes, mais la gueule ouverte, aucune tête n'avait de langue.

Alors le chevalier tira de sa poche le mouchoir de la princesse, l'ouvrit et montra les sept langues. Il pria la fille du roi de dire la vérité sur la lutte contre le monstre, et de désigner le véritable vainqueur. On découvrit l'imposture. Le roi courroucé envoya les charbonniers faire ailleurs leur charbon. Ceux-ci ne demandèrent pas leur reste et s'enfuirent à jambes aidez-moi. On dit qu'ils courent encore.

Le lendemain, on célébra le mariage de la princesse avec le fils du pêcheur. Aucune ombre à la joie de tous jusqu'au soir où, montés dans leur chambre, le cavalier vit une lueur au loin. Il demanda ce que c'était et l'épousée lui dit que c'était la demeure des vieilles fées. Le chevalier saute sur son cheval, appelle son chien, et son dard au poing, il va vers cette lumière. Arrivé là, il ouvre la porte et aperçoit

une vieille dont les cheveux gris tramaient par terre.

— Arrêtez votre chien, dit la vieille, il me mangerait.

— Je ne peux pas l'arrêter, je n'ai pas de corde.

— Prenez un de mes cheveux.

Le chevalier se saisit d'un long cheveu. À peine l'avait-il touché, qu'il fut métamorphosé en rat. Sa femme l'attendit toute la nuit.

Le lendemain, dans la demeure du pêcheur, l'eau du bocal devint rouge pour la seconde fois. Le cadet pensa alors qu'un malheur était arrivé à son aîné. Il sella son cheval, prit son chien et suivit le chemin qu'avait suivi son frère. Il arriva au palais où la princesse crut voir venir à elle son mari disparu.

À la nuit, ils montèrent dans leur chambre, et le cadet posa la question qu'avait déjà posée l'aîné.

— Qu'est cette lueur que je vois briller au loin ?

— C'est la lumière du château des vieilles fées.

Il part et l'aventure de la veille se répète. Il est métamorphosé lui aussi en gros rat.

L'eau du bocal était devenue d'un rouge sang. Le dernier des fils du pêcheur s'en fut à son tour dans les mêmes conditions que les deux autres. Il emportait en plus le bocal et son eau colorée. Au lieu d'arrêter son chien quand la vieille le lui ordonna, il cria :

— « Brise fer », « Passe-partout » et « Crève-tout ».

Celui-ci prit son élan, sauta au cou de la vieille fée et l'étrangla.

Voyant deux rats courir autour de lui, le jeune homme les arrosa de l'eau du bocal et ses frères reprirent leur forme première.

Tous trois s'embrassèrent avec grand contentement.

À cheval, ils s'en retournèrent vers le palais du roi. La princesse, devant ces trois jeunes gens si pareils, demanda lequel des trois était son mari. L'aîné se présenta et dit que les autres étaient ses frères. Toute l'assistance se réjouit. La princesse et son mari vécurent heureux très longtemps et eurent beaucoup d'enfants.

Tric trac moun counte es acabat.

Le fleuve aux neuf sources



UÉROS mountânos. Qué tan aoutos soun. »

« Ces montagnes. Qui sont si hautes » n'ont jamais séparé les hommes qui vivaient au Nord et au Sud des Pyrénées. Depuis le commencement des temps, les gens du Piémont français ont passé « tras los montes » et les Navarrais, Aragonais, Catalans sont venus en France abriter leurs douleurs, leurs détresses ou leurs inquiétudes.

Ce sont des princes d'Espagne qui ont fondé les villages frontières de l'Hospitalet et de Salau.

L'histoire conte qu'en 1003, Bernard d'Enveigt, neveu de la douairière de Cerdagne, fonda l'hôpital de Sainte-Suzanne, agrandi d'un monastère des Hospitaliers, autour duquel le village de l'Hospitalet planta ses rares maisons. Le prince espagnol se souvenait que, par un temps de neige, alors qu'il franchissait le col de Puymorens, ils avaient, lui, sa monture et sa suite, failli périr dans une tourmente, qui les avait surpris sur ce revers nord des Pyrénées, au climat plus rude, plus froid et plus brumeux que celui de la Cerdagne ensoleillée. Dans la tourmente, aveuglés qu'ils étaient par la neige soulevée, ayant perdu leur route, le prince avait recommandé son âme à Dieu, et promis que s'ils sortaient, lui et les siens, vivants de cette aventure enneigée, il ferait construire un asile pour les voyageurs égarés. Il avait tenu parole et « l'Ospital Sainte-Suzanne » était né, pour le grand réconfort de tous les pèlerins, pâtres et voyageurs, que les nécessités de leur vie contraignaient à franchir le col de Puymorens.

C'est une femme, Carmela de Bozano, qui est à l'origine de la fondation de Salau, dans la haute vallée du Salat. Environ la même époque, Carmela était une noble damoiselle qui abritait son existence

dans une tour, posée au sommet d'un pic de la sierra Catalane. De son belvédère, elle voyait ces montagnes, qui l'entouraient et la protégeaient, et son regard se perdait à suivre les aigles au vol lourd, les isards qui sautaient d'un rocher à un autre, et cette vie des bêtes de la montagne la distrayait de son chagrin, qui était lourd à son cœur de vingt ans(29). Un jour, n'y tenant plus, elle se résolut à quitter ces lieux, témoins de son inguérissable douleur, et à passer les monts pour aller vers la douce France essayer d'oublier. Ici, tout lui rappelait son infortune ; derrière l'écran des cimes enneigées, elle attendrait dans la pitié de son âme que ses tristesses deviennent plus légères.

Elle se décida au départ, ferma sa demeure, et prit la route des cols. Elle emmenait avec elle ses plus fidèles serviteurs, et les objets les plus précieux de son douaire. On était en juillet. Le soleil brillait dans un ciel incandescent et les rochers, même aux hautes altitudes, semblaient brûler. Une vapeur d'air surchauffé tremblait sur ce paysage désolé, et les pierres du chemin brûlaient les pas des voyageurs. Parfois on atteignait un névé et la neige durcie permettait de se désaltérer et de reprendre du souffle.

On montait toujours. Enfin la petite troupe aborda le col, et la descente sur le versant français. Hommes et bêtes se crurent tirés de peine. Hélas ! trois fois hélas ! Un vent d'autan, plus chaud que braise, s'était levé et leur soufflait à la face son haleine brûlante, comme si le soleil n'avait pas suffi ! Plus dure encore que la montée fut la descente, et le soir tombait lorsque Carmela de Bozano et sa suite atteignirent un ravin enfoncé au milieu de parois grises, sèches et décharnées. Pas le moindre bruit de source, pas le plus petit filet d'eau scintillant. Carmela qui mourait de soif, épuisée de fatigue, se prit à pleurer et neuf larmes jaillirent de ses yeux noirs. Aussitôt, à la place où chaque larme avait touché le sol, on vit apparaître une naïade. La troupe des neuf nymphes entoura Carmela et essuya les pleurs salés qui avaient mouillé ses joues.

Puis Carmela, du haut des monts, vit descendre une fée tenant à la main un bouquet d'edelweiss, l'immortelle des neiges, qui ne pousse qu'au delà de 2 000 mètres d'altitude. La fée s'approcha de la désolée Carmela et lui donna en offrande ces fleurs cueillies pour elle :

— Prends ce bouquet d'immortelles. Elles seules durent, mais le chagrin s'use toujours. Elles t'apporteront la paix du cœur et la neige qui les a nourries va féconder cette terre aride, où tu trouveras l'apaisement de ton âme.

Après ces réconfortantes paroles, la fée disparut et Carmela épuisée s'endormit. Au réveil, le lendemain, elle ne reconnut plus le paysage qui l'avait tant heurtée la veille : sur sa tête un chêne avait poussé pendant la nuit, et ses branches vigoureuses formaient un écran protecteur contre les ardeurs du soleil naissant. Là où ses larmes

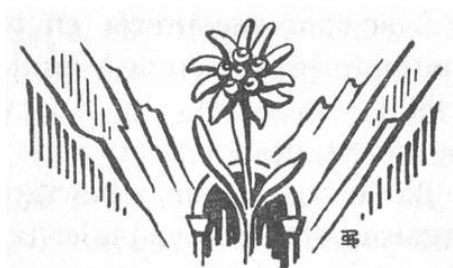
étaient tombées, des sources étaient nées, qui chantaient la chanson de l'eau et de la fraîcheur. Elles venaient de part et d'autre du cirque, et collectées en un ruisseau unique, elles allaient bondissant sur les cailloux, se précipitant vers l'aval, donnant naissance au Salat. Dans la nuit tombante, elle n'avait pas vu que la montagne qui fermait l'horizon vers le sud, le Mont Géou, était perforée à sa base par une excavation, un tunnel qui faisait communiquer le pays qui était le sien et celui où elle venait d'arriver. Elle décida que celui-ci serait sa patrie d'adoption.

Une fraîcheur incomparable avait changé le désert de la veille en un décor d'enchantement. De l'herbe fraîche avait poussé sur les rives du ruisseau, des arbres, en une nuit, avaient mis leurs ramures touffues et des oiseaux innombrables saluaient de leurs cris de joie la naissance du jour.

À ces signes, Carmela comprit que la peine qui avait séché son cœur était proche de son terme, et qu'en ces lieux qui lui faisaient fête, elle allait trouver le réconfort qu'elle cherchait.

Carmela décida de faire construire un monastère, où les voyageurs pourraient se reposer avant ou après avoir franchi les ports des Pyrénées. Près du monastère, une église fut édifiée et la jeune abbesse devint un modèle des vertus chrétiennes et sa renommée fut connue de tous les habitants de la vallée. Sa piété et sa bonté se répandirent en ondes bienfaisantes et un village se constitua autour du monastère. Ce fut Salau, dont l'église est du XI^e siècle. Le bien que Carmela faisait aux autres parfuma aussi son âme. Dans la pratique de la charité, elle oublia ses tourments personnels et trouva la paix qu'elle était venue chercher dans ce pays qui était devenu le sien.

Depuis des siècles et des siècles, Carmela n'est plus. Elle a rendu son âme à Dieu, mais son souvenir vit encore dans le haut Salat. La fée des edelweiss est devenue la patronne des amoureux, dont elle apaise les tourments de cœur, comme elle le fit pour Carmela de Bozano, princesse espagnole et abbesse du monastère de Salau.



La Tour de Loup



LOUP est un prénom fréquemment donné par les puissants comtes de Foix à leurs descendants. Un souvenir de ces barons apparaît, conservé dans un nom de lieu, un nom de ferme, aux environs de Labastide de Sérou. Posée sur une colline au dos arrondi, aux pieds baignés par l'Arize, la Tour du Loup n'est plus qu'une exploitation agricole, à la cour encombrée en toutes saisons par la gent emplumée des poules, poulets, dindons, oies et canards.

Au mois de juillet, les moissonneurs font envoler tous les oiseaux de basse-cour ; plus tardivement, ce sont « las bargairos »⁽³⁰⁾ venues teiller le chanvre, qui prennent possession de la cour du château de celle qui fut la comtesse de Foix, fille du prince de Négrepont, mère de Loup de Foix.

Du château, en partie démoli, il ne reste plus que des débris, vestiges de murs épais, de meurtrières, et d'une haute cheminée. Il est vrai que cette demeure seigneuriale, possession de Loup de Foix, fut habitée au début du XIV^e siècle et abandonnée depuis. Elle a subi les injures du temps et des hommes et rien ne la signale dans le paysage rustique, si ce n'est son nom. Encore est-il déformé.

Les hommes ont oublié leurs seigneurs, et ce nom de Loup n'est plus, pour eux, que celui de l'animal qui a hanté l'imagination des hommes et dont les méfaits redoutés les alarmaient aux temps froids, où la faim fait sortir le loup des bois. Sur les cartes géographiques, dans la conversation, on vous parle de la Tour « du » Loup, et nombreux sont ceux qu'étonnerait la graphie exacte : la Tour « de » Loup.

Donc, pour en revenir au début du XIV^e siècle, exactement à l'année 1306, le comte de Foix, Gaston I^{er}, qui avait soutenu Bernard Saisset, premier évêque de Pamiers, dans ses démêlés avec le roi de France et

qui refusait de payer les impôts de guerre à Philippe le Bel, fut contraint de répudier sa femme, tendrement aimée, Ferdinande de Négrepont, pour épouser Jeanne d'Artois, la propre nièce du roi de France. Ainsi Philippe IV le Bel pensait mettre à la raison ce bouillant seigneur du Midi, ce prince des Pyrénées, qui n'avait que trop tendance à se croire souverain et à estimer que le Toulousain était un royaume qui valait celui de l'Île-de-France.

La raison d'État qui imposait une nouvelle épouse au comte de Foix obligea la comtesse Ferdinande à quitter la cour de son mari et à se retirer dans le manoir que son seigneur et maître possédait au milieu des bois, aux portes de Labastide de Sérrou.

Ferdinande était « riche d'intelligence et de beauté ». Sa beauté blonde, sa taille élevée en imposaient à ses sujets, noirs de peau et de cheveux. On comprenait mal qu'elle eût quitté son seigneur, et tout le monde la plaignait, dans le pays de Foix. Elle supportait avec une dignité de grande dame la séparation d'avec celui qu'elle aidait de tout son cœur. Elle se promenait sur les rives de l'Arize, et s'arrêtait dans ses courses auprès d'une source jaillie d'une anfractuosité de rocher à quelque cent pas de la rive gauche du fleuve. Elle buvait cette eau pure qui apaisait sa soif, et remontait ensuite la raide pente qui la menait en son manoir. Cette fontaine est toujours « la fount de Madamo ».

La promenade l'amenait aussi près d'une construction qui a été retrouvée « l'ouratori de Madamo » et où elle priait pour son mari qu'elle avait tant envie de revoir. La prière adoucissait sa peine, mais souventes fois ses vassaux avaient vu leur chère comtesse pleurer de lourdes larmes de désolation, au souvenir du passé défunt.

Quand elle rentrait dans son château, après la rude montée, elle s'asseyait sur une pierre plate, « la peyro de Madamo », et tournait son regard vers la cité comtale, pensant à son seigneur que plus ne reverrait.

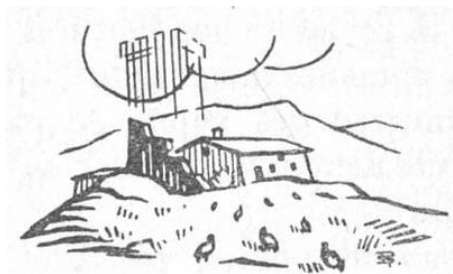
Un soir, alors qu'assise devant l'âtre où flambait un arbre entier, elle entendit le pas d'un cheval et des coups ébranlèrent la porte du manoir. Le comte, qui aimait sa femme, était venu la retrouver et, désormais, la pauvre délaissée ne s'ennuya plus. Quelque temps plus tard, un fils lui naquit, auquel elle donna le nom de Loup.

L'enfant grandit en sagesse et en santé et sa mère retrouva la joie de vivre. Elle n'était plus seule et elle se réjouissait de voir fleurir en son enfance les traits, les manies et les façons de son père, le comte Gaston I^{er}.

Quand celui-ci mourut, Loup de Foix revendiqua l'héritage de son père. Mais le roi Philippe IV le Bel, qui n'avait pas pardonné, refusa de faire droit aux revendications de ce fils qu'il disait illégitime. Quelles influences s'exercèrent sur le roi de France ? Sans doute des influences

religieuses et peut-être aussi fut-ce par sens politique que Philippe le Bel accorda à Loup de Foix quatre grandes baronnies, le titre de chanoine honoraire du chapitre de Foix, et le droit de commander en souverain dans la cité comtale pendant les fêtes de la Noël et de Pâques.

L'attachement à la comtesse et à son fils Loup de Foix était si grand que cet arrangement, qui en d'autres lieux aurait pu prêter à contestation et susciter des troubles, fut accepté sans que jamais se démentît la loyale soumission des vassaux aux chefs de la grande maison de Foix.



La fille du charbonnier



L y avait une fois un roi qui ne rêvait que de bâtir. Il avait fait construire un château dont tout le monde parlait dans le royaume. On racontait que les murs étaient de marbre, les plafonds dorés, et les parquets d'essences rares, qui sentaient bon. Les meubles, les riches tentures ajoutaient au faste de cette demeure magnifique, qui contrastait avec les chaumières des sujets du roi, de pauvres manants, qui vivaient misérables, dans leurs huttes, avec leur famille.

Ce roi glorieux fit publier par tout son royaume l'avis que celui qui devinerait ce que lui avait coûté son château aurait toute sa vie du pain à manger – s'il était un homme – et qu'elle serait l'épouse du roi, si c'était une femme.

Vous pensez s'il vint du monde ! Tous les jours, devant le palais royal, une foule s'amassait, mais personne n'avait deviné le prix versé par le roi.

Un charbonnier qui passait, et qui n'était au courant de rien, vint demander de quoi il s'agissait. Il se joignit à la foule des devins et fixa à cent mille francs les sommes dépensées.

Il s'était trompé comme les autres.

Le soir, en rentrant chez lui, il trouva sa fille en alarme :

— Comme vous rentrez tard, mon père !

Le charbonnier donna les raisons de son retard et la soirée se passa à discuter du prix de ce château merveilleux. À la fin, la fille du charbonnier s'écria :

— Je suis bien sotte, mais j'irai à la ville et je devinerai !

Son père se moqua d'elle et se mit à rire :

— Toi, tu veux réussir là où tant et tant ont échoué !

— Oui, laissez-moi partir et vous verrez !

Le lendemain, elle s'en fut au petit jour, et elle arriva une des premières à la porte du palais. On l'introduisit et quand elle fut devant le roi, assis sur son trône doré, elle lui déclara simplement :

— La rousinado del mes d'agoust bal mès que bostre castel.

(La fine rosée d'août vaut plus que votre château).

C'était la réponse attendue. Alors on cria au miracle, on s'exclama de toutes parts, et le roi fut obligé, malgré lui, de tenir sa promesse.

— Parole de roi est parole de foi ! Je t'épouserai, mais auparavant, il te faudra remplir une autre condition. Demain, tu m'apporteras un bouquet de toutes les fleurs. Prends garde qu'aucune ne fasse défaut.

La fille du charbonnier, qui ne manquait pas d'esprit, s'en fut dans la prairie et fit un bouquet de toutes les fleurs du printemps. Puis elle rentra chez elle et trempa son bouquet dans un pot de miel où les abeilles avaient déposé le suc de toutes les fleurs de l'été et de l'automne.

Elle porta son bouquet au roi, fort marri d'être si bien joué.

— Il me faut encore autre chose. Tu vas rentrer chez toi et quand tu retourneras vers moi, tu ne devras être ni à jeun, ni rassasiée, ni habillée, ni sans vêtement, ni à pied, ni à cheval, ni venir par sentier, ni par route.

Cette fois la pauvre fille crut son rêve impossible. Elle rentra dans la chaumière paternelle et se prit à réfléchir. À l'ordinaire elle se nourrissait de deux assiettes de millas⁽³¹⁾, elle n'en mangea plus qu'une. Un jour, elle se vêtit d'une chemise et laissa une épaule nue ; elle monta sur un traîneau mené par un âne et une chèvre, mit un soulier au pied droit, laissant le pied gauche déchaussé et partit avec son attelage, placé moitié sur le chemin, moitié dans le fossé.

Elle mit du temps à faire la route et quand elle arriva au palais, le roi, dépité, s'écria :

— Maintenant, je ne puis me dédire !

Et ils se marièrent.

Mais le roi ne pouvait pas oublier l'origine de son épouse. Il était vexé de s'être laissé jouer par une femme aussi avisée, et il ne cessait de songer que, pour avoir si bien deviné ses pensées, il fallait qu'elle eût commerce avec le diable. Bref, il la redoutait et ne l'aimait pas. Un jour, il lui dit :

— Demande-moi ce que tu voudras, je te l'accorde d'avance. Mais retourne chez toi, et reprenons notre liberté. Pour te laisser plus à l'aise, je vais m'endormir.

Le roi endormi, la reine le pose sur sa tête à la manière d'un fagot et prend le chemin du retour vers la forêt et la hutte paternelle. Elle marcha longtemps ; le roi dormait toujours. Quand elle arriva chez son père et qu'elle voulut entrer, la tête du roi heurta au linteau de la

porte et il se réveilla.

— Malheureuse, où m'as-tu conduit ?

— Vous m'avez dit d'emporter ce qui me ferait le plus de plaisir, je vous ai choisi ; c'est vous que je préfère.

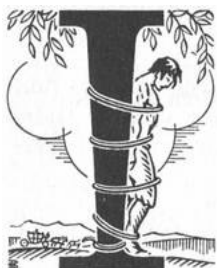
Ému par cette preuve d'amour et de fidélité, le roi dit :

— Retournons au palais d'où tu m'as sorti.

Ils vécurent longtemps heureux en famille.



Le compère Gatet(32)



L était une fois un charbonnier qui avait trois fils, trois beaux garçons de nos montagnes, pleins de courage et d'audace. Le père, sentant sa mort prochaine, fit venir ses enfants et leur dit : « J'ai eu beau peiner toute ma vie, je suis resté pauvre, mes fils. Je n'ai presque rien à vous laisser et nous n'avons pas besoin d'aller quérir Maître Ambroise, le notaire, pour faire mon testament. Toi, Bernât l'aîné, tu auras notre cabane et tu continueras mon travail de charbonnier ; toi, Peyroutou le cadet, tu prendras mon âne et tu pourras porter le charbon à la ville. Et toi, Françouesou le petit, tu auras mon chat.

— Eh ! père, que ferai-je d'un chat, moi qui n'aurai ni toit pour abriter ma tête, ni âne pour m'aider au travail. Je serai le plus malheureux des trois.

— Non, mon fils, non, tu verras ce que c'est que ce chat. Tu verras.

Puis le brave homme bénit ses fils et rendit son âme à Dieu.

Courageusement Françouesou se bâtit une humble cabane de rondins et de branchages et y demeura avec son chat.

Ce chat ne faisait que miauler jour et nuit, tant et si bien que son maître le jeta dehors. Gatet s'en fut loin, loin, loin... Il rencontra un vol de perdreaux :

— Eh ! où vas-tu, compère Gatet ?

— Je m'en vais à Paris me faire dorer la queue.

— Oh ! nous veux-tu avec toi ?

— Mettez-vous derrière moi et suivez-moi.

Un peu plus loin, un vol d'oies sauvages qui passait cria avec ensemble :

— Eh ! où vas-tu, compère Gatet ?

— Je m'en vais à Paris, me faire dorer la queue.

— Oh ! nous veux-tu avec toi ?

— Mettez-vous derrière moi et suivez-moi.

Arrivés à Paris, il mène la troupe droit au palais du Roi.

— Bounjoun, Siré, moun mestré, Siré François vous envoyo aquesté gibié.

— Vite, vite qu'on s'en empare, cria le Roi émerveillé. Nous avons justement un festin et ce gibier arrive à point. Merci, grand merci à Sire François. Et toi, Minet qui viens de loin, repose-toi au palais pendant quelques jours ; tu apprendras avec nous à parler français pour porter mes remerciements à ton maître.

Et Gatet, choyé, bien nourri, se reposa. Restauré, il voulut repartir. À chaque présent que lui offrait le Roi pour remercier son maître, il répondait d'un petit air supérieur :

— Merci, grand merci, Sire, mon maître est trop riche pour être récompensé. Mais si vous voulez me donner pour moi, afin de refaire ce long voyage, une bourse d'or, je partirai content.

Tout cela dit en son jargon mi-patois mi-français que le Roi comprit fort bien. Et voilà compère Gatet reparti, sa bourse d'or attachée à son cou.

Il arriva enfin à la maison où son maître le regrettait et lui ouvrit vite la porte dès qu'il l'entendit miauler joyeusement.

— Tiens, dit le chat, je t'apporte une bourse d'or. Maintenant tu seras content. Tout ce que je te demande, c'est que tu m'en gardes assez pour m'en acheter une corde. Dorénavant, tu me suivras et feras ce que je te dirai.

Stupéfait et subjugué, le maître obéit. Les voilà partis loin, loin, loin, à petites journées. Avant d'arriver à Paris, compère Gatet attache prestement son maître à un arbre, le dépouille de ses vieux habits et se met à le griffer de çà, de là, sur tout le corps et jusqu'au sang.

— Aïe ! aïe ! que fais-tu ? Veux-tu me tuer ?

— Non, non, n'aie pas peur, attends-moi là et à toute question que l'on te posera, réponds oui ou non.

Vite, compère Gatet va trouver le Roi et lui dit que des voleurs viennent d'assassiner son maître ou peu s'en fallait. Et le Roi, tout ému, part avec des soldats pour délivrer Sire François. On le trouva tout saignant ; on l'emporte dans le carrosse, on l'habille de vêtements somptueux du Roi et on retourne au palais. La fille du Roi tint à le soigner elle-même, et quand il fut guéri, ils s'épousèrent.

Après le mariage, la Princesse et son père voulurent aller visiter les domaines de Sire François.

— Comment vais-je faire ? Gatet, je suis perdu.

— Ne t'inquiète pas, fais confiance à ton Gatet, mon cher maître. Quand on te parlera, tu ne répondras que oui ou non.

Ainsi fit-il ; quelle que fût la question, Sire François ne répondait que oui ou non.

Les époux partent avec le Roi, en grand équipage. Gatet chausse une paire de grandes bottes et prend les devants. Il rencontre une « colho » (33) de faneurs et leur crie :

— Vous êtes perdus, le Roi passe et met tout à feu et à sang.

— Et où nous mettrons-nous pour être sauvés ?

— Placez-vous sur le bord du chemin et quand le Roi passera et demandera à qui appartient cette belle plaine, vous répondrez : À notre Sire François.

— Nous le ferons, nous le ferons, répondent les faneurs épouvantés.

Beaucoup plus loin, Gatet rencontre une « colho » de faucheurs :

— Vous êtes perdus, le Roi passe et met tout à feu et à sang.

— Et où nous mettrons-nous pour être sauvés ?

— Mettez-vous sur le bord du chemin et quand le Roi passera et vous demandera à qui est cette belle plaine, vous lui répondrez : À notre Sire François.

— Ainsi ferons, ainsi ferons, disent les faucheurs épouvantés.

Le Roi passe et demande :

— À qui sont ces grandes et belles plaines ?

Et tous de répondre : « À notre Sire François ».

— Certes, mon gendre, vous êtes plus riche que moi.

— Oui, oui, répond François tranquillement.

Gatet, toujours en avant sur ses grandes bottes, arrive loin, loin, loin devant un superbe château habité par une sorcière et un sorcier. Le chat leur parle comme il l'avait fait aux faneurs et aux faucheurs, mais ajoute :

— Cachez-vous, cachez-vous vite.

— Et où me mettrai-je ? dit la sorcière tremblante de peur.

— Dans le four derrière les fagots.

Aussitôt Gatet y met le feu, et voilà la sorcière étouffée puis brûlée.

— Et moi, que vais-je devenir, où me mettre ? dit le sorcier éperdu.

— Cambio-te en rat, répond Gatet, tu qu'es breich(34).

Aussitôt fait, notre chat saute sur le rat et le dévore.

Le voilà maître du beau château. Il se place devant la porte pour recevoir Sire François. Le Roi, la princesse et la suite royale descendent du carrosse et s'arrêtent éblouis devant un aussi magnifique château. En entrant le Roi dit :

— Mon gendre, votre château au dedans et au dehors est plus beau que mon palais.

— Non, non, dit cette fois Sire François par politesse.

Désormais, Messire Gatet, devenu l'intendant du château et redouté des domestiques, vécut heureux et choyé.

— Es-tu content ? dit-il un jour à son maître.

— Certes oui, je le suis.

— Eh bien, je te demande pour récompense de me faire élever, quand je mourrai, une belle sépulture.

— Tu l'auras.

Mais notre rusé compère, pour éprouver son maître, fit un jour le mort. Un valet vient l'annoncer tout tremblant à Sire François :

— Jette-le par la fenêtre, répondit l'ingrat.

D'un bond le chat se lève et voulut lui arracher les yeux.

— Retiens-toi, retiens-toi, Gatet. Je tiendrai ma parole. Je le jure !

Peu de temps après, le chat mourut, et de peur qu'il ne fût encore vivant, son maître lui fit élever une superbe sépulture.

Mais Gatet n'a pas vraiment disparu. Notre rusé chat d'Ariège, mort en Île-de-France, a continué à vivre dans la mémoire des enfants, sous le nom de « Chat Botté ».



La sagesse du charbonnier



A chasse était le passe-temps favori des seigneurs du moyen âge. Quand ils ne guerroyaient pas en terre sainte ou contre leurs voisins, les barons féodaux partaient courir le gros gibier, sangliers terrés dans leur bauge, ours enfoncés dans la profondeur des forêts, ou lançaient en plaine les faucons aux yeux dessillés, qui fondaient du haut des airs sur les oiseaux que leurs yeux avaient aperçus et fascinés à distance.

Parmi ces chasseurs, disciples de saint Hubert, les comtes de Foix avaient acquis un renom qui dépassait le cadre du royaume capétien. Le plus illustre d'entre eux, Gaston Phœbus, avait écrit en son château de Mazères un traité de vénerie, enluminé de riches miniatures, qui porta son nom au ciel de la gloire.

Les chasses de ce prince, dans les forêts de plaine et de haute montagne, étaient suivies par tout ce que le royaume de France comptait de plus illustre ; les rois y étaient priés et ne dédaignaient pas d'y venir assister, quand les loisirs de leurs charges le leur permettaient.

L'Ariège, au dire de Froissart, était couverte de magnifiques forêts, qui ne furent dévastées que plus tard, lorsque les forges « à la Catalane » utilisèrent le bois pour traiter le minerai de fer. Mais encore au XVI^e siècle, quand Henri de Navarre devint comte de Foix, et l'époux mal assorti de Marguerite de Valois, il régala sa jeune femme et sa mère, la reine Catherine de Médicis, d'une chasse à l'ours qui laissa aux deux princesses un souvenir horrifié des monts pyrénéens.

Après une chevauchée épuisante, une course dans les montagnes que ces patriciennes trouvèrent horribles, l'ours, ce seigneur plantigrade

que l'on avait dérangé dans sa solitude, fit face, se retourna vers ses assaillants, dédaigna les chiens, et se saisit d'un piqueur, qu'il lança dans un précipice ouvert devant lui. Les deux reines ne poussèrent pas plus avant leur expédition montagnarde et demandèrent à retourner vers des lieux plus civilisés.

Plaisir de seigneur, la chasse était pour les manants un souci, une douleur d'argent. Les chevaux piétinaient les récoltes dans la plaine cultivée, et dans les forêts, la tranquillité des paisibles charbonniers était compromise.

Un jour, un charbonnier, qui depuis plus de vingt ans faisait du charbon dans les bois, vit venir à lui un seigneur qui avait perdu la chasse, et qui lui demanda l'hospitalité.

— Entrez, entrez chez moi. Vous n'y trouverez qu'une maigre chère, mais ce qui est à moi est à vous.

Le roi (car c'était lui) entra dans une misérable cabane aux murs de rondins, où les meubles de bois travaillés à la hache n'avaient pas de coussins.

— Asseyez-vous là, Monseigneur. Femme, quel est notre ordinaire ?

— Toujours le même, répondit la charbonnière, de la « tougno »⁽³⁵⁾ de maïs et du millas de blé noir.

— Je crains, dit le pauvre charbonnier, que notre pain ne vous paraisse bien dur et bien mauvais. Vous savez, quand on gagne si peu et qu'on a sept bouches à nourrir, on ne peut faire fête tous les jours. Une seule fois dans l'année « la neît de l'afart »⁽³⁶⁾, nous mangeons tout notre content.

— Quelle est cette nuit exceptionnelle ?

— La nuit de Noël, où nous descendons au village, dans notre maison d'en bas !

— Tu as sept bouches à nourrir, dis-tu ? Et je n'en vois que deux, ta femme et toi.

— Mes trois enfants sont allés ramasser des mûres, et mon père et ma mère du bois mort.

Pendant qu'ils parlaient, la ménagère avait versé du lait dans un grand bol, et mis à rôtir le millas sur le gril devant des braises rouge vif. Elle s'excusa à son tour de ne pouvoir offrir mieux. Il était deux heures au soleil et le roi qui courait le sanglier depuis le petit jour était affamé. Il se régala de millas et un profond silence régna entre les murs de la hutte, tant il est vrai que toute brebis qui bêle perd sa bouchée. La faim apaisée, le roi reprit :

— Combien, brave homme, gagnes-tu par jour à faire du charbon ?

— Vingt sous.

— Et comment les dépenses-tu si loin de partout ?

— J'en mange cinq chaque jour, j'en rembourse cinq chaque jour, j'en prête cinq chaque jour et les cinq derniers, le diable seul sait où

ils passent.

— Tiens ! dit le roi, voici mon anneau d'or ; je te le laisse en gage, pour te remercier de ton hospitalité. Je te demande de me l'apporter demain, à Siguer, au pavillon de chasse du comte de Foix, mon fidèle vassal et ton seigneur.

On entendit dans les forêts retentir des sonneries de cor. Répercutés par les montagnes les appels cuivrés se rapprochaient et bientôt le cortège des chasseurs entoura le roi dont la disparition avait inquiété tout le monde. On le mit au courant de la chasse. Le sanglier avait décousu plus d'un chien, mais on l'avait blessé. Cependant son corps n'avait pu être retrouvé. Sans doute s'était-il abîmé dans quelque précipice, car les vautours semblaient plonger vers un bas-fond pierreux.

Après des remerciements et des congratulations, les chasseurs reprirent le chemin de la vallée, et le lendemain le charbonnier, fidèle à sa promesse, se fit annoncer au pavillon comtal. On lui fit grand accueil, on le pria même à dîner. Le pauvre homme se régala mieux encore que « la neït del afart ». Des plats rares dont il ne savait ni le nom, ni la composition, mais hautement épicés, si hautement que les vins et l'ambroisie versés avec largesse, le firent pénétrer dans un monde de délices insoupçonné.

Vers la fin du repas, alors que la conversation avait pris l'avantage, le roi, se tournant vers le charbonnier, lui demanda l'explication de la phrase qu'il avait prononcée la veille devant lui, en justification de l'emploi des vingt sous de gain journalier.

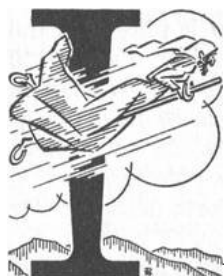
— C'est simple, dit le brave homme, point trop intimidé et dont l'esprit restait lucide malgré ces agapes. Les premiers cinq sous servent à la nourriture de la famille ; les cinq autres me servent à payer mon père et ma mère de tout ce qu'ils ont fait pour moi quand j'étais petit ; les cinq suivants sont prêtés chaque jour à mes enfants qui ne peuvent gagner leur vie et qui me les rendront quand je serai devenu vieux, et mes derniers cinq sous me servent chaque jour à payer la taille.

Le roi fut ravi de cette explication et les seigneurs firent fête au charbonnier plein de sagesse. Le roi reprit son anneau d'or, mais fit verser au charbonnier mille écus, bien sonnants et trébuchants, et l'assura qu'il n'aurait plus de taille à payer.

Le charbonnier s'en fut conter l'aventure à sa famille et, plus sage que jamais, reprit sa besogne modeste, dans les bois chevelus.



Les trois cils



Il était une fois un jeune roi qui, à peine uni à la princesse qu'il aimait, fut obligé de partir en guerre. À sa femme qui pleurait, il fit espérer son retour prochain.

Mais la guerre fut longue, les mois passèrent et la guerre durait toujours.

La reine mit au monde un superbe garçon, aux grands yeux d'un bleu si profond qu'elle l'appela le Prince Azur !

Mais en ce temps-là, il était bien difficile de faire parvenir les nouvelles. Seul un courrier à cheval pourrait retrouver le roi, mais nul ne savait où la guerre l'avait entraîné. Triste et patiente la reine attendait le retour de son époux. Chaque jour, elle envoyait un page inspecter l'horizon au sommet de la plus haute tour, mais chaque soir, le page redescendait disant :

— Je n'ai vu que loups affamés rôder dans la plaine.

Enfin, le jour arriva où, la guerre terminée, le roi put reprendre le chemin de son pays. Dans sa hâte de revoir son épouse bien-aimée, il partit seul, devançant de loin son armée, sur un char attelé de six magnifiques chevaux. Il suivit le chemin le plus droit qui n'était pas le meilleur, mais impatient d'arriver, il ne se laissait arrêter par aucun obstacle. Il allait, il volait et déjà ses yeux reconnaissaient les horizons familiers, quand, brusquement, ses chevaux glissèrent dans un marécage où les roues s'enfoncèrent si profondément, que, malgré ses efforts désespérés, le roi ne put avancer ni reculer.

Cet enlèvement au moment de toucher à son bonheur lui parut un charme malfaisant jeté sur lui, et il se désespérait, quand tout à coup une grande ombre noire le survola. Sur le char vint se poser un corbeau géant tel que le roi n'avait jamais vu son pareil.

— Il y a un moment que je te regarde t'agiter, dit la sombre bête en croassant d'un rire étrange. Mais tu es embourbé là par ma volonté et tu n'en sortiras que si je le veux. Souviens-toi, souviens-toi, jeune fou, tu as tué jadis mes petits dans tes chasses. J'ai juré de les venger. Roi comme toi, je suis le roi des corbeaux de la montagne. Faisons un pacte : je te tirerai de ce mauvais pas si tu me promets de me donner ce que tu as de plus cher et que tu ne connais pas encore. À ce prix, je te délivrerai.

— Qu'ai-je de plus cher que ma jeune femme ? se dit le roi. Et que m'importe de donner ce que je ne connais pas ?

— Eh bien ? croassa le sinistre oiseau, est-ce oui, est-ce non ?

— J'accepte et je promets, dit fermement le roi.

— C'est bien, dit le corbeau, mais je ne te demanderai de tenir ta promesse que dans sept ans d'ici. Ce temps passé, je viendrai moi-même chercher ce que tu m'as promis et que tu ne connais pas.

Lourdement la bête s'envola. Aussitôt, les chevaux, délivrés du maléfice jeté sur eux, s'élancèrent hors du marécage.

Quand, du haut de la tour, le page vit au loin les chevaux du roi, il dévala les marches au triple galop pour avertir la reine. Et celle-ci, tremblante de bonheur et de fierté, vint attendre son époux sur le perron, le beau petit Prince Azur dans ses bras. À cette vue, une affreuse douleur serra le cœur du roi ; il comprit le piège atroce que le roi corbeau lui avait tendu. « Ce qu'il ne connaissait pas » et qu'il faudrait donner un jour, c'était ce bel enfant aux yeux bleus.

Le lendemain de son arrivée, jour anniversaire de la naissance d'Azur, le roi donna une grande fête dans son palais ; tout le pays fut en liesse. Il fut décidé que chaque année, à pareille date, les fêtes seraient renouvelées. Entouré de l'affection de ses sujets, le roi se rassérénait en se disant : « Il serait bien étrange qu'au milieu de ce peuple qui m'aime, un corbeau, si puissant qu'il soit, puisse m'enlever mon cher enfant. Non, non, cela ne peut être. » Et dans la douceur du bonheur retrouvé s'effaça bientôt le sinistre souvenir.

Quand arriva le huitième anniversaire, le roi voulut donner une fête qui surpassât encore les précédentes en splendeur. Il y convia non seulement ses vassaux, mais les princes et seigneurs ses voisins. À la nuit, il fit allumer de grands feux de joie. Tout à coup un croassement lugubre retentit, si fort que le château en trembla. Le roi épouvanté chercha son fils, resté jusque-là à ses côtés, mais l'enfant était passé un instant sur le perron pour admirer les flammes, et déjà l'horrible bête l'emportait dans ses serres, si haut, si haut qu'aucune arme n'eût pu l'atteindre.

Longtemps le roi corbeau vola. Il arriva enfin au-dessus d'un étrange pays : des roches noires, surmontées de sapins plus noirs encore enserraient une étroite vallée obscurcie par leur ombre et où le soleil

ne pénétrait jamais. Tout au fond de cette gorge effrayante, on voyait une cabane, noire elle aussi ; là vivait une famille de sorciers : père, mère, fille, sujets du roi corbeau et soumis à ses ordres. C'était là le noir royaume du noir corbeau.

— Gardez cet enfant, dressez-le à servir, afin qu'un jour il puisse être mon serviteur, croassa la male bête.

Puis elle s'envola.

Dans un coin de la sombre pièce, le pauvre petit, épouvanté, pleurait doucement, quand une petite main vint se poser sur la sienne :

— Ne pleure pas, je serai ton amie, nous sortirons ensemble de ce noir pays, nous irons retrouver le soleil. Je t'apprendrai ce que disent les oiseaux, toutes les petites bêtes des bois me connaissent et les fées qui me protègent te protégeront aussi.

Levant les yeux, Azur vit celle qui lui parlait, une petite fille à peu près de son âge, très brune, avec des yeux pareils aux mûres des buissons, des dents éclatantes, un sourire très doux. Azur se sentit le cœur plus léger. Tous les jours, il apprit à travailler, souvent très dur, mais à ses côtés la petite Finette l'encourageait et le réconfortait.

La première fois où ses parents s'absentèrent pour deux jours, la fillette réveilla Azur dès l'aube et lui dit :

— Lève-toi vite, nous allons partir pour retrouver le soleil.

Longtemps, longtemps, ils marchèrent dans la sombre forêt jusqu'à une clairière où le soleil les éblouit. Tout le jour, émerveillés, heureux et libres, ils jouèrent au bord d'un ruisseau, se baignant pour se sécher ensuite au bon soleil réchauffant qu'Azur avait oublié. Quand la brise douce et légère effleurait leur visage, Finette disait :

— Sens-tu cette caresse sur nos joues ? Ce sont mes amies les fées qui nous protègent et nous font sentir leur présence autour de nous.

Ainsi l'imagination de l'enfant s'enchantait de merveilleux.

Le temps passa. Azur croissait en force et en beauté. Sa vive intelligence se développait aussi ; il essayait de découvrir les secrets des sorciers, il observait sans cesse d'un œil aigu.

Un jour, la mégère, méfiante, dit à son mari :

— Azur devient trop curieux, il nous perdra ; il faut s'en débarrasser.

— Ce n'est pas aisé, répondit le père – brave homme au fond bien que sorcier – ce sera dommage, parce que c'est un bon petit. Mais s'il le faut, il le faut !

Alors la mère appela Azur et lui dit :

— Tu es grand et fort ; il faudrait travailler plus que tu ne le fais. Si tu veux manger, tu devras faire ce que je te commande. Je veux que d'ici à demain matin tu aies coupé le bosquet que tu vois, et que du bois tu construises un pont qui chantera quand on passera dessus.

Azur fut stupéfait. Il se demandait comment il pourrait faire une

chose impossible.

— Tu as entendu ? Allons, au travail, au travail !

— Finette, Finette, viens à mon secours ; voilà ce que ta mère me commande.

— N'aie pas peur, dit la fillette. Je t'aiderai. Va te coucher et dors, mais surtout je te recommande bien de ne pas boire le lait que ma mère te donnera.

Confiant et rassuré, Azur s'endormit tandis que Finette partait pour la forêt. Là elle appela les fées selon les rites que ses parents lui avaient enseignés et leur demanda de faire ce que sa mère avait commandé à Azur.

Au matin le pont était construit.

— Vous êtes obéie, ce que vous vouliez est fait.

— Ah ! Ah ! grommela la mégère ; eh bien pour ta récompense, bois ce bol de lait.

Azur prend le lait, fait semblant de trébucher, laisse tomber le bol et le lait se répandit !

— Oh ! Oh ! pensa la sorcière, il faut faire attention, le garçon devient de plus en plus dangereux !

— Écoute-moi bien, lui dit-elle, j'ai autre chose à te commander. Cette nuit, tu devras seller les six chevaux qui sont à l'écurie et tu les feras courir un moment.

— C'est bien, dit Azur, vous pouvez y compter. Et il s'en va trouver Finette pour la mettre au courant.

— Cette fois, dit-il, ce que m'a commandé ta mère est aisé, j'y parviendrai tout seul.

— Méfie-toi, malheureux, dit la fillette, l'un des chevaux sera ma mère ; quand tu seras monté, il te fera tomber et te tuera. Je vais t'aider une fois de plus : prends ces brides et quand tu les auras passées aux chevaux, tu pourras les seller et les monter sans qu'il te puisse arriver malheur.

La nuit venue, Azur va à l'écurie passer la bride aux chevaux. Ce ne fut pas aisé avec celui qui était la marâtre ; il ruait, il sautait, il essayait de mordre, mais le pouvoir de la bride enchantée l'obligea à se soumettre. Azur sauta sur son dos et, au trot, le mena droit chez le maréchal ferrant et le fit ferrer, puis le ramena.

Au matin, quand la femme se réveilla, elle trouva les fers à ses pieds et à ses mains. Furieuse, elle appela Azur à grands cris et voulait le tuer sur-le-champ. Finette qui avait tout entendu dit au garçon :

— Il nous faut partir sans retard, elle nous tuerait tous les deux.

Avant de partir, elle arracha de sa paupière gauche trois de ses beaux cils recourbés. Elle en mit un dans la chambre, un dans la cuisine, un devant la porte.

Aussitôt les enfants s'enfuirent à toutes jambes. Pendant ce temps, la

femme s'enrageait de ce qu'Azur ne venait pas. Enfin, elle appela sa fille :

— Finette, où es-tu, que fais-tu ?

Le premier cil répondit immédiatement :

— Maman, je suis dans ta chambre, je fais le lit. Peu après la sorcière demanda :

— Finette, où es-tu, que fais-tu ?

Le second cil répondit :

— Maman, je suis à la cuisine, je prépare le déjeuner.

Enfin, au bout d'un moment, la mégère cria plus fort encore :

— Finette, où es-tu, que fais-tu ?

Le troisième cil répondit :

— Maman, je balaie le devant de notre porte. Pendant ce temps-là les enfants portaient. Ils étaient déjà loin quand la sorcière se méfia enfin. Marchant difficilement sur ses pieds enfoncés, elle fit le tour de la maison. Elle ne vit personne et comprit alors qu'Azur et Finette s'étaient enfuis. Comme elle ne pouvait courir après eux, elle appela son mari et lui ordonna de les rattraper au plus vite. Aussitôt, l'homme se mit en route.

Azur et Finette couraient à « jambes aidez-moi ». Tout à coup, la fillette sentit que son oreille gauche s'échauffait. Elle s'arrêta et dit :

— Papa court après nous, il va nous rattraper vite, mais n'aie pas peur, je vais me changer en champ de maïs, et tu seras le cultivateur.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Déjà, le père arrivait et demandait :

— N'avez-vous pas vu passer par ici deux jeunes gens qui fuyaient ?

— Je les ai vus quand je semais ce maïs.

Le père se remit en chemin et les jeunes gens de leur côté se remirent à fuir. Enfin le sorcier, fatigué de courir sans rien apercevoir, s'en retourna chez lui. Quand la marâtre le vit revenir seul, la rage la secoua. Elle se mit à califourchon sur un manche à balai et partit par les airs, rapide comme l'éclair.

Alors Finette sentit son oreille droite en feu et cria à Azur :

— Cette fois, c'est maman qui arrive ; vite, sois étang, je serai le canard.

Aussitôt fait que dit, mais trop tard : la sorcière arrivant à toute vitesse avait tout vu. Par bonheur, les fées amies protégeaient Azur et Finette et la sorcière n'avait plus le pouvoir de les rendre à leur forme première. Mais elle voulut quand même s'en débarrasser et, pour cela, à quatre pattes, elle se mit à boire, boire l'eau de l'étang. Ainsi, pensait-elle, elle pourrait aisément étrangler le canard. Tant elle but qu'elle en creva. Les jeunes gens étaient sauvés. Alors, paisiblement, ils se remirent en route.

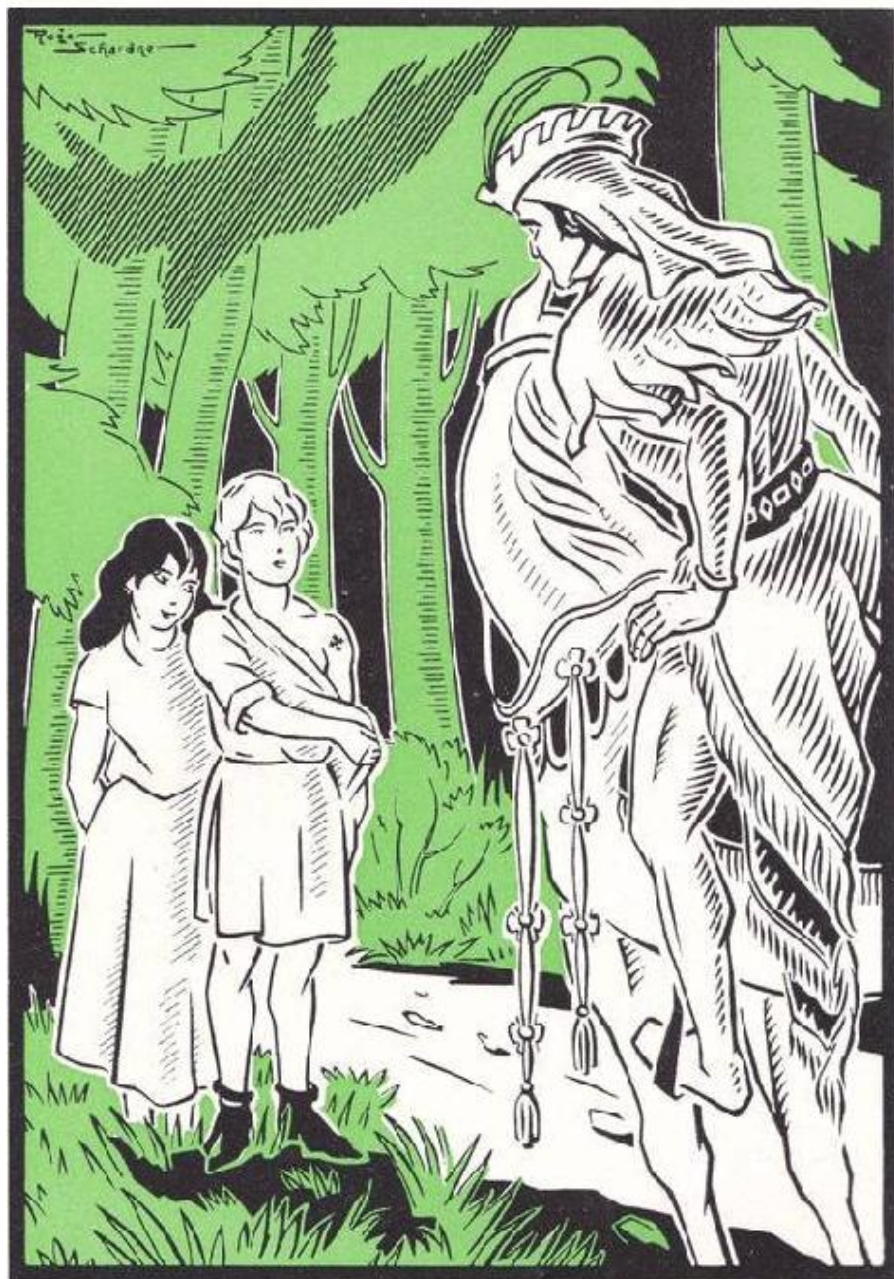
Au soir, ils arrivèrent à un petit bois où ils passèrent la nuit. Dès l'aube, ils furent réveillés par le bruit éclatant d'une chasse : son de

cors, chiens, chevaux faisaient grand tapage. Tout à coup, déboucha une troupe de seigneurs, le roi à leur tête. En voyant les deux jeunes gens, il arrêta brusquement son cheval et les questionna. Pendant qu'Azur racontait son histoire, le roi le dévorait des yeux et se souvenait de l'enfant enlevé par le corbeau. Il retrouvait le regard d'un bleu profond et une intense émotion le fit trembler de la tête aux pieds :

— Montre-moi ton épaule, mon garçon, dit-il. N'y as-tu pas une marque ?

— Si, dit Azur en découvrant la marque que la reine avait fait imprimer à son épaule d'enfant.

— Mon fils, mon fils, répétait le roi en le serrant dans ses bras et le couvrant de baisers.



— Si, dit Azur en découvrant la marque que la reine avait fait imprimer à son épaule d'enfant.

Au milieu de cette joie immense, une ombre sinistre apparut dans le ciel. Prompt comme l'éclair, le roi, devinant, saisit son arc. Il visa droit au cœur et l'horrible corbeau tomba, bientôt déchiqueté par les chiens.

Alors on tourna bride et rapidement on revint au château. La pauvre mère crut mourir de joie en retrouvant l'enfant perdu qu'elle reconnut aussitôt. Elle serrait aussi sur son cœur la petite Finette qui avait sauvé Azur.

Il ne pouvait être question de les séparer. Heureux et choyés, ils terminèrent au château leur adolescence, toujours ensemble. Et quand l'âge fut venu, on les maria. Jamais couple ne fut plus uni et jamais guerre ne vint troubler leur union.



La légende de l'étang de l'Hers



LES lacs dans les Pyrénées, il y en a en grand nombre, mais si petits qu'ils n'ont droit qu'au nom modeste d'étangs. La plupart enchâssés dans des cirques, ils sont entourés de montagnes grises, aux plans verticaux qui ceignent le miroir d'eau bleue ou noire. L'azur du ciel moins soutenu s'y réfléchit, et les balles de coton des nuages semblent des navires frétés pour on ne sait quelle aventure aquatique.

En général, restes d'anciens glaciers, ils s'ouvrent sur une face qui est celle de la moraine, et laissent échapper une eau de neige qui s'en va vers l'aval, en chantant la chanson bruyante des torrents. On dirait que l'eau libérée, heureuse de sortir de son immobilité, retrouve son âme avec son bruit de source.

Parmi ces étangs de montagne, il n'en est pas de plus achevé dans son modelé cyclopéen que l'étang de l'Hers. Les parois sont de lazulite et l'eau est sombre comme la nuit, quand le soleil n'éblouit pas le décor d'eau et de pierres. Des truites, dont la saveur est unique, se déplacent dans cette eau glacée, à grand coups de queue, et les pêcheurs qui arrivent à s'en saisir au bout de leur ligne sont des héros dans leur genre, des êtres qui ont droit au titre de « chevaliers de la gaule ». Cet étang, où les rayons du soleil posent comme des papillons lumineux, serait, d'après certains, un lac volcanique qui rappellerait ceux du Massif Central.

La légende fournit une autre explication.

Il y a longtemps, longtemps, dans la conque où est aujourd'hui serti l'étang de l'Hers existait un village, pareil à tous les villages de haute montagne. Les maisons étaient d'humbles masures, où les gens vivaient de la chasse, de la pêche, du charbon que l'on faisait dans les bois épais, et du produit de la dépaissance des troupeaux sur les

« jasses »(37). La vie n'était pas si rude qu'on aurait pu le croire ; l'argent n'abondait pas, mais il suffisait. La joie éclatait, brutale, aux fêtes carillonnées, aux cérémonies de mariage, aux baptêmes. Même les enterrements étaient l'occasion d'agapes où le diable seul trouvait son compte.

Un jour, ou plutôt un soir, à la fin d'une journée, où, même sur ces hauteurs, il avait fait une chaleur de four, on vit arriver deux voyageurs épuisés de fatigue, courbés sur un bâton de noisetier. Ils demandèrent l'auberge du village. On se rit de leur naïveté.

— Des auberges, il n'y en a pas ici ! Personne d'étranger ne vient nous faire visite, et nos frères de la vallée sont reçus dans leur propre famille et couchent sous son toit.

Les deux voyageurs allèrent ainsi, de porte en porte et ne reçurent que rebuffades et moqueries. Toutes les maisons, l'une après l'autre, avaient fermé leur huis sur les deux hommes, qui semblaient plus fatigués de ce mauvais accueil que de la course qu'ils venaient de fournir. Ils avaient visité toutes les chaumières, il n'en restait plus qu'une, isolée, plus misérable que toutes les autres.

— Allons, dit un des voyageurs, poussons jusqu'au bout notre information.

— Ces gens ont le cœur aussi dur que les pierres, répartit son compagnon, et je commence à désespérer.

— Moi non, le désespoir n'habite que les âmes faibles.

Et de son bâton, Notre Seigneur (car c'était lui) frappa au volet de l'humble chaumine. La porte s'ouvrit et un pauvre homme parut sur le seuil.

— Vous me demandez l'hospitalité d'une nuit ! Entrez, mais je crains que ce que j'ai à vous offrir ne soit guère à votre convenance !

Il les fit entrer dans une maison aux murs de pierres disjointes. L'âtre où brûlait un sapin éclairait un décor misérable, où le soleil du feu mettait la seule note gaie.

— Asseyez-vous.

Et le brave homme sortit de sous la maie deux bancs de bois, taillés à la hache. Puis il appela sa fille.

— Fransounette, va chercher du lait et du millas, pour faire manger nos hôtes.

— Papa, nous n'avons plus de lait, le veau a tout bu.

— Eh bien ! puisque nous n'avons plus de lait, nous tuerons le veau. Je ne veux pas qu'il soit dit que je n'aie pas offert le pain et le sel à deux hommes dans la peine.

Il s'en fut dans l'appentis tout proche, saigna le veau, le dépeça et Fransounette en fit cuire un cuisseau pour le repas du soir. Tard dans la nuit le père de Fransounette conduisit ses visiteurs dans la grange où il leur accommoda un lit dans le foin, puis il leur souhaita bonne

nuît.

Au petit matin l'hôte fut réveillé par saint Pierre, le compagnon de Notre Seigneur Jésus-Christ.

— Levez-vous, brave homme, et partez avec votre fille en abandonnant ces lieux que la méchanceté des humains a maudits. Partez, mon maître et moi vous accompagnerons. Faites et faites vite !

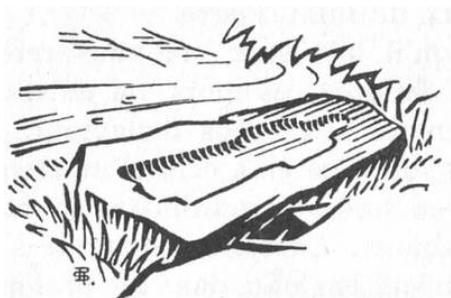
Fransounette, réveillée, suivit son père et les hôtes d'un soir. Ils allaient d'un pas vif, s'éloignant du village endormi. Aucune fumée ne sortait encore des cheminées. Tout reposait dans un calme que troubla seule la voix de saint Pierre.

— Quoi qu'il advienne, ne vous retournez pas !

Comme il finissait ces mots, on entendit un bruit qui se répercuta aux échos d'alentour. D'abord un grondement sourd pareil à celui d'un tremblement de terre, puis un fracas assourdissant de rochers précipités aux abîmes. La terre venait de s'ouvrir et le village avait été englouti dans les profondeurs infernales. À la place jaillissait une eau noire, qui remplit en bouillonnant la conque où la vie des hommes avait passé dans la méchanceté. Rien ne subsistait du village que la cabane de l'homme charitable, qui seul avait trouvé grâce auprès du Seigneur, et que son bon cœur avait sauvé.

Fransounette, étourdie par ces bruits et les secousses du sol, avait d'abord suivi les conseils de saint Pierre, mais la curiosité, plus forte que toutes les promesses, lui fit tourner la tête. Alors elle tomba morte sur une pierre, qui porte encore l'empreinte de son corps.

Telle est, d'après la légende qu'on se conte encore au coin du feu, dans la région de Massat, dans celle de Suc en Vicdessos, l'origine de l'Étang de l'Hers et de la pierre de la femme morte.



Les « Demoiselles » de l'Ariège



TOUS les Toulousains connaissent la belle allée des « Demoiselles ». Ce nom, pourtant évocateur de jeunesse et de grâce, est celui d'une sombre page d'histoire.

Là furent écrasés, en 1833, les révoltés de l'Ariège, les pauvres « Demoiselles », ainsi nommés parce que ces paysans soulevés portaient leur chemise blanche comme une robe serrée par la ceinture rouge des montagnards, la tête coiffée d'une peau de mouton, le visage peint de noir à traînées rouges. Pour armes des gourdins énormes, de vieux fusils, des haches surtout. Car c'étaient des habitants de la forêt, ces pauvres « Demoiselles » ; c'est pour défendre leur bien qu'ils s'étaient révoltés.

Leurs nombreux troupeaux, leur seule richesse, paissent en liberté sous les arbres centenaires, mais ravagent les sous-bois. Et le paysan abat les arbres pour construire ses huttes, comme l'ont fait ses ancêtres depuis des siècles, librement. Le gouvernement s'émeut.

Une loi forestière en 1827 supprime « tous les privilèges pastoraux des forestiers », place des gardes aussi maladroits que nombreux et dont le zèle excessif pousse les paysans à bout.

« L'Ariégeois, écrit l'historien de cette triste révolte, jaloux de ses traditions, de ses privilèges, fier de son indépendance, est porté volontiers vers la résistance et la rébellion. »

En 1829, la révolte s'organise dans la forêt de Saint-Lary en Saint-Gironnais. Partout où les gardes veulent saisir les troupeaux, la forêt s'anime au son des cornes de bœuf ; pareils à des démons, les Demoiselles surgissent et mettent en fuite les gardes épouvantés. Bientôt les révoltés se multiplient dans toute la région, à tel point qu'il faut appeler des troupes pour les combattre. La révolte s'étend, la faim

exaspère la haine. Des chefs d'une énergie farouche organisent et dirigent le soulèvement, tels Bernard Cointre dit « le Falot », « le Bourreau » Jacques de Toile, ainsi nommé parce qu'il porte un vieil uniforme rouge, et Jean Vidalou, le héros de notre récit.

Il n'est si sombre histoire que ne traverse un rais de soleil quand l'amour s'en mêle. Et le farouche Vidalou fut aimé d'une châtelaine, dit la légende.

Farouche mais beau, il avait depuis longtemps, dans le secret de son cœur, admiré la fille du seigneur de son village. Sur ce brun montagnard la châtelaine aux cheveux dorés, aux yeux verts, au teint éclatant, type de beauté celtique, assez fréquent dans notre Ariège, avait fait une impression profonde. Devenu le chef des « Demoiselles », il osa espérer qu'elle l'aimerait. Et son audace et son courage en grandirent. Bientôt il fut l'un des plus célèbres parmi ces révoltés, dont le nombre ne cessait de croître.

Jean Vidalou à leur tête, les « Demoiselles » se rendirent maîtres des montagnes du Saint-Gironnais. En janvier 1830, ils osèrent même défiler en troupe dans les rues de Massat ; on les vit même à Foix, visage à découvert, braver les autorités qui n'osaient pas sévir. C'est que le peuple s'était déclaré pour les « Demoiselles » en une étroite alliance.

Dans l'imagination populaire, ils apparaissaient comme des êtres surnaturels, semblables aux fées et aux « breichs ». On se signait en entendant la nuit mugir sous leur souffle les cornes de bœuf ou résonner leurs chants funèbres. Les jeunes s'enrôlaient dans leur troupe par l'attrait de l'aventure et de la vie indépendante. Les seigneurs du pays quittaient leurs châteaux que les Demoiselles brûlaient.

C'est ainsi que Jean Vidalou réussit à amener sa troupe au château de P., au fond du Saint-Gironnais. Là, vivait la noble demoiselle qu'il aimait, orpheline, seule avec un vieux couple de valets. Quel charme romanesque auréolait ce paysan, chef d'insurgés ? Mais la châtelaine en rêvait jour et nuit. Elle l'aperçoit parfois, ses yeux étincelants fixés sur elle et elle tremble d'émotion. Partir avec lui au fond de ses forêts, partager sa vie de privations et de souffrances, mais d'indépendance et d'héroïsme, mourir avec lui s'il le faut, telles sont les pensées qui hantent la blonde tête de la jeune châtelaine, en cette romantique époque de 1830.

Un soir où la jeune fille rêvait à son héros, des coups sourds sont frappés à la poterne du château. Elle se dresse : « C'est lui, c'est lui ! je le sens, mon cœur me le dit. »

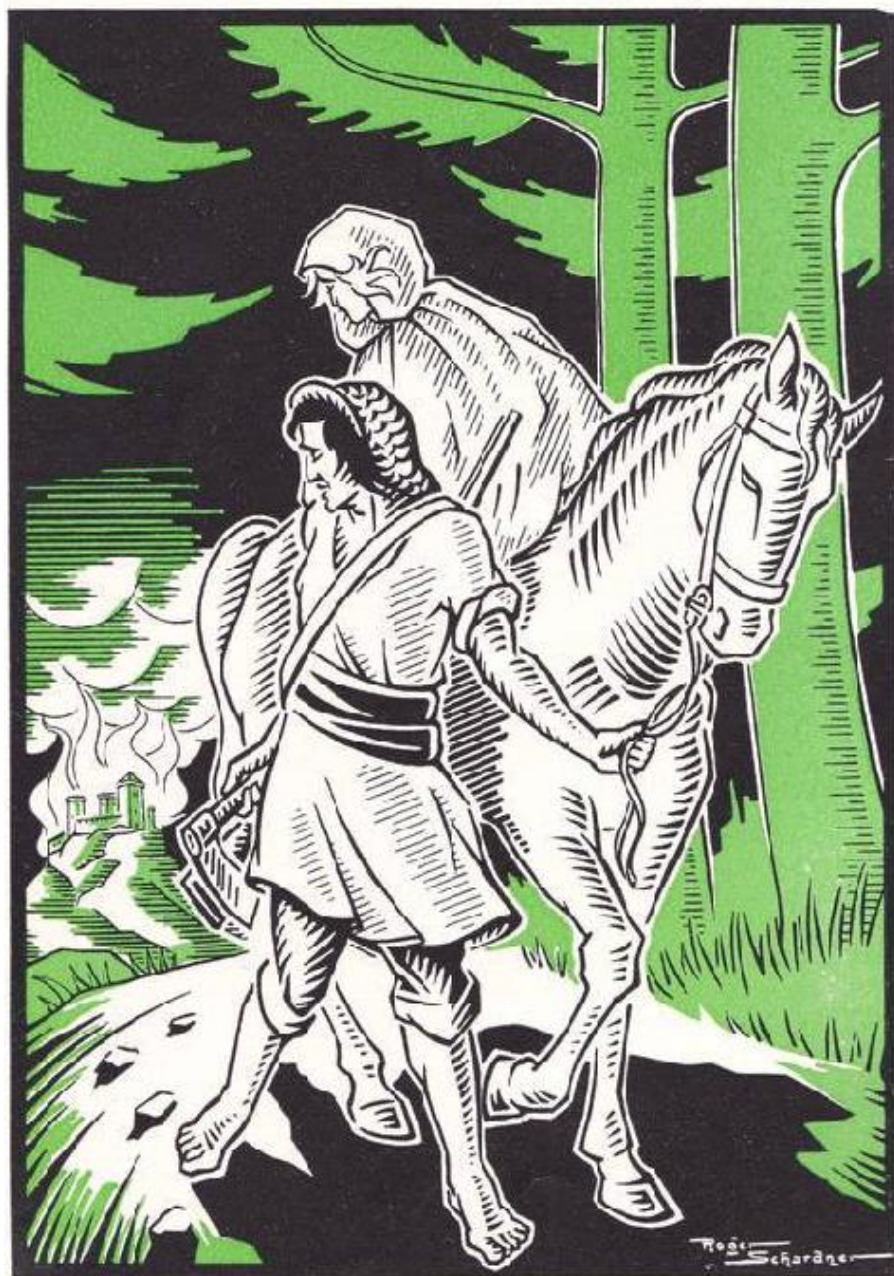
Épouvantée, la vieille servante accourt :

— C'est Vidalou, Vidalou en « Demoiselle », qui veut vous voir à tout prix.

Elle s'élance, il est là, sa peau de mouton sur la tête, il tient un cheval par la bride :

— Venez vite, venez vite, mademoiselle, mes troupes sont en marche pour brûler ce château, après d'autres ; envoyez vos vieux gardiens se réfugier chez le curé. Vous, suivez-moi. Montez sur ce cheval avec moi, vous n'aurez rien à craindre, mais hâtez-vous !

D'un profond regard, ces deux êtres, qui depuis tant de mois rêvent l'un de l'autre, échangent leurs pensées. Rapidement la châtelaine fait sortir ses domestiques, se couvre de la mante à capuchon des paysannes ariégeoises. Elle monte sur le cheval que Vidalou conduit par la bride à travers sa chère forêt, vers un asile sûr. Arrivés sur le haut de la colline, elle se retourne une dernière fois et voit des flammes gigantesques s'élever à l'horizon. Le château de ses ancêtres flambe dans la nuit. Mais la confiance et le bonheur emplissent son âme. Elle va vers son destin.

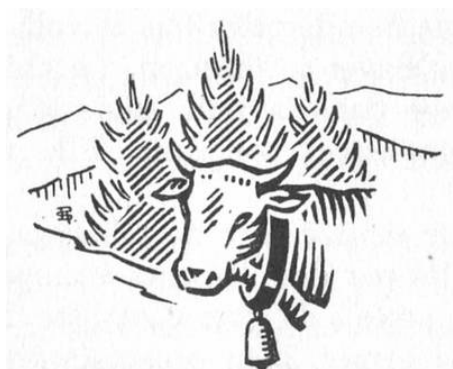


Le château de ses ancêtres flambe dans la nuit.

Cependant le mouvement de rébellion ne cesse de s'étendre. Aidés par des éléments étrangers venus de l'Espagne en proie à la guerre carliste, les « Demoiselles » mieux armés, bien organisés, étendent leur domination vers l'Andorre et jusqu'aux Pyrénées-Orientales. Vers l'Ouest, par la route directe qui va de Saint-Girons à Toulouse en passant par Cazères, ils osèrent s'approcher de la ville où l'armée les arrêta à l'endroit qui perpétue leur nom : Allée des Demoiselles.

Quand les magistrats de la Haute-Garonne, comprenant qu'il fallait faire preuve d'indulgence pour calmer une révolte justifiée, jugèrent les chefs arrêtés, ils acquittèrent Jean Vidalou.

Et comme dans les contes, la châtelaine épousa le manant, à ses yeux auréolé de gloire.



Fabliaux rustiques



TOUÉNOU était affligé d'une femme plus bavarde qu'une pie. Elle n'arrêtait pas de parler et son débit précipité allait à une cadence qui faisait perdre le souffle aux écouteurs. La plupart, au gré des rencontres, subissaient son babil, mais passaient vite... ne voulant pas être étourdis. Ils haussaient les épaules et plaignaient tout bas le pauvre Touénou.

Ah ! pour sûr, on lui a bien coupé le fil ! Quel malheur, une femme pareille ! Si seulement elle devenait muette !

C'est ce que son mari souhaitait tout bas depuis toujours. Puis un jour, agacé, il lâcha ce qu'il avait sur le cœur.

— Muette, tu voudrais que je sois muette ! Eh bien ! Te voilà servi. Plus jamais je ne t'adresserai la parole.

Touénou était bien tranquille, sa babilleuse ne le laisserait pas longtemps en repos et il crut à une menace en l'air, inspirée par l'humeur du moment. Mais depuis un mois, le mutisme de Catinous était resté entier. Pas une fêlure à ce mur de silence, qui avait été apaisant l'espace d'un moment. Seulement, à se prolonger, cette absence de bruit devenait lourde à supporter. Pour tout dire, Touénou s'ennuyait. Il essaya de se faire pardonner, entama des conversations, rien. Catinous, comme une automate, allait, venait dans la maison sans ouvrir la bouche, et Touénou cherchait et recherchait dans sa tête le moyen de faire retrouver sa langue à Catinous...

Un dimanche matin, alors que Catinous, prête à partir pour la messe, attendait son Touénou qui était allé se changer dans la chambre (car il ne fallait pas que le voisinage fût au courant de cette brouille ménagère), elle resta longtemps à « espérer » son époux. Que pouvait-il faire si longtemps dans la chambre ? Pourquoi s'attardait-

il ? La curiosité plus forte que la rancune lui fit ouvrir la porte et ce qu'elle vit, la saisit au point qu'elle dut se cramponner au montant de la porte. Tout le linge du « cabinet » : les beaux draps dont elle avait filé le chanvre, les nappes et serviettes en « treillis », les mouchoirs et ses coiffes en belle dentelle, aux rubans éclatants, tout gisait sur le plancher, dans un désordre renversant.

— Malheureux, cria Catinous, qu'as-tu fait ?

— Tu le vois, je cherche ta langue. Je pensais que tu l'avais cachée dans l'armoire.

Et ce jour-là, Touénou ne poussa pas plus loin son avantage. Le dernier coup de la messe les appelait à l'office et au pardon des affronts domestiques.

Catinous, la babilleuse, était une ménagère modèle, et il avait fallu cette grosse émotion pour lui délier la langue. Elle rangea à nouveau son armoire et le train-train ménager reprit dans la maison.

Touénou laissait à sa femme l'argent qu'il gagnait à son métier de roulier. Il portait le minerai de fer de la mine aux maîtres de forge des martinets. Mais Catinous savait que son mari avait une caisse noire, et elle aurait voulu en connaître la cachette. Elle avait beau fouiller les poches de son homme alors qu'il était endormi, elle ne trouvait rien.

Un soir que Touénou s'était attardé plus que de coutume au cabaret, elle fit semblant de dormir et attendit, les paupières fermées, le retour de son mari. Celui-ci, en rentrant, n'était pas fier et il s'attendait à une séance de récriminations et de reproches dans un style qu'il connaissait de longue date.

Eh bien non ! sa femme dormait. À pas de loup il se glissa dans la maison où tout était noir et silencieux. Il se déshabilla à la lueur de sa lanterne, posa son porte-monnaie sur l'imposte de la porte et se glissa dans le lit. Rien ni personne n'avait bougé, et Touénou, poussant un long soupir de contentement, s'endormit du sommeil des justes.

Le lendemain la maisonnée se réveilla comme à l'ordinaire, et les travaux du jour s'accomplirent sans que les voix aient haussé le ton. Le soir venu, Touénou dit à sa femme :

— Je suis bien ennuyé ! Jean de l'Orte m'avait remis 1 500 francs à donner à Monsieur le Curé, pour qu'il dise des messes pour sa défunte. Et j'ai perdu mon porte-monnaie.

1 500 francs ! C'était bien la somme que Catinous avait trouvée dans le porte-monnaie de Touénou. Elle l'avait cueilli au petit matin sur l'imposte, et tout le jour l'avait caché au fond des poches de son « débantal ». Cet argent, il n'était pas à Touénou mais à l'Église, et elle ne pouvait voler Dieu. Tout le jour elle fut emplie de remords et tracassée d'arguments. Comment faire sans se trahir ? Elle remit le porte-monnaie sur l'imposte, serré dans un coin, puis d'un ton naturel elle dit à Touénou :

— Tu es sûr de l'avoir bien cherché ? Veux-tu que je t'aide ?

Et aussitôt de soulever les bancs, les chaises, de fouiller la maie, le buffet. Prise soudain d'inspiration, elle monte sur une chaise et passe la main sur la planche de l'imposte.

— Tiens, le voilà, tu avais mal cherché, mon pauvre homme. Regarde si le compte y est.

Touénou, qui avait eu un sourire, vite dissipé, compta et recompta les « douros » et les « pistoles ».

— Oui, rien ne manque. Je vais vite chez Monsieur le Curé faire la commission dont je suis chargé. J'aurais trop peur que mon argent ne s'envole une fois de plus.

Et il s'en fut au presbytère raconter sa mésaventure au Curé.

— Voilà 200 francs pour dire des messes, pas seulement pour l'âme de la femme de Jean de l'Orte, qui ne m'a jamais rien versé, mais pour les âmes des trépassés dont aucun vivant ne se soucie. Et excusez ma ruse, Monsieur le Curé ; vous connaissez Catinous. C'est le seul moyen que j'ai trouvé de récupérer mon argent, et puisque Dieu n'y perd pas...

L'abbé eut un sourire plein d'indulgence. Il connaissait son paroissien et son esprit inventif. Dieu trouvait son compte à cette ruse domestique, mais le Seigneur était parfois lésé jusque dans son temple. Monsieur le Curé s'apercevait qu'à la quête du dimanche il y avait régulièrement une pièce en bronze de deux sous, fausse. Il chercha longtemps pour savoir quel était le mécréant qui osait tromper Dieu. Quel pouvait-il être celui qui était assez audacieux pour s'en prendre aux œuvres divines ?

Tout de suite il pensa à Touénou, dont les farces étaient connues à vingt lieues à la ronde. Mais le bon abbé se retint de porter une accusation définitive. Sans cesse il murmurait : « Non ! il n'oserait pas. »

Un jour il apprit qu'un dimanche après-midi, Touénou, qui jouait au piquet, avait réclamé une pièce fausse qui se trouvait à la mise, et qu'il avait ajouté, les vapeurs du vin lui ôtant sa naturelle prudence :

— Ce sera pour « le plat » de la messe de dimanche.

Le bon abbé était fixé. Il se prépara à venger l'offense faite à son souverain maître. Il attendit longtemps. Touénou était un de ces mécréants qu'il n'était pas facile de saisir. Il assistait aux offices, mais c'est à la sainte table qu'il fallait l'amener.

Une année où un de ses mulets avait failli succomber à des coliques, Touénou, qui aimait ses bêtes plus que les gens, disait Catinous, promit que si son mulet guérissait, il ferait ses Pâques. Sa prière ayant été exaucée, il ne put se dédire, et au petit matin, à la première messe, le saint jour de Pâques, Touénou se mit dans la file des hommes qui montaient communier.

À cette heure, tout pénétré de reconnaissance, il était plein de componction et loin de toutes les plaisanteries, moqueries, farces et attrapes dont son esprit était fertile. Il s'agenouilla devant la sainte table, leva la tête, ouvrit la bouche et reçut l'hostie sainte, puis baissa la tête et attendit, toujours prostré. La rangée qui était la sienne avait cédé la place à une autre et il était toujours là. On se demandait ce qui en était, quand le prêtre, assisté de son acolyte, revint vers lui et l'interrogea :

— Alors, Touénou, qu'est-ce qu'il y a ? Tu ne te sens pas bien ?

Et Touénou de répondre plus par signes que par la voix :

— Monsieur le Curé, elle ne passe pas.

— C'est bien précisément parce que je ne pouvais pas la faire passer que je te l'ai rendue.

Et Touénou, penaud pour la première fois, cracha dans son mouchoir une pièce en bronze de deux sous, fausse, une de celles qu'il avait généreusement jetées dans le plat, à la quête du dimanche.

Touénou, le bon vivant, était à l'article de la mort. Longtemps il avait traîné sur les routes, au pas de ses chevaux, un asthme solidement accroché. À chaque crise il croyait sa dernière heure venue et faisait maintes et maintes recommandations à son entourage, qui avait l'habitude de cet état de choses. On finissait par croire Touénou immortel. Comment ferait-on au village pour se passer d'un tel farceur ? Il était irremplaçable et puisqu'il était si nécessaire à la vie de tous, le bon Dieu ne voudrait pas l'enlever à la collectivité montagnarde.

Cette fois, Touénou prétendait être plus atteint que jamais et il s'exaspérait de l'air indifférent que les visages avaient autour de lui. Ce n'était pas un malade commode ; il ne tenait aucun compte des ordonnances du docteur et voulait se soigner à sa guise.

— Les remèdes ne m'apportent aucun soulagement, disait-il. Je me demande même si ce ne sont pas ces remèdes qui m'empoisonnent, m'empêchent de manger et de boire ! A-t-on jamais vu ça !

Catinous ne savait plus où donner de la tête, perdue entre les jérémiades, les plaintes de Touénou et les ordres du médecin, qu'on n'avait fait venir qu'une fois, car les visites coûtaient cher.

— Cette fois, disait et répétait Touénou, ma dernière heure est arrivée. Je passerai au dernier coup de midi.

Devant l'incrédulité générale, il appela Catinous :

— Habille-moi, comme quand je serai mort. Va me chercher mon costume neuf, mes souliers du dimanche et mon chapeau.

— Touénou, tu n'y penses pas, c'est offenser la Providence.

— Tais-toi et fais ce que je t'ai dit. Je veux autour de moi la soumission absolue.

Catinous s'en fut quérir le nécessaire et habilla le malade. Les

voisins et voisines accoururent pour aider à la cérémonie funèbre. On drapa le lit, on voila les miroirs, on ferma les fenêtres et sans cesse Touénou harcelait son monde :

— Dépêchez-vous, dépêchez-vous, midi va sonner.

La première heure de midi tombait dans le gouffre du temps, quand tout fut en place. Les visages alentour du lit avaient un air désolé et Catinous à genoux pleurait doucement. Cette fois, ce n'était pas pour rire, Touénou allait quitter cette vallée de larmes, qui avait été pour lui si plaisante. Au douzième coup Touénou respirait encore et sa voix toujours sonore cria :

— Sans doute, ce sera au « repic ».

Alors les cœurs oppressés qui s'étaient repris à espérer sentirent une nouvelle angoisse les étreindre, et, dans un silence de tombe, on compta mentalement les douze coups du « repic » :

— Une, deux, trois... douze.

Touénou, se dressant sur son séant, jeta d'un air joyeux :

— Je ne suis pas mort. Catinous, fais-moi cuire une côtelette.



Facéties villageoises



ES habitants de Lacoste ont failli toucher le ciel. Il ne s'en est fallu que d'une hauteur d'homme, juste au dernier moment, alors que le succès était à bout de bras. Le destin, qui avait perché le village sur le flanc abrupt d'une montagne, à la partie supérieure de la pente, semblait lui-même orienter les montagnards vers cette expédition céleste.

Pour atteindre ce village haut perché, il fallait en effet gravir un raidillon si raide que les ânes paraissaient posés verticalement sur leurs quatre pattes et que les âniers qui les suivaient se suspendaient à la queue de leur bête pour grimper.

On racontait que si une ménagère imprudente laissait rouler le chaudron où avait cuit le millas(38), il lui fallait, pour le rattraper, descendre jusqu'au fond de la vallée où le torrent avait fait son tracé horizontal, de prés et de « piboulettes »(39), avant de resserrer dans ses berges actuelles son ruban d'argent. Quand on avait atteint ce belvédère éblouissant de soleil, on dominait un magnifique paysage de pics, de cimes et de vallées.

Les anciens, qui avaient accroché ce village sur cette soulane, après que la peste eut, par deux fois, détruit les agglomérations antérieures, n'avaient pas manqué d'esprit.

Et comme on se sentait loin des bassesses des fonds de vallée, et près du ciel !

Les bergers qui faisaient pâturer les bêtes à la cime des hauteurs, là où s'amorce le revers des monts, disaient que leur tête n'était pas loin du ciel et qu'il s'en fallait de peu qu'on ne le touchât du doigt. Ces contes avaient fini par monter à la tête de quelques-uns, qui pensaient pouvoir atteindre les astres. Cette coupole lumineuse qui, le soir, se

cloutait d'étoiles, était une terrible tentation pour tous ces êtres, pâtres pour la plupart, que les phénomènes célestes intéressaient et intriguaient comme, aux premiers jours du monde, les bergers de Chaldée.

À force de remuer ces pensées, d'agiter ces songes, il fut décidé que, par une claire journée, au petit matin, on monterait au « Suquet del Sarrasi », qui était le point de la courbe montagnarde le plus près du Zénith. Tous les hommes valides furent convoqués par le tambour de Casimir, et en file indienne ils prirent le chemin des hauteurs.

Le jour pointait à peine quand le rassemblement se fit autour d'une pierre levée, qui allait servir de point d'appui à la colonne qui se préparait à escalader le ciel. On désigna le « Caddet del Faouré », le plus bel athlète de Lacoste, pour être la base solide et forte de ce jaillissement de poitrines. Puis on tria les hommes d'après leur corpulence, les exploits accomplis au cours des travaux et le long des jours. Les uns après les autres, ils se placèrent sur les larges épaules du voisin du dessous en attendant de recevoir les pieds du voisin du dessus, s'arc-boutant, se hissant, faisant des rétablissements qui auraient ravi les spectateurs d'une manifestation athlétique.

La pyramide montait, montait lentement. Heureusement que les plus minces, les plus petits étaient aussi les plus agiles, car il leur fallait accomplir des prodiges exceptionnels pour grimper le long des torsos et atteindre enfin l'assise des épaules où chacun, à son tour, devait se placer. Quand il n'en resta plus qu'un, le plus gringalet, on crut que celui-là arriverait au bouclier du ciel. Un long moment s'écoula tant la colonne était haute. La base heureusement était appuyée à la pierre levée, car il y avait tant de poids que, par moments, le Caddet del Faouré se sentait fléchir et que la colonne semblait vaciller.

Enfin le dernier des Lacostois arrive en haut ; il s'étire en hauteur, tend le doigt vers le Zénith et pousse un cri déchirant qui, seul, monta au ciel.

— Je ne touche pas, il faut encore un homme.

Mais où le trouver ? Il n'y avait plus personne à hisser sur la pyramide humaine. Alors Joseph del Capblanc, qui était le plus sage, cria bien fort :

— Caddetou, sors-toi d'en bas et essaie de grimper tout là-haut.

— Bon ! attendez que je me dégage.

Le Caddet del Faouré s'agrippa à la pierre levée et tant bien que mal se dégagea. Mais la pyramide s'effondra avec lui et on dit que, dans l'aventure, plus d'un eut les os rompus.

Cet exploit ne découragea pas les naturels de Lacoste qui avaient plus d'esprit que leurs voisins, surtout ceux des bas-fonds. Leur village était le plus beau, le plus lumineux et le plus fertile avec ses pâturages que plus d'une communauté montagnarde leur enviait. Il leur avait

fallu un procès de plus d'un demi-siècle pour faire reconnaître leurs droits contestés par les gens de Labat.

Maintenant le procès était terminé, leurs privilèges bien établis et ils pouvaient penser à autre chose. Un souci les hantait, c'était celui de leur église qui n'était pas plantée au milieu de la place du village, et qu'on n'atteignait que par un chemin en pente plus raide que tous les chemins du bourg. Cette situation offensait le sens de la justice des Lacostois, qui voulaient une hiérarchie dans les établissements du lieu. À tout seigneur, tout honneur. Et quel seigneur plus haut situé que le maître des âmes, celui qui sonde les reins et les cœurs ? Non, le Divin Maître n'avait pas à Lacoste un temple digne de lui !

On décida de faire glisser l'église le long de la pente et de l'amener au milieu de la place du village. Ce n'était pas une petite entreprise et il fallait réfléchir aux moyens à employer. Chacun se prit à calculer, et après un mois de discussions intérieures et de palabres sur la place publique, il fut décidé qu'une réunion de tous les habitants de Lacoste aurait lieu, un dimanche après-midi, à la sortie des vêpres. Les femmes, par exception, y étaient admises. N'étaient-elles pas les plus assidues à l'église, donc les plus intéressées à la question !

Ce fut précisément une femme, Brigitte de Berny, qui trouva la solution, ce qui n'étonna point, car c'était une femme pieuse qui avait reçu, à n'en pas douter, une inspiration du ciel. L'Esprit-Saint l'avait plus d'une fois visitée et cette fois encore il avait dû répondre à la question qui travaillait l'esprit de Brigitte, en même temps que celui de tous les véritables Lacostois.

— Voilà, dit Brigitte, ce qu'il nous faut faire. Les femmes, nous allons filer tout le chanvre récolté dans nos champs cette année ; nous y ajouterons le peu de lin que nous avons eu et nous ferons une corde énorme que nous attacherons autour de l'église, à sa base, et nous tirerons notre temple jusqu'à la place. Pendant que nous, les femmes, nous filerons, les hommes prépareront l'emplacement destiné à notre église, ils aplaniront le sol, feront sauter les quartiers de roc et rendront horizontaux les espaces nécessaires à l'assise d'une église comme la nôtre.

On porta Brigitte en triomphe et dès le lendemain on se mit au travail. Les femmes « barguèrent »⁽⁴⁰⁾ le chanvre sur les placettes, puis chacune, sur le seuil de sa porte, s'empressa de filer le chanvre et le lin.

C'était une émulation plaisante à voir. Les cris, les rires, les chants mêlés au bruit des rouets faisaient une rumeur de joie qui descendait dans la vallée. Les passants levaient la tête, au fond du val, et se demandaient quelle fête perpétuelle les gens de Lacoste menaient. Seuls, les autochtones étaient au courant et le secret était bien gardé. Personne ne saurait rien, s'il n'était de Lacoste. Les hommes n'étaient

pas en reste et ils maçonnaient, arasaient, préparaient le sol où poser leur église.

Un jour vint où tout fut terminé. La corde était un câble énorme aux fils pressés, plus dure qu'une pierre et qui pesait un poids que nul n'aurait pu évaluer. Les plus solides parmi les hommes ceinturèrent la base de l'église et on déroula le filin le long de la pente, presque jusqu'à la rivière. La besogne prit trois jours entiers, puis enfin, quand tout fut en place, les hommes partirent le plus loin sur la pente, les femmes se mirent au milieu et les jeunes près de l'église.

Et la traction commença. Oh ! hisse. Oh ! hisse. La mélopée monta dans le creux de la vallée qu'elle emplît. Oh ! Oh ! Oh ! hisse. Les fronts ruisselaient de sueur. La corde faisait mal aux mains. On dut l'entourer de mouchoirs, de linges fins. On buvait, on suait et on tirait. On sentait la corde se distendre et alors un bruit courait, fort comme une rumeur : elle vient, elle vient... tenez bon !

Ainsi pendant des heures et des heures. Puis, quand les ombres emplirent les combes, la corde céda et tous les habitants de Lacoste furent précipités les uns sur les autres. Ils roulèrent, roulèrent comme des tonneaux, sans que rien pût les retenir, que les corps des Lacostois qui avaient les premiers atteint le fond de la vallée. Entassés les uns sur les autres, ils poussaient des cris affreux.

— Aïe, aïe, j'ai perdu ma jambe.

— Aïe, aïe, je n'ai plus de bras.

— Aïe, aïe, je suis mort.

Toute la joie du peuple Lacostois s'en était allée et il ne restait plus qu'une détresse affreuse qu'exprimait cette boule humaine où s'entassaient têtes, pieds et mains, séparés des corps. Un meunier qui passait vit le spectacle et à coups de fouet se mit à taper dans le tas. Miracle ! Chacun retrouva ses membres et ses esprits. On pleura d'attendrissement. On décida, car les Lacostois sont gens reconnaissants, de faire une rente au meunier secourable. Chaque habitant s'engagea à lui verser tous les ans une mesure de grain en remerciement et cette promesse fut tenue jusqu'à la mort du meunier que ces coups de fouet, à propos, avaient enrichi.

La mort du fils de Gaston Phœbus

(D'après Froissart)



Le beau comte de Foix, Gaston, surnommé Phœbus, tant pour sa splendide chevelure dorée que pour l'éclat de sa cour, brillant, généreux, lettré, attirait autour de lui troubadours de langue d'Oc et grands écrivains du temps. C'est ainsi que Froissart, le chroniqueur, vint séjourner à sa cour d'Orthez.

Comte de Foix et seigneur du Béarn, Phœbus allait de son château de Foix, qui se dresse toujours fièrement au-dessus de la ville, à son château d'Orthez. C'est ici que se passa le drame poignant dont Froissart nous a laissé le récit.

Le comte avait un fils unique, Gaston, qui lui ressemblait grandement et promettait d'être un jour, comme lui, le seigneur le plus rayonnant de tout le Midi. Mais le comte avait renvoyé sa femme, Agnès, sœur du roi de Navarre, Charles, bien surnommé le Mauvais, chez son frère à Pampelune. L'enfant allait parfois séjourner auprès de sa mère et de son oncle. Au retour d'un de ces séjours il revint triste, plus sombre qu'auparavant, tourmenté d'une inquiétude secrète.

Un jour, le jeune Yvan, son frère de nourrice, élevé avec lui et compagnon de ses jeux vint, jaloux et sournois, parler mystérieusement au comte :

— Messire, depuis son retour de Navarre, Gaston porte, attaché à son cou, un sachet qu'il ne veut laisser voir. Mais je l'ai découvert en luttant avec lui.

Le comte, enflammé de colère, fait venir le malheureux enfant épouvanté, et saisit le cordon retenant le sachet. Il jette à un de ses chiens la poudre blanche qui le remplissait ; aussitôt l'animal meurt

dans des convulsions atroces.



... aussitôt l'animal meurt dans des convulsions atroces.

Sans les serviteurs qui le protégèrent, l'enfant eût péri sur-le-champ de la main de son père en fureur.

— Qu'on l'enferme aussitôt dans le plus profond cachot de la tour et qu'on l'y laisse mourir, ce misérable qui voulait m'empoisonner !

Quand les nobles purent s'approcher du comte, ils le supplièrent à genoux de revenir de sa juste colère, d'interroger l'enfant, et de lui faire avouer que le Mauvais, son oncle, était le véritable coupable. Tous aimaient le bel enfant, si joyeux, si gai et vivant luron auparavant.

— C'est votre fils unique, Messire, ne le sacrifiez pas. L'enfant ne savait ce qu'on voulait lui faire accomplir. Il le sentait confusément, c'est pourquoi il ne s'est pas servi de la maudite poudre. Messire, de grâce, au nom de tous les barons et vicomtes du Béarn et du Comté de Foix, nous vous supplions de nous laisser notre seigneur votre fils que nous aimons.

Mais le comte, sombre, les yeux hagards, demeurait inflexible.

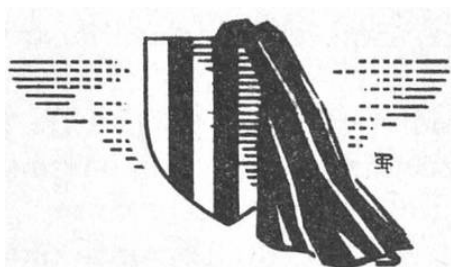
Au second jour pourtant, un peu de pitié pénétra son cœur. Il descendit au cachot où languissait l'enfant, pâle, mourant de faim et d'épouvante :

— Ah ! fals traditour, dit le comte dans son parler d'Oc. Diras-tu qui t'a donné cette poudre, qui t'a ordonné d'empoisonner ton père ? Est-ce ta mère, est-ce ton oncle le Mauvais ? Et pourquoi ne m'as-tu rien dit, parle, parle !

Mais, comme le pauvre petit, tremblant de saisissement, se taisait, le comte s'approcha et avec un canif dont il nettoyait ses ongles, heurta la gorge de l'enfant. Épuisé, déjà presque anéanti par la peur, l'enfant tomba. Il mourut en quelques instants.

Alors, mais trop tard, la fureur du comte Phœbus se transforma en désespoir. Et tous, avec lui, et en Béarn et en pays de Foix, pleurèrent et prirent le deuil du pauvre petit, victime du Mauvais.

Avec lui s'éteignit la lignée directe de Gaston Phœbus, le plus brillant des comtes de Foix.



-
- 1 Serre-tête, presque toujours de couleur noire.
 - 2 RENAN : *Prière sur l'Acropole*.
 - 3 Pays de plaine. Aude et Hérault par rapport à l'Ariège.
 - 4 *Dousil* : fausset.
 - 5 *Meyt* : Pétrin.
 - 6 Moitié-moitié.
 - 7 Littéralement : à museau de bœuf.
 - 8 *Parrain*, nom donné aux vieillards de l'Ariège.
 - 9 Petite amie.
 - 10 Aubépine.
 - 11 Ceinture de laine dont les hommes entourent leur taille.
 - 12 Giron.
 - 13 Bâton pour remuer le millas.
 - 14 Ruisseau de Canarillos.
Sierra de Montauriol,
Vous descendrez si Dieu le veut.
 - 15 Je t'attends au Sanctus.
 - 16 Gourbille : hotte que l'on porte sur le dos.
 - 17 Littéralement : paie-dettes, bâton qui servait à régler leur compte
aux usuriers.
 - 18 Bonnet de bure.
 - 19 Plaques de schiste.
 - 20 Diminutif de port.
 - 21 Diminutif de fenêtre. Lucarne.
 - 22 Si elle veut elle peut. Si elle veut elle peut.
 - 23 Si elle ne veut pas, qu'elle le laisse, (répété).
 - 24 Dieu nous aidera (répété).
 - 25 Pâtres transhumants, vivant dans des orrys.
 - 26 Tésó : flambeau de résine.
 - 27 Caleil, chaleuil : lampe à huile à trois becs.
 - 28 Petite fenêtre. Lucarne.
 - 29 Son mari, parti à la Croisade, n'était pas revenu.
 - 30 Les teilleuses de chanvre.
 - 31 Bouillie, généralement de blé noir.
 - 32 Chat se dit Gat en langue d'Oc. Gatet : chaton.
 - 33 Équipe.
 - 34 Sorcier.
 - 35 Tougno : pain de farine de maïs.
 - 36 Littéralement : nuit de la satiété.
 - 37 Nom générique des pâturages de plateau, dans les Pyrénées.
 - 38 Millas : bouillie de farine de sarrasin.
 - 39 Piboulette : lieu planté de peupliers.

